

RELATION
DE L'EXPÉDITION
DE
CHARLES-QUINT
CONTRE ALGER

PAR

Nicolas DURAND DE VILLEGaignon

Suivie par la traduction du texte latin

PAR PIERRE TOLET

Publiées

AVEC AVANT-PROPOS, NOTICE BIOGRAPHIQUE, NOTES ET APPENDICES

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

PARIS
AUGUSTE AUBRY, libraire
18, rue Séguier.

ALGER
JUILLET-SAINT-LAGER, libraire
2, rue bab-Azoun.

1874

Livre numérisé en mode texte par :

Alain Spenatto.

1, rue du Puy Griou. 15000 AURILLAC.

alainspenatto@orange.fr

ou

spenatto@algerie-ancienne.com

**Traduction du texte latin en français
contemporain par :**

Martine Vermande, professeur agrégée

Lettres Classiques

**D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :**

<http://www.algerie-ancienne.com>

Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.

Il propose des livres anciens,

(du 14e au 20e siècle),

à télécharger gratuitement ou à lire sur place.

AVERTISSEMENT

Aurillac le 16 septembre 2011

Les ouvrages relatant la fameuse expédition de 1541 ne manquent pas, mais les témoignages de première main sont peu nombreux. DE GRAMMONT nous présente ici un document extrêmement rare : la relation du chevalier de Malte (ou de Saint-Jean de Jérusalem ou de Rhodes) Nicolas De Villegaignon, qui fut gravement blessé durant l'attaque. L'unique traduction connue, quasiment inédite, celle du médecin Pierre Tolet, date de 1542. Elle est abondamment critiquée par De Grammont qui, malgré cela, la considère comme historiquement incontournable. L'auteur complète son livre de notes et documents, jusqu'à rassembler tout ce qui est connu sur cette expédition !

Malgré cela, j'ai osé ajouter trois choses à ce remarquable travail :

1° La traduction réalisée par mon amie Martine Vermande du texte latin de Villegaignon en français contemporain, ; je pense ainsi faciliter compréhension du document par les usagers de mon site pour qui le français, et à fortiori le français ancien, sont des langues étrangères.

2° La relation de l'expédition « par un inconnu », un noble né aux Pays-Bas, ayant pris une part active à l'expédition et préférant garder l'anonymat.

3° Les 40 jours de la chronique de Vandenesse (du 9 septembre 1541 au 18 octobre 1541), qui relatent la préparation de l'expédition avec notamment la rencontre entre l'Empereur et le Pape.

J'espère que ces « audaces » me seront pardonnées !

Malgré tout cela, il reste sans doute des points obscurs,

prêté à Charles Quint (le 1^{er} ou 2 novembre ?) :

« La famine et les maladies sévirent, et l'armée, démoralisée, dut par une marche extrêmement pénible, gagner le cap Matifou, pour se rembarquer sur les vaisseaux que La tempête menaçait d'engloutir :

— Combien de temps, demanda Charles Quint à son pilote, les navires peuvent-ils tenir encore ?

— Deux heures, répondit le marin.

— Ah ! Tant mieux, dit l'empereur d'un air satisfait ; il est onze heures et demi, et c'est à minuit que nos bons religieux se lèvent en Espagne pour faire la prière. Ils auront le temps de nous recommander à Dieu.»

Il semble que le premier à avoir cité cette laconique formule soit Baudoin (Jean Baudoin ?)... Celle-ci n'a-t-elle pas plutôt été « fabriquée » en réminiscence à celle de Dienekes à la bataille des Thermopyles :

« Les archers perses sont si nombreux que lorsqu'ils tirent leurs volées de flèches, celles-ci forment un nuage qui cache le soleil.

— « Tant mieux ! dit Dienekes, nous allons nous battre à l'ombre ! »

La « construction » est tellement similaire !

Quelqu'un pourrait-il nous éclairer ?

Bonne lecture.

Alain Spenatto.

AVANT-PROPOS

Les deux opuscules réunis ici sont excessivement rares, presque introuvables. Comme ils n'ont pas été réimprimés depuis trois cent trente-deux ans, ils manquent aux plus riches collections publiques, aux plus célèbres collections particulières, et beaucoup de curieux ne les connaissent que de réputation. J'ai pensé que les amis des lettres et de l'histoire me sauraient gré de mettre, à la fois entre leurs mains, le récit de l'expédition de Charles V contre Alger (octobre 1541), tel que le retraça Nicolas Durand de Villegaignon, qui avait pris une glorieuse part à l'attaque héroïque des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et la traduction française de ce récit, par Pierre Tolet, qui fut publiée à peu près en même temps que l'original (1542), et qui est encore plus rare que lui.

Le texte latin que l'on va lire est celui de l'édition de Jean-Louis Tiletan (Paris, in-4°), copié sur l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque nationale⁽¹⁾ La traduction est celle qui fut éditée par Le Prince (Lyon, in-4°), copiée sur l'exemplaire appartenant à Monseigneur le duc d'Aumale⁽²⁾. J'y ai joint une notice sur le chevalier de Villegaignon aussi détaillée qu'il m'a été possible de le faire, et quelques notes qui complètent l'historique de l'expédition en général et des opérations militaires en particulier. Ma tâche, en ces derniers points, a été facilitée par les études de mon ancienne profession et par la parfaite connaissance d'un terrain que j'ai chaque jour sous les yeux.

L'ouvrage se termine par un appendice divisé en deux sections, dans lequel j'ai fait entrer, d'abord, des extraits de documents de l'époque, et, en second lieu, une liste des ou-

1. Cette édition a bien l'air d'être la première. Diverses autres éditions se succédèrent en la même année. Le *Manuel du libraire* cite (t V, col. 1235) celle d'Anvers, celle de Strasbourg et celle de Venise. On en mentionne une autre, celle de Nuremberg (in-4° 1542) dans une note bibliographique du *Tableau des établissements français en Algérie* en 1840 (p. 429), publié par les soins du Ministère de la Guerre (1841). Les rédacteurs de ce même Tableau indiquent encore une traduction allemande par Martin Menredano (Neubourg sur le Danube, 1546).

2. M. J. Ch. Brunet n'a connu que cette édition. Voici le titre d'une autre édition qui a échappé à toutes ses recherches : *Le voyage et expédition de Charles le Quint en Afrique contre la ville d'Argiere. La description et voyage de L'empereur en Afrique contre la ville de Argiere, envoyée à monsieur de Langest, traduite de latin en françois. On les vend à Paris en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des troys brochetz par Benoist de Gourmont Mil DLIII*, petit in-8° gothique avec 3 gravures sur bois. Cette édition, mentionnée sous le numéro 198 dans le *Catalogue de la Bibliothèque du château d'Héry*, a été adjugée, en janvier 1874, au prix de 520 francs. La traduction imprimée par Benoit de Gourmont est-elle la même que celle de Lyon, quoique le nom du traducteur, qui figure sur le titre de cette dernière, ne soit pas indiqué sur le titre de celle de Paris ? Il est probable que l'une est la reproduction pure et simple de l'autre ; mais il serait bon d'en avoir la certitude.

vrages de Villegaignon et des lettres que l'on possède de lui, l'indication de la plupart des libelles publiés contre lui par ses contemporains, et celle des principales sources où l'on peut puiser des renseignements sur sa vie et sur ses œuvres.

Je m'acquiesce d'un devoir aussi agréable qu'impérieux, en remerciant Monseigneur le duc d'Aumale de m'avoir si gracieusement accordé l'autorisation de transcrire et de reproduire son exemplaire (peut-être unique) de la traduction de Lyon, et je prie tous ceux qui s'intéressent aux livres de s'associer aux sentiments de reconnaissance que m'inspire ce généreux procédé⁽¹⁾.

Mon unique motif n'a pas été de rééditer deux rarissimes plaquettes : j'ai surtout désiré remettre en lumière l'histoire d'une campagne où les vaillants de notre pays ont tenu le plus honorable rang. Je ne me résigne pas à accepter l'oubli dans lequel on laisse des faits aussi glorieux, et je voudrais que pas un de nous ne passât à cette place où le chevalier Pons de Balagner enfonça son poignard dans les poutres de Bab-Azoun, sans songer au jour où le fer français ira heurter plus utilement à d'autres portes. Je constate avec tristesse que, depuis plus de quarante ans que notre drapeau flotte sur les murs d'Alger, pas une pierre commémorative ne s'est dressée à l'endroit où sont tombés ces héros. Rien ne marque le lieu sacré où le brave Savignac, déjà blessé à mort, enveloppé dans la bannière de l'Ordre pour ne la laisser à l'ennemi qu'avec son cadavre, l'épée à la main jusqu'à la dernière minute, servant aux siens d'un drapeau vivant, expira en lançant aux vainqueurs un défi prophétique.

1. Je tiens à remercier encore MM. A. Claudin et P. Galfarel de leurs obligeantes communications. Enfin, je signalerai la *fraternelle* assistance qui m'a été donnée, en quelques-unes de mes recherches, par M. Ph. Tamizey de Larroque, comme aussi les sympathiques encouragements dont MM. d'Avzac, Defréremy, Ferdinand Denis, ont bien voulu m'honorer.

Espérons qu'une génération plus soucieuse de la gloire de ses aïeux les vengera de cet oubli. Je serais fier de penser que mon travail pourrait rendre un peu moins tardive l'heure d'une solennelle réparation !

Mustapha Supérieur, juin 1874.

NOTICE

SUR

NICOLAS DURAND, SEIGNEUR DE VILLEGAINON

CHEVALIER DE MALTE, COMMANDEUR DE BEAUVAIS, ETC.

Un érudit, qui a laissé un nom justement estimé, *M. Félix Bourquelot*, disait, il y a quelques années, *du chevalier de Villegaignon*: « Ce personnage, qui s'est fait connaître comme guerrier, comme navigateur, comme controversiste, mérite à un haut degré l'attention de l'histoire » (*Mémoires de Claude Hatton*, Paris, 1857, t. 1, p. 36, note 2). Il est regrettable en effet de voir qu'un homme dont la célébrité fut assez grande pour que presque aucun de ses contemporains n'omette de parler de lui, en bien ou en mal, n'ait pas encore été l'objet d'une étude biographique complète, ou tout au moins aussi complète que possible. Cette lacune, je viens chercher à la combler ici. Ce n'est pas, qu'à proprement parler, les biographes aient jusqu'à ce jour manqué à Villegaignon : *Th. de Bèze* lui a consacré quelques pages (*Hist. ecclésiastique*), mais il y parle presque uniquement de son expédition au Brésil et le traite avec une malveillance peu déguisée : *Bayle* (*Dictionnaire critique*) suit généralement le même exemple : *Vertot* (*Histoire des chevaliers de Sainte Jean de Jérusalem*), qui en fait au contraire le plus grand éloge, s'occupe presque exclusivement de la part qu'il prit aux luttes que l'ordre de Malte avait à soutenir : les rédacteurs du *Dictionnaire de Moreri* (édition de 1759) semblent n'avoir pas eu connaissance de la présence du chevalier à Tripoli, non plus que du rôle qu'il joua dans les deux guerres civiles.

Parmi les livres modernes, la *Biographie universelle et la Nouvelle biographie générale* ne contiennent guère autre chose (à l'article *Villegagnon*) que ce que l'on trouve dans les *Dictionnaires de Bayle et de Moréri*: la France protestante est plus incomplète encore et Messieurs Haag se sont visiblement inspirés de *Th, de Bèze*: enfin tous les biographes sans exception, négligent de parler des dix dernières années de la vie du chevalier.

J'ai cherché à compléter leurs renseignements, tant à l'aide de celles de ses lettres qui ont été publiées qu'au moyen de divers autres documents que j'ai pu rassembler.

Que n'ai-je eu à ma disposition les mémoires que *Villegaignon* promettait au *Cardinal de Granvelle* par sa lettre du 27 mai 1564, ou seulement ceux que *La Popelinière* avait annoncés dans son *Histoire des Histoires* ! (liv. VIII, p. 450) : mais, si ces deux précieux documents ont jamais existé, ils paraissent définitivement perdus, et il ne semble même pas qu'aucun critique ait jamais eu l'occasion de les consulter.

Je ne me dissimule pas que l'histoire consciencieuse de celui dont la vie fut si aventureuse et la mémoire tant discutée ne satisfera les exagérés d'aucun parti : mais j'estime que celui qui veut écrire l'histoire doit se pénétrer du précepte de Cicéron : *qu'on ne doit oser rien dire de faux, ni rien cacher de ce qui est vrai*.

Nicolas Durand DE VILLEGAGNON⁽¹⁾ naquit vers l'an 1510, à

1. Peu de noms ont été orthographiés aussi diversement que celui du personnage dont nous écrivons l'histoire. On trouve ce nom écrit *Durand* et *Durant*, *Villegagnon* et *Villegaignon* : son contemporain et compatriote Claude Haton écrit *Durant* et *Villegagnon*, A défaut de preuves certaines (les registres paroissiaux de Provins ne remontent pas au-delà de 1530,) nous avons adopté la forme *Durand de Villegaignon*, comme celle dont se servait le chevalier lui-même, ainsi que la plupart de ses contemporains. N'oublions pas, toutefois, que son épitaphe l'appelle *Durand de Villegagnon* : que c'est sous le nom de *Villegagnon* qu'est désigné aujourd'hui le bourg dont les Durand étaient les seigneurs, et où l'on voit encore les ruines de leur château (à 17 kil. de Provins) : et enfin que M. Ythier (*Miscellanea*, recueil manuscrit de la Bibliothèque de

Provins⁽¹⁾ de *Louis Durand*, seigneur de *Villegaignon*⁽²⁾, procureur du roi au bailliage de Provins, et de *Jeanne de Fresnoy*. Il était âgé d'environ vingt-un ans⁽³⁾ lorsqu'il fut admis dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était alors le grand-maitre. C'est sous la bannière de l'Ordre qu'il prit part à l'expédition de Charles-Quint contre Alger. Il s'y distingua par son courage⁽⁴⁾, et y fut assez grièvement blessé pour qu'on dût l'emporter du champ de bataille ; ses blessures se rouvrirent pendant la traversée et il fut forcé de s'arrêter à Rome pour y achever sa guérison : c'est là qu'il écrivit le récit que nous publions aujourd'hui. Il l'adressa d'abord sous forme d'épître au célèbre Guillaume du Bellay, seigneur de Langey. Nous avons diverses preuves qu'il faisait partie de la *petite cour* de lettrés, qui s'était groupée autour de cet historien, aussi grand capitaine qu'habile

Provins) a cru devoir choisir la même orthographe, ainsi que M. Bourquelot (*Mémoires de Cl. Haton*), bien que ce dernier publie dans l'appendice de cet ouvrage huit lettres du chevalier, qui sont signées Villegaignon,

1. Quoiqu'il n'existe pas d'acte de naissance, nous sommes fondé à affirmer que le chevalier est né à Provins par les dires de Cl. Haton (p. 287 et 622), de Th. de Bèze (*Histoire ecclésiastique*, édition de 1841, t. II, p. 100), de La Croix du Maine (*Bibliothèque française*, 1584). C'est à tort que La Popelinière (*Histoire des Histoires*) l'a fait naître en Provence : il a sans doute été induit en erreur par une faute d'impression résultant de la quasi-similitude des mots. C'est également à tort que les éditeurs du *Moreri* lui donnent pour père et mère Philippe Durand et Jeanne Gallope. Ph. Durand, qui succéda à son père au bailliage de Provins, était le frère du chevalier, et épousa Jacqueline (et non Jeanne) Galope (Voir les manuscrits de M. Ythier et l'appendice de M. Bourquelot).

2. Le *Nobiliaire de Provins* (manuscrits de M. Ythier) nous apprend qu'il existe un acte de 1516, dans lequel Louis Durand prend la qualité de seigneur de Villegaignon, et de conseiller du Roy en ses conseils d'État et privé. Ceci est mis en réponse aux allégations des écrivains protestants, qui ont contesté au chevalier sa noblesse et son nom lui-même : on peut consulter à ce sujet la généalogie de la famille, que M. Bourquelot a reproduite dans son Appendice, en la complétant. Indiquons ici les armoiries des Villegaignon. La maison de Durand porte : D'azur à trois chevrons d'or brodés, accompagné de trois besans d'or, deux en pointe, un en chef.

3. La *Biographie universelle* et la *Nouvelle Biographie générale* disent qu'il entra dans l'Ordre en 1531 : M. Ythier donne pour date 1535.

4. Nous rappellerons, en passant, un trait que les anciens chroniqueurs se plaisent à attribuer à Villegaignon, et que rend croyable la force musculaire de celui que ses ennemis appelaient « une énorme statue ». Dans la fatale journée au 25 octobre 1541, au moment où les chevaliers supportaient seuls l'effort de l'ennemi, il arracha de son cheval un « *More* » qui venait de le frapper de sa lance, et le dagua dans la boue.

négociateur. Il s'y rencontra avec les hommes les plus distingués de son temps⁽¹⁾, et la fréquentation de ce milieu si ouvertement favorable aux idées de *ceux de la Religion* dut agir vivement sur lui et fut sans doute la cause initiale de son changement de croyances.

Lorsque sa guérison fut complète, il vint terminer à Provens les affaires que l'expédition d'Alger lui avait fait laisser en suspens : son séjour n'y fut pas de longue durée : car une lettre qu'il adressait au cardinal du Bellay (Venise, 15 juillet 1542) nous le montre, au milieu de l'année 1542, revenant de combattre *le Turc* en Hongrie, où, dit-il : « *Je n'ay ausé demeurer, pour la défense que m'en avoit faict Monseigneur de Langey.* » Il était temps, en effet, qu'il rejoignit l'armée française⁽²⁾, qui allait commencer cette brillante campagne du Piémont (1542) si heureusement couronnée par la bataille de Cérisoles (14 avril 1544). Il quitta l'Italie après la guerre et revint en France y chercher à donner carrière à sa dévorante activité⁽³⁾.

La reine douairière d'Écosse, Marie de Lorraine, se trouvait alors presque captive dans ses propres états (1547). Sous le coup des menaces de l'Angleterre qui voulait l'obliger à fiancer

1. n y trouva, entre autres, celui que Budé appelait : « le gentil et ingénieux Rabelais. » Quel service n'eut-il pas rendu au Chevalier, en le détournant de l'abîme sans fond de la scolastique, par quelque'une de ces fines railleries en lesquelles il excellait !

2. « Du temps que j'estoye au service du roy vostre grand père, mon souverain seigneur, en Piedmont, je souloye tenir des souldatz au camp de l'empereur, auxquelz je donnoye bon estat par moys, plus que ne povoyt monter leur paye, et ung venoyt tous jours a moy, estant les aultres au camp des ennemis, qui estoit cause que j'estoye fort bien adverly. » (Lettre de février 1568, au duc d'Anjou, citée par Bourquelot.) C'est sur cette lettre que nous nous appuyons pour dire que Villegaignon fit la campagne de 1542-1544 ; en effet, il ne pouvait pas, à cause de son âge, être à Pavie (1525) avec un commandement : en 1537, il faisait encore ses *caravanes* : il ne reste donc que cette campagne de Piedmont à laquelle il ait pu participer sous le règne de François Ier (le roy vostre grand père).

3. Ce besoin d'action et de locomotion est un des traits les plus caractéristiques du Chevalier. Nous le trouvons toujours debout, agissant, en campagne ou près d'y entrer. Quand il est forcé par ses blessures de ne pas combattre de l'épée, il combat de la plume. La mort le surprend au moment où il selle son cheval pour aller encore une fois combattre « *le Turc* ». — C'est un trait qu'il a de commun avec son contemporain Blaise de Monluc, et, comme lui, il aurait pu dire : « J'ay eu ce malheur là toute ma vie, que dormant et veillant je n'ay jamais esté en repos. »

sa fille, Marie Stuart, à peine âgée de cinq ans, au prince de Galles ; trahie à l'intérieur par le comte d'Arran, dont l'orgueilleuse ambition avait rêvé le trône pour son fils, elle implora l'aide de la France. Nous retrouvons Villegaignon jouant un rôle important et glorieux dans l'armée de secours qui fut envoyée en Écosse, sous le commandement d'André de Montalembert, seigneur d'Essé. A ce moment, le duc de Somerset cherchait à empêcher Marie Stuart de se rendre en France, et exerçait sur toute la côte la surveillance la plus active.

Ces projets furent déjoués avec habileté par le chevalier⁽¹⁾, qui se trouvait alors à l'ancre dans le port de Leith, avec les quatre galères placées sous ses ordres. Pour tromper les croiseurs anglais, il entreprit de faire le tour de l'île par le nord, navigation qui fut considérée comme très-hardie à cette époque : car on ne croyait pas qu'il fût possible à des galères de doubler la côte nord de l'Écosse. Ayant ainsi fait prendre le change sur sa véritable direction, il arriva rapidement à Dumbarton, où il prit à son bord Marie Stuart, son frère naturel, lord James, âgé de dix-sept ans, et ces quatre jeunes filles des premières familles du royaume, auxquelles l'histoire a conservé le surnom gracieux des *quatre Marie*. C'était Marie Beaton, Fleming, Livingston, Seaton, compagnes fidèles de leur reine, et commençant de bonne heure à partager les dangers et les vicissitudes d'une existence qui devait être si agitée. Le départ de Dumbarton eut lieu le 7 août 1548, presque au moment où, la flotte anglaise, enfin prévenue, allait fermer la route : le 13 août, Villegaignon entra dans le port de Brest, ayant eu la fortune de mener à bien sa difficile entreprise.

Pendant ce temps, les Turcs ne cessaient pas de menacer Malte. L'établissement des chevaliers de Saint-Jean dans cette île⁽²⁾ avait rendu inutile la conquête de Rhodes : la Porte com-

1. De Thou rappelle dès cette époque : « le commandeur de Villegaignon. » Cl. Haton nous apprend qu'il fut en effet commandeur du Temple de Paris ; mais nous croyons qu'il ne reçut ce titre que plus tard.

2. En vertu de la convention du 24 mars 1530, par laquelle Charles V avait cédé à l'Ordre Malte et Tripoli.

prenait qu'il y avait là une question de vie ou de mort pour sa marine, et préparait un vigoureux effort. L'Ordre venait de s'emparer d'Afrika, et le fameux corsaire Dragut, furieux d'avoir ainsi perdu la capitale de son futur pachalik, se vengeait en ravageant les cotes de Malte et du Goze. Instruit de tout ce qui se passait par le connétable de Montmorency, Villegaignon partit en toute hâte, et, après avoir inutilement cherché à tirer des secours du vice-roi de Sicile, débarqua à Malte, où son premier soin fut d'avertir le grand-maitre du danger que courait l'Ordre, et du formidable armement qui allait fondre sur lui (1550). Ce grand dignitaire était alors don Juan Omedès ; mais disposé pour la *Langue de France*⁽¹⁾, il se rallia des nouvelles apportées par le chevalier, et donna tellement peu d'attention aux préparatifs de la défense, qu'il faillit se laisser surprendre. Lorsque le moment du danger fut arrivé, Villegaignon déploya sa valeur et son activité accoutumée, et justifia, par son énergie, la haute idée qu'il avait laissée de lui aux habitants lors de son premier séjour dans l'île⁽²⁾. Après avoir remporté quelques succès peu importants, Dragut se heurta à une résistance si vigoureuse qu'il dut renoncer momentanément à l'attaque de cette place devant laquelle il devait bientôt trouver la mort : il dirigea ses forces sur Tripoli, après avoir fait sa jonction avec les flottes

1. La division de l'Ordre en *langues* ou nations avait en de bien fâcheux résultats : déjà, du temps de Villiers de l'Île Adam, on avait vu éclater une sanglante guerre intestine, qui n'avait pu être apaisée que par de terribles exécutions : mais le calme n'avait pas duré longtemps, et les chevaliers espagnols affectaient de se considérer comme les maîtres dans cette île sur laquelle leur souverain avait conservé certains droits de suzeraineté.

2. « Les paysans qui remplissaient la Cité Vieille lui envoyèrent [à Omedès] demander aide et protection : il refusa sèchement, disant qu'il avait besoin pour la nouvelle capitale de toutes les forces de l'Ordre. Alors on le supplia de laisser venir au moins le chevalier Villegaignon, dont le nom seul suffirait pour rassurer les habitants alarmés. Villegaignon accepta avec joie cette offre flatteuse et partit, accompagné de six chevaliers français, ses amis. Ils pénétrèrent, à la faveur des ténèbres, dans la ville assiégée : les acclamations et les cris de joie des paysans firent croire aux Turcs qu'ils avaient reçu un renfort considérable. » — (Fréd. Lacroix, *Malte et le Goze*, p. 91.) Voir aussi Vertot (t. III, p. 251-254) : il nous affirme que le grand-maitre n'aimait guère le chevalier et que « il fut ravi de s'en pouvoir défaire sous un prétexte aussi honorable. »

ottomanes et algériennes, que commandaient Sinan Pacha et Salafa Reïs⁽¹⁾, Villegaignon se fit remarquer parmi les volontaires qui s'élancèrent au secours de Tripoli : mais l'incurie d'Omedès fut cause qu'il n'arriva à temps que pour être acteur et témoin dans le désastre. Il raconte lui-même à ce sujet⁽²⁾ : « que l'ennemi prit Tripoli en cinq jours, ne s'y trouvant que quarante chevaliers et que : « M. d'Aramon arriva là fort à propos pour ces pauvres chevaliers qui estoient la enfermez, car ils estoient tous esclaves sans lui. » Il résulte, en effet, des lettres de M. d'Aramon, ambassadeur de France, et témoin oculaire de la prise de la ville⁽³⁾, que Tripoli était dans un très-mauvais état de défense, mal armée, mal approvisionnée, et que la vaillance des assiégés avait d'avance été rendue inutile par le dénuement complet dans lequel se trouvait la place. On sait, qu'à la suite de cet échec, l'Espagne accusa la France d'avoir favorisé l'entreprise des Turcs, et incrimina la conduite de notre ambassadeur. Les choses furent poussées à un tel point que le roi dut exiger un démenti par écrit⁽⁴⁾ du grand-maître de l'Ordre, qui tout d'abord avait paru prendre une part active aux accusations lancées par les Espagnols. Villegaignon n'avait pas attendu longtemps pour se faire le champion de l'honneur de son pays et de son roi. Il protesta énergiquement contre la malveillance, et, par contre, désigna le grand-maître don Juan Omedès comme le véritable auteur de la perte de Tripoli. Il l'accusa de n'avoir rien su prévoir, d'avoir laissé la ville tellement dépourvue de troupes et de munitions, que la prise en était inévitable : il alla même jusqu'à lui reprocher d'avoir « dilapidé et détourné à son profit les trésors de l'Ordre. » Ne

1. Lettre de M. d'Aramon à Henri II, du 26 août 1551. (*Négociations de la France dans le Levant*, publiées par Charrière, II, 155.)

2. Lettre de Villegaignon au connétable de Montmorency, du 24 août 1551. (Ribier, II, 302, cité par Charrière, II, 161.) — voir aussi le : *de Bello Melitensi*, de Villegaignon lui-même.

3. Voir la lettre de M. d'Aramon citée précédemment.

4. Henri II écrivit à l'Ordre et au grand-maître, le 30 septembre 1551, pour les sommer de démentir publiquement les imputations calomnieuses produites contre M. d'Aramon. — Le grand-maître et son conseil donnèrent les justifications demandées par une lettre du 16 novembre 1551. (Charrière, *Négoc. du Levant*, t. II, p. 161 et suiv.)

s'en tenant pas là, il prit contre lui la défense du grand maréchal de l'Ordre, Vallier, que le grand-maître⁽¹⁾, poursuivait de sa haine, et qu'il accusait d'avoir livré Tripoli aux Turcs. Vallier fut sauvé du supplice infamant que lui réservait Omedès, par l'habile et courageux plaidoyer du chevalier. — Ce dernier revint bientôt en France, où la nomination au grade de vice-amiral de Bretagne avait été la juste récompense de ses services.

C'est en cette qualité qu'il commanda la croisière que faisait la flotte sur les côtes d'Angleterre, au moment où le roi crut devoir favoriser les entreprises des partisans de Jane Grey contre Marie Tudor. — Quand cette campagne fut terminée, il vint séjourner à Brest, et ne tarda pas à se trouver en désaccord avec le gouverneur de cette ville⁽²⁾ : la cause première de ce conflit paraît avoir été une divergence d'opinions sur la manière de fortifier la place. Quoi qu'il en soit, les choses furent poussées si loin, que la position était devenue impossible pour l'un des deux : sur ces entrefaites, le roi ayant donné tort à Villegaignon⁽³⁾, celui-ci quitta son commandement et vint à Paris presser l'amiral de Coligny de hâter l'exécution d'un projet qu'il avait conçu depuis quelque temps déjà. Il s'agissait d'aller fonder dans l'Amérique du Sud une colonie française, dans laquelle les protestants pussent trouver un refuge contre des persécutions qu'il n'était déjà que trop facile de prévoir, et où ils pussent exercer leur culte en toute liberté⁽⁴⁾.

1. « Ce n'était pas là le but que s'était proposé d'Omedès ; ce qu'il lui fallait, c'était la vie du maréchal. Il parvint à disjoindre les causes et à faire juger Vallier à part. L'accusé était infailliblement perdu, si Villegaignon ne fût pas intervenu avec sa rude franchise et sa parole imposante. Il était parvenu à connaître toutes les intrigues mises en jeu par le grand-maître pour obtenir une condamnation capitale : et, au moment où celui-ci le somma de révéler ce qu'il prétendait savoir, le courageux chevalier déclara à haute voix que le juge s'était engagé à condamner Vallier, sous peine d'un dédit de cinq cents ducats d'or au profit de d'Omedès. Cette révélation coupa court aux débats. » (Fréd. Lacroix, *Malte et le Goze*, p. 92.) Voir aussi le : *de Bello Melitensi*, de Villegaignon.

2. Th. de Bèze, *Hist ecclés.*, II, p. 100.

3. « Ce qui le mit en danger de perdre son crédit » Th. de Bèze, *Hist ecclés.*, (Ibid.)

4. La colonisation par les protestants des vastes régions qu'on nommait alors « *les Indes* » était un des rêves favoris de l'amiral de Coligny. On sait qu'il ne se laissa pas détourner de ses desseins par l'insuccès de l'expédition du Brésil : en 1562, il favorisa le

L'amiral, qui savait mieux que personne combien la position de ses coreligionnaires était difficile, employa tout son crédit à faire réussir les démarches de Villegaignon. Il obtint pour lui le commandement de l'expédition, une somme de dix mille livres, deux bâtiments de 200 tonneaux, munis des armes, munitions et instruments nécessaires à rétablissement de la colonie, et un *hourquin*, sorte de navire de transport pour les vivres et munitions⁽¹⁾. Le personnel se composait de soldats, *d'artificiers* et de volontaires, qui ne paraissent malheureusement pas avoir été recrutés dans de très-bonnes conditions. Nous lisons en effet dans Claude Haton, qu'après avoir fait inutilement *tambouriner* l'expédition dans tout Paris afin de se procurer les artisans qui lui étaient nécessaires⁽²⁾, le chevalier se vit réduit à demander comme faveur le droit de choisir dans les prisons les gens que leur profession pouvait rendre utiles à la colonie.

L'embarquement eut lieu au Havre le 12 juillet 1555⁽³⁾, et la campagne commença sous de tristes auspices : à peine était-on en pleine mer qu'une tempête des plus violentes força la petite flottille à venir s'abriter d'abord à la cote d'Angleterre, puis dans le port de Dieppe, où il fallut réparer le navire de Villegaignon, qui avait une voie d'eau considérable : un certain nombre de volontaires, dégoûtés par ce début, profitèrent de l'occasion pour désertir: « *Accomplissans (dit Lescarbot), le*

départ pour la Floride d'une nouvelle troupe d'émigrants, que commanda le capitaine Jean de Ribaut. — Cette tentative ne fut pas plus heureuse que la précédente : l'établissement fut pris et ruiné par les Espagnols, qui massacrèrent les colons avec d'horribles raffinements de barbarie : et bien que le crime des vainqueurs ait été durement châtié quelques années plus tard, par le brave Dominique de Gourgues, la Floride n'en fut pas moins irrévocablement perdue pour la France.

1. De Thou (*Hist. univ.*, t. II, 648).

2. « Par le congé du roy, ledit seigneur alla visiter les prisons de Paris, pour veoir les personnes qui y estoient qui seroient de service pour l'affaire a quoy il les vouloit employer : et tous ceux qu'il trouva esdites prisons qui n'estoient trop vielz ni caducques requist aux juges de lui délivrer pour les mener audit voyage. » (Bourquelot, *Mém. de CL Haton*, p. 38.)

3. Je me suis servi pour mon récit des dates fournies par Lescarbot, qui entre dans les plus grands détails, et qui nous apprend que son travail est fait d'après « *de très-amples mémoires d'un témoin oculaire.* » (p- 147).

proverbe : *Mare vidit et fugit*. » Après une nouvelle relâche au Havre, le départ définitif put se faire le 14 août, et l'expédition se dirigea sur l'embouchure du Ganabara (Rio Janeiro), où elle arriva le 10 novembre⁽¹⁾, à la suite d'une dure traversée où elle ne fut épargnée ni par les tempêtes, ni par le scorbut, ni par les attaques des Espagnols. On débarqua tout de suite, et la colonie s'installa sur une petite île, à laquelle fut donné le nom d'île Coligny. L'installation commença par la construction d'un fortin en bois, qui fut plus tard remplacé par un ouvrage régulier⁽²⁾ : il y fut élevé des logements et des magasins. Villegaignon déploya dans l'installation son activité accoutumée et ne tarda pas à nouer des relations avec les Indiens de la côte : ceux-ci accueillirent ses ouvertures avec joie, et y répondirent avec empressement, espérant trouver en lui un allié et un protecteur contre les Portugais, dont la dureté et la tyrannie n'ont jamais été égalées au Nouveau-Monde que par celle des Espagnols. On doit constater à la louange du chef de l'expédition qu'il réussit rapidement à conquérir l'affection des indigènes : et ses plus grands ennemis eux-mêmes ne lui ont pas contesté la sagesse et la justice qu'il montra en cette occasion⁽³⁾ : « Villegaignon n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Portugais : il est avec eux libéral à l'excès et observe une stricte justice. Si l'un des siens commet une faute, il est immédiatement pendu : aussi est-il craint de ces derniers et adoré des naturels : il les fait instruire dans l'usage des armes, etc. ... » Nous apprenons par la lecture des historiens portugais, que la

1. C'est à tort que *Morizot (Orbis Maritimi Historia*, p. 383) dit que Villegaignon n'arriva au Brésil que par hasard ; « Cum in Floridam properaret, vi ventorum in Brasiliam palsus, in ostiis Ganabaræ arcem construxit. » Quelques lettres diplomatiques (voir les *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVIe siècle*, t. I, p. 87) nous apprennent qu'il y avait déjà eu au Brésil des tentatives de colonisation française.

2. Le fort que construisait Villegaignon porte encore aujourd'hui son nom : lorsque Duguay-Trouin força si glorieusement l'entrée de la baie de Rio-Janeiro, il eut à subir le feu des vingt pièces dont ce fort était armé ; nous ajouterons, qu'après la prise de la ville, ce fut la dernière position que conserva ce grand capitaine avant de quitter la baie, ce qui prouve avec quelle sagacité l'emplacement avait été choisi par le fondateur de la colonie.

3. Lettre du gouverneur portugais, du 17 juillet 1560.

puissance qu'il commençait à fonder leur paraissait fort redoutable, ce qui nous est confirmé par de considérables témoignages contemporains⁽¹⁾, Il avait cherché tout d'abord à établir un poste sur un îlot rocheux que les hautes marées de l'équinoxe le forcèrent d'abandonner ; il s'occupa aussi d'installer à terre, presque en face de l'île Coligny, un petit centre qui pût servir aux marchés avec les indigènes : on en voit encore quelques débris au lieu dit « la Briqueterie⁽²⁾ ». Mais si le gouverneur de la colonie pouvait être parfaitement satisfait de ce que nous appellerons « ses relations extérieures », il n'en était pas ainsi, et à beaucoup près, en ce qui concernait les colons eux-mêmes. Nous avons vu à quelle extrémité on avait été réduit pour compléter le personnel de l'expédition : il n'était pas difficile de prévoir qu'une composition de cette nature susciterait de graves embarras et nécessiterait une extrême rigueur dans le commandement. Le mécontentement ne tarda pas à se répandre : les causes en étaient multiples : tous ces aventuriers, ceux surtout qui avaient échangé le séjour des prisons contre l'espoir d'un Eldorado, trouvaient dur de porter des pierres, de bâtir des fortifications, et de remuer la terre sous un soleil de feu ; les légendes de la côte leur dépeignaient l'intérieur des terres comme fécond en or et en pierres précieuses ; tous rêvaient l'abandon des travaux et la recherche des mines⁽³⁾ ; des arrêtés draconiens les forçaient à respecter les personnes et les biens des indigènes ; enfin, le gouverneur avait, par mesure de prudente économie, fait diminuer la ration de vivres européens, et voulait amener peu à peu les colons à faire (comme les Indiens) usage de la farine de manioc⁽⁴⁾.

1. « Le bruit court, qu'avec trois ou quatre mille hommes, Villegaignon se fait fort de conquérir les Indes au roi de France. » (*Granvelle*, t. IV, août 1556.)

2. « Il tâcha de planter sa colonie en terre ferme. » (*Lery*, p. 4). En fait, il n'y eut que quelques masures de bâties : ce qui n'a pas empêché Thevet d'y indiquer sur sa carte une ville, qu'il nomme pompeusement Ville-Henri.

3. D'après le P. de Charlevoix (*Nouvelle France*) les mêmes causes ont amené l'insuccès de la colonie de Floride (en 1562).

4. Peut-être agissait-il ainsi en vertu de l'adage : *Minuere Monachum* : car, de tous les arrêtés qu'il avait pu prendre, le plus impopulaire était celui par lequel il défendait,

Presque aussitôt après le débarquement, Villegaignon avait écrit à l'amiral de Coligny pour lui annoncer son arrivée et lui demander des renforts : il lui vantait la beauté et la richesse du pays, la douceur du climat, la fertilité des terres ; il terminait en exprimant le désir qu'on lui envoyât un noyau honnête de population, et quelques ministres de la religion réformée. Il écrivit dans le même sens à Calvin, et l'arrivée de cette demande causa une grande joie à Genève : la lettre fut rendue publique et donna lieu à de solennelles actions de grâces⁽¹⁾.

Le départ des vaisseaux et des lettres avait eu lieu le 4 février 1556 ; deux jours après, on découvrit une conspiration⁽²⁾, dont le chef paraît avoir été un pilote normand, servant d'interprète, qui se trouvait atteint par la défense portée au sujet des femmes indiennes : une trentaine d'artisans étaient ses complices. Ce commencement de révolte fut apaisé par le supplice d'un des coupables, un autre se tua, mais le chef du complot put s'évader, et ne cessa depuis lors d'exciter les indigènes contre la colonie naissante. Cependant, à l'arrivée à Paris et à Genève des lettres de Villegaignon, un premier départ s'était rapidement organisé. Les émigrants quittèrent Genève le 10 septembre 1556, sous la conduite de deux de leurs pasteurs, P. Richer et G. Chartier, auxquels s'adjoignit, à leur passage en France, Ph. de Corguilleray, dit le sieur du Pont⁽³⁾. Jean de Lery, auquel nous devons une relation du voyage, faisait partie de cette troupe

« sous peine de la hart, » la fréquentation des femmes Indiennes. Nous verrons plus loin que ce fut la première cause de la révolte. — Ajoutons que Villegaignon donnait l'exemple du mépris du *confortable* : sa nourriture était la même que celle du reste des colons, et Lery fait remarquer que le *festin* auquel il fut convié lors de son arrivée se composait de viande boucanée, de poisson bouilli, et de pain de farine de manioc ; on n'y but autre chose qu'une eau presque aussi mauvaise, dit-il, que celle du vaisseau : (Dieu sait ce qu'on buvait, à cette époque, sous le nom d'eau, après quelques mois de traversée !) : il laisse voir que ce repas de fête lui donna une triste idée du régime habituel de la colonie.

1. Lery, p. 4. — Lescarbot, p. 157.

2. Moréri, Dictionn., art. Villeg., — Lescarbot, p. 159.

3. De Châtillon-sur-Loing. C'est sur les instances de l'Amiral dont il était le voisin et l'ami, qu'il se décida, en dépit de son grand âge et de ses infirmités, à entreprendre ce pénible voyage.

qui se composait de 300 personnes environ. Ils s'embarquèrent à Honfleur, le 19 novembre, sur une petite flottille de trois navires, que commandait Bois le Comte, neveu de Villegaignon⁽¹⁾. Le départ eut lieu avec un certain appareil⁽²⁾, et le débarquement s'opéra heureusement le 10 mars 1557⁽³⁾, après une traversée qui, si l'on en croit d'Aubigné, fut égayée par quelques incidents : « Bois le Comte, dit-il, passant au cap Saint-Vincent, dégraisa quelques navires espagnols et portugais. »

A leur arrivée dans l'île Coligny, les nouveaux colons furent reçus avec une joie sans égale, et il fut procédé à l'installation des ministres par un service solennel, pendant lequel le gouverneur édifia les Genevois par sa piété et reçut avec ferveur la communion des mains du pasteur⁽⁴⁾. Et néanmoins, dès cette première journée, s'élevèrent des discussions théologiques, triste prélude des discordes qui devaient bientôt ensanglanter la colonie et causer sa ruine. « Un certain Jean Cointat (ou Cointac), ancien élève de Sorbonne, qui se faisait nommer Hector⁽⁵⁾, troubla un peu la cérémonie, en demandant où étaient les ornements ecclésiastiques, et en prétendant que l'on devait faire la Cène avec du pain sans levain et mettre de l'eau dans le vin. » — Le gouverneur essaya d'abord de calmer les esprits⁽⁶⁾ : ce fut en vain, et bientôt, comme lui-même se piquait de théologie, il prit fait et cause, tantôt pour les uns, tantôt pour les autres. A partir de ce moment la colonie fut un enfer, et le désordre devint général. La conspiration

1. C'est à tort que la traduction française de J. A. de Thou (*Hist univ*, II, p. 650) l'appelle : le sieur de Boissy.

2. Bois le Comte emmenait 18 pièces de bronze, des affûts en fer, nombre de mousquets et munitions : il quitta le port salué de salves d'artillerie et de musique militaire (Solano Constancio, *Historia do Brasil*, t I, p. 139).

3. Les éditions de Hollande ont changé mal à propos 1557 en 1558, touchant l'arrivée des Genevois en l'île de Coligny. (Bayle, *Dict*)

4. *Lery*. — Lescarbot ajoute (p. 186 et suiv.) qu'il prononça lui-même deux oraisons dont il donne le texte *in extenso*, d'après Lery : mais ces deux oraisons m'ont bien l'air d'être apocryphes. — Villegaignon ordonna, qu'outre les prières publiques, les Ministres prêcheraient tous les jours une heure, et le dimanche deux : et aussi que la discipline ecclésiastique fût pratiquée contre les défaillants.

5. *Moréri*, — *Lery*, — *Lescarbot*

6. Il fit mettre secrètement de l'eau dans le vin, pour apaiser Cointat (*Moréri*).

de 1556 n'avait pas pu être tellement réprimée, qu'il ne reliât tout au moins un levain de discorde, qui fermenta rapidement au contact des querelles religieuses. On ergota sur la Présence Réelle, sur la célébration de la Cène, sur le pain sans levain, sur l'emploi de l'huile et du sel dans le baptême. Comme de coutume, la discussion ne fit qu'aigrir les esprits. C'est à ce moment, d'après Moréri, que Villegaignon se repentit d'avoir embrassé les idées de la Réforme : était-ce les discussions auxquelles il prenait part qui avaient modifié sa manière de voir ? l'abandon de ses anciennes croyances lui était-il devenu pénible ? ou bien, faut-il croire qu'il s'était laissé effrayer à la nouvelle de la captivité de l'Amiral, et qu'il avait, dès cette époque, cherché un appui auprès des Guise, comme l'affirme Lescarbot, qui croit pouvoir assurer qu'il était dès lors en correspondance avec le cardinal de Lorraine ? Quoi qu'il en soit, lui qui « avait d'abord promis de s'en remettre à l'avis de Calvin, pour lequel il faisait paraître grand respect⁽¹⁾, » refusa brusquement de s'en rapporter à la décision des ministres, et leur interdit de prêcher l'Évangile et de célébrer la Cène, si bien qu'ils se virent forcés d'officier secrètement et pendant la nuit : habitué à l'obéissance passive, le gouverneur fit durement sentir qu'il voulait être le maître : il redoubla de rigueurs à l'égard de tous⁽²⁾, et continua à exiger des colons un travail écrasant : le mécontentement arriva à son comble : une nouvelle conspiration fut ourdie, qui avait pour but de supprimer celui qu'ils traitaient de bourreau et de Caïn⁽³⁾. Malgré les dénégations de quelques historiens, le fait est certain, et nous en trouvons la preuve irréfutable dans les propres paroles de J. de Lery : « Sans la crainte de l'amiral, ils avoient grande envie de le jeter à la mer. A fin, disoient ilz, que sa

1. *Lery*, p. 68. — Le ministre Chartier avait été délégué pour aller demander aux *Églises* une décision, à laquelle tous avaient promis de se soumettre.

2. « Les Genevois lui aiant fait scavoir que, puisqu'il rejetait l'Évangile, ils n'entendaient plus d'être à son service, il leur fit supprimer les deux goblets de farine de racine qu'on avait coutume de recevoir. » (*Lery*, p. 80.) Le même auteur nous apprend qu'il y eut à ce moment plusieurs exécutions.

3. Ils l'appelaient aussi : « traître, naturel sanguinaire, cyclope Polyphème, ressemblant entièrement à une énorme statue, etc. » (*Thevet*),

chair et ses grosses épaules servissent de nourriture aux poissons⁽¹⁾. » Et encore: « Ilz lui dirent tout a plat qu'ilz estoient affranchis de son obéissance. »

Sur ces entrefaites, il se trouvait dans la colonie un navire du Havre⁽²⁾, qui s'apprêtait à retourner en France : P. de Corguilleray, P. Richer, Jean de Lery, en tout une quinzaine de colons⁽³⁾, demandèrent à profiter de cette occasion, ce qui leur fut accordé sans trop de difficulté : le départ eut lieu le 4 janvier 1558⁽⁴⁾ : le bâtiment était vieux et en mauvais état ; on n'avait pas fait vingt-cinq lieues qu'il se déclara une voie d'eau considérable ; les passagers effrayés voulaient retourner à terre, le capitaine parvint à les rassurer, sauf cinq d'entre eux, qui persistèrent dans leur résolution ; il leur fut alors confié une barque et ils rejoignirent péniblement l'îlot. La traversée de leurs compagnons fut affreuse ; les vivres manquèrent et ils subirent une horrible famine. Ils eurent enfin le bonheur d'arriver à Blavet (26 mai), où leurs récits et leurs plaintes portèrent un coup fatal à la colonie naissante⁽⁵⁾. On a accusé Villegaignon d'avoir remis au capitaine des lettres par lesquelles il invitait les autorités du port de débarquement à faire juger comme rebelles et hérétiques les malheureux fugitifs ; ceux-ci n'auraient été sauvés que par un hasard heureux, qui fit tomber cet ordre entre les mains d'un de leurs frères en religion⁽⁶⁾. Cette accusation entièrement dénuée de

1. *Lery*, p. 81 : il nous apprend, qu'à la suite de tout cela, ils se retirèrent en terre ferme.

2. D'autres disent : un navire breton.

3. Solano Constancio dit quarante-cinq qui s'étaient réfugiés déjà depuis quelque temps à la Briqueterie : mais on doit accorder la préférence au chiffre de Lery.

4. G. Chartier était parti dès le 4 juin 1557.

5. Un nombre considérable de Flamands et dix mille Français se disposaient à émigrer pour le Brésil : mais la connaissance de ce qui s'était passé les fit renoncer à un projet dont la réalisation eût probablement assuré à la France la possession de ce vaste continent. (Solano Constancio, *Hist, do Brasil*, I, 141.)

Lescarbot (p. 197) nous apprend qu'au moment de l'arrivée des Genevois à Blavet, sept à huit cents personnes qui s'embarquaient pour le Brésil changèrent d'avis et restèrent.

6. Th. de Bèze. *Hist, ecclés.*

D'Aubigné ajoute, etc.: et P. de la Fonds. — Quelques-uns disent que ce fut lui qui fut supplicié et que Vermeil fut épargné.

preuves nous parait fausse à tous égards. Une pareille manœuvre n'est pas dans le caractère de Villegaignon ; son naturel violent l'eût plutôt porté à sévir lui-même, qu'à dénoncer des gens dont il pouvait, sans avoir à en rendre compte à personne, se débarrasser par un coup d'autorité. Ceci ne sera que trop prouvé par les événements qui suivirent le départ des Genevois.

Nous avons vu que cinq des fugitifs, effrayés des avaries survenues au bâtiment qui les emportait, avaient regagné l'île Coligny. Ils y furent d'abord bien accueillis, et il leur fut permis de reprendre leurs anciennes habitations. Cependant, environ un mois après leur retour, Villegaignon fit brusquement arrêter et jeter en prison trois d'entre eux⁽¹⁾, Jean Bourdeol, Mathieu Vermeil, P. Bourdon, les accusa d'avoir voulu réorganiser les anciennes conspirations, les condamna à être étranglés et jetés à la mer, et fit exécuter sa sentence presque séance tenante. On a affirmé que ces malheureux furent placés entre la mort et l'abjuration, le fait nous semblerait d'autant plus extraordinaire qu'on ne lit nulle part que le gouverneur ait exigé l'abjuration, de la grande quantité de protestants qui restaient dans la colonie⁽²⁾. Il ne nous semble pas nécessaire de faire intervenir ici la question religieuse⁽³⁾. Il est certain qu'il y avait complot ; Jean de Lery l'avoue ; Nicolas Barré, qui fut plus tard tué par les Espagnols en Floride, nous l'atteste⁽⁴⁾ ; il est malheureusement

1. Les frères Haag (*France protestante*) l'appellent Jean du Bordel, et nomment P. de la Fonds, André Lafon.

2. Il en était venu 300, et une vingtaine seulement étaient partis. Remarquons que l'opinion d'après laquelle Villegaignon aurait fait supplicier ces malheureux pour *crime d'hérésie* n'apparaît que bien postérieurement, et que Jean de Lery, qui était témoin d'une partie des faits, et qui fut plus tard ministre protestant, nous dit formellement que : « s'il était rude et cruel, c'était envers ceux qui violaient ses défenses : la Religion ne faisait rien à cela. » (p. 77 et 85.) Voir aussi Bayle. note B. — Jean de Lery est connu, d'autre part, pour l'énergie qu'il déploya pendant le siège de Sancerre.

3. Dans ses « *Remarques critiques sur le dict. de Bayle*, » Leclerc traite très-habilement ce sujet, et présente la défense de Villegaignon d'une manière qui semble irréfutable.

4. On ne peut guère suspecter le témoignage de Nic. Barré, qui fut plus tard choisi librement pour chef par les colons protestants de la Floride : « Ils mirent à leur tête un fort honnête homme, nommé Nicolas Barré. » (Charlevoix, *Nouvelle France*, I, 33.)

non moins certain que toutes ces querelles, tous ces déboires, l'évanouissement de si beaux rêves, et peut-être aussi les remords que dut éveiller dans ce cerveau exalté un double changement de croyances, avaient aigri et excité le caractère déjà ombrageux de Villegaignon⁽¹⁾. Il ne tarda pas à prendre complètement en dégoût son île et son commandement lui-même, et partit pour la France, laissant pour le remplacer son neveu Bois le Comte⁽²⁾. A peine débarqué, il se rendit à la cour, et demanda à organiser une petite escadre de sept bâtiments, avec lesquels il se faisait fort d'intercepter la flotte des Indes et de ruiner au Brésil les établissements portugais ; mais les troubles du temps empêchèrent qu'il ne fût donné suite à sa demande. Peu de mois après son départ, les Portugais s'emparèrent du fort, et traitèrent les colons avec leur cruauté accoutumée⁽³⁾.

Telle fut la fin d'une grande entreprise, dont la réussite eût donné le Brésil à la France⁽⁴⁾, et élevé son auteur au rang des grands hommes de son siècle.

Nous avons vu combien on fut près du succès, et à quelles petites choses furent sacrifiées de si grandes espérances. Tout le monde doit en retirer sa part de blâme : les colons ne voulurent ni travailler, ni obéir et ne rêvaient que richesses trop facilement acquises ; les ministres, selon M. Tessier, « n'avaient guère apporté avec eux qu'un déplorable esprit d'intolérance

1. « Après son changement, dit un témoin oculaire, il devint si chagrin que, jurant à tous propos par le corps St Jacques, son serment ordinaire, qu'il romprait la tête, les bras, et les jambes au premier qui le fâcherait, personne n'osait plus se trouver devant lui. » (*Lescarbot*.)

2. « Il estait assez mauvais garçon » (*Mém. de Cl. Haton*, 39). Le même (p. 30) nous apprend que Villegaignon ramena en France *un demi cent de sauvages*, dont il fit des présents au roi, à la reine, et à son frère Philippe.

3. « Ils égorgèrent, comme corsaires et gens sans aveu, tous les Français qui étaient restés. » (Charlevoix, *Nouvelle France*, I, 23.) — Francisco Solano Constancio nous apprend que les Portugais arrivèrent le 21 février et attaquèrent le fort le 15 mars : il n'y restait que 74 Français : le départ de Villegaignon avait eu lieu 8 ou 9 mois auparavant. (*Historia do Brasil*, I, 145 et suiv.)

4. Nous avons vu que les Portugais n'en doutaient pas ; l'historien anglais Southey exprime la même opinion dans son histoire du Brésil.

étroite et de discussion ergoteuse⁽¹⁾. » Quant à Villegaignon, il fit, de ce qui devait être son renom, la plus vilaine page de son histoire. Il fut le plus coupable, parce qu'il était le chef. Son premier tort fut de croire qu'il pourrait fonder une colonie sérieuse avec des échappés de prison ; le second fut de prendre part aux discussions religieuses et de montrer le théologien là où le gouverneur devait seul paraître. S'il eût soigneusement séparé le *temporel* du *spirituel*, l'obéissance eût été facile à obtenir, et il n'eût même pas été tenté de toucher à cette *liberté des cultes* qu'il avait formellement promis de respecter ; par suite, les châtiments qu'il aurait eu à infliger, n'eussent pas pris la couleur d'une persécution religieuse ; il eût enfin échappé à ce reproche, qui pèse si gravement sur sa mémoire, d'avoir changé deux fois de religion sans autre motif apparent que l'ambition, et d'avoir ensuite durement poursuivi ceux dont il avait d'abord adopté la foi⁽²⁾. Ce fut par ces fautes qu'un homme doué de très-grandes qualités⁽³⁾ gâta

1. (*L'amiral Coligny*, Paris, in-8° p. 23.) M. Tessier aurait pu dire que tout le monde y apporta l'intolérance et la manie ergoteuse !

2. C'est à dessein que nous disons *motif apparent* : car nous sommes arrivé à être convaincu que Villegaignon fut d'une parfaite bonne foi dans ses deux abjurations successives. Nul homme n'a montré à un plus haut degré le caractère légendaire du puritain : très-brave, très-sobre, très-chaste, dur pour lui-même et pour les autres, profondément religieux, ses propres vertus devaient l'entraîner vers les idées d'une Réforme que bien des circonstances faisaient paraître nécessaire. Si nous ajoutons que, dans la fréquentation de Guillaume du Bellay et de son entourage, il put se lier avec les adeptes les plus fervents et les plus instruits de la Religion, on comprendra facilement qu'il ait embrassé des croyances, qui ne paraissaient pas à tous devoir entraîner forcément une séparation définitive de l'Église. Plus tard, il recula devant les conséquences extrêmes, et refusa de marcher plus avant : chose singulière, ce fut surtout contre l'abandon des cérémonies et du culte extérieur qu'il se défendit, et ce fut sur ce côté de la question qu'il rompit ouvertement, et qu'il ne cessa de discuter Jusqu'à la fin. Tout cela nous montre un esprit tombé dans le gouffre de la casuistique, mais non un homme de mauvaise foi. Malheureusement, et comme il est d'usage en temps de persécution, il se montra d'autant plus acharné contre ses anciens amis, qu'il avait été plus près d'embrasser leurs doctrines.

3. De Thou l'appelle : « Homme d'un grand courage, expérimenté dans les affaires les plus importantes, et, ce qui est rare à ceux de sa profession, versé dans les belles lettres. » (*Hist. univ*, II, 647.) Granvelle dit de lui : « Homme de guerre et de bonne volonté, et qui a un fort bon style latin. » (*Mémoires*, XII, 125). Vertot le qualifie ainsi : « C'était un des hommes de son siècle le mieux fait, l'esprit orné de rares connaissances, et d'une valeur révéérée même par les plus braves capitaines de son temps. » {*Hist. des Chev. de St Jean*, III, 201.)

sa vie et sa gloire en ne sachant pas contenir ce caractère à la fois tracassier et violent que nous lui avons vu déjà déployer dans ses relations avec le gouverneur de Brest ; il ne retira de ses fatigues et des dangers essuyés par lui que la haine d'une partie de ses contemporains, et termina presque dans l'obscurité une existence qui eût pu être une des illustrations de son époque.

La plupart de ses biographes arrêtent leur récit à ce moment en se contentant d'ajouter : le reste de sa vie s'usa en querelles théologiques. Nous allons voir qu'il n'en fut pas ainsi, et qu'il prit, jusqu'à sa mort, une part active aux événements de son temps⁽¹⁾.

On pourrait ajouter à tant d'éloges celui de la pureté de sa vie et de son intégrité, reconnue par ses plus grands ennemis eux-mêmes ; Jean de Léry nous apprend qu'il mourut pauvre, et que ni lui ni les siens ne tirèrent profit de ses nombreuses expéditions.

1. Les auteurs de la *France protestante* ne se sont pas contentés de suivre cet exemple : après avoir raconté avec de longs détails la déplorable histoire de la colonie du Brésil, ils terminent brusquement leur biographie de Villegaignon par cette phrase : « Détesté des protestants, méprisé des catholiques, regardé comme un fou par ceux-là même qui lui voulaient le plus de bien, il finit par se retirer dans la commanderie de Beauvais, où il mourut en 1571. » Sans chercher à excuser, ni même à atténuer les fautes du chevalier, il est permis de dire que cette phrase serait mieux à sa place dans un pamphlet que dans un article historique. Quoi ? c'était un homme *tenu pour fou*, que nous voyons, jusqu'à la fin de sa vie, en correspondance sur les affaires les plus graves de l'État, avec la reine-mère, le roi Charles IX, et le duc d'Anjou, sans parler du duc d'Aumale, de Granvelle et du cardinal de Lorraine ? C'était un homme *méprisé de tous* qui combattait à Rouen aux côtés d'Antoine de Bourbon, qui était plus tard gouverneur et lieutenant du roi à Sens et à Montereau, et qui fut jugé digne d'être attaché à l'ambassade de Rome, et de représenter l'Ordre de Malte à la cour de France ? Qui pourra le croire, et que cela prouve donc combien il faut se garder, en écrivant l'histoire, de s'abandonner à sa passion, quelque légitime qu'elle puisse être !

Ces lignes étaient écrites, lorsque j'ai dû à l'obligeante érudition de M. Gaffarel la communication d'une lettre du cardinal du Bellay. Je ne résisterai pas au plaisir de citer ce document, qui nous prouvera une fois de plus en quelle estime Villegaignon était tenu, et qui nous fait savoir que, dès cette époque, quelques hommes d'État avaient formé le projet de s'emparer de la Corse. La lettre est adressée au connétable de Montmorency : elle commence par un exposé des motifs (qui doivent pousser le Roi de France à conquérir la Corse : elle se termine ainsi : «... de manière que le passage de Rome, de Naples, de Sienna et de toutes ces mers la vous seroit seur, et à tous autres, sinon a vous dangereux. Vous en pourriez tirer dix mille hommes des meilleurs combattants d'Italie pour les jeter au besoin en là, ou les attirer en cà, et si sont naturellement Français, tellement qu'un chef qui seroit sage et homme de police, comme pourroit estre le comte de Villars, que je

Quand il revint du Brésil, il put constater un grand changement dans les esprits. A la période d'apaisement et de calme relatif qui avait inauguré le règne de Henri II, succédait une recrudescence de haine et de fanatisme. Excitées par des prédications violentes et par des contes répandus à dessein, des populations affolées et ignorantes, sûres de l'impunité, se ruaient sur les *assemblées* et sur les temples, n'épargnant ni les femmes ni les enfants. De leur côté, las de se laisser égorger sans défense, les protestants préparaient leurs armes et s'apprêtaient à résister. Les cerveaux s'exaltaient : il y avait dans l'air quelque chose de dur et de violent, dont il faut bien se rendre compte avant de juger les hommes de cette époque. C'était le moment où Philippe II livrait à l'Inquisition l'archevêque de Tolède, celui qu'il nommait « son maître chéri, et son père, » en disant : « Si j'avais dans les veines une seule goutte de sang hérétique, je me ferais ici-même saigner à blanc. » — C'était quelques jours après que Poltrot, écartelé pour avoir tué le duc de Guise, disait en riant au bourreau qui lui brisait les membres : « C'est égal : Il est mort tout de même. » Au milieu d'un tel déchaînement de passions, la neutralité était devenue impossible : petit ou grand, il fallait prendre parti. La reine-mère elle-même se jetait, tout en voyant bien le danger, dans les bras des Guise, ne pouvant prolonger plus longtemps le jeu de bascule qu'affectionnait sa nature italienne.

Villegaignon avait trop à craindre des protestants, qui l'avaient surnommé « le Gain de l'Amérique du Sud », pour ne pas chercher un protecteur puissant : il le trouva dans la personne du cardinal de Lorraine, qu'il accompagnait à l'époque

nomme pour en estre voisin, ou autre son semblable, les conduiroit par un filet en la bouche : en sorte qu'en peu de temps ils seroient fort aisez à ranger à une suiétion volontaire : attendu mesmement qu'ilz ne prennent point de plaisir d'estre sous les Geneuois (Génois) qu'ils estiment marcadans et canailles, au prix d'eulx qui se disent nobles, et de fait, y a de bien anciennes maisons. Mais, si vous prenez goust d'y adviser, vous pourrez par le même vous en faire informer par Villegaignon, avec qui autresfois j'en ay devisé : car je crois qu'il l'entend aussi bien qu'homme de France ni d'Italie : l'entreprise ne porteroit longueur de temps, et cependant qu'on fortifieroit les lieux plus dangereux, l'armée ne laisseroit d'aller en cours, etc. » (Cette lettre est dans le recueil de Ribier, t. II, p. 467).

des célèbres troubles d'Amboise (1559). C'est à ce moment, suivant Régnier de la Planche⁽¹⁾, qu'il aurait joué un certain rôle dans la sanglante répression qui fut faite de ce complot. « Dans le temps du tumulte d'Amboise, il fit une espèce de guerre navale sur la Loire, à ceux qui avaient pris part à cette conspiration. Peu de jours après, sa manie théologique l'entraînait à Tours, où un de ses anciens condisciples, le pasteur Simon Brossier, ministre de Loudun, était alors interné ou détenu. le provoqua à une controverse dans laquelle il ne parait pas avoir eu l'avantage⁽²⁾.

Cependant⁽³⁾, les flots de sang répandus sur la Loire étaient loin d'avoir calmé l'irritation des esprits : le massacre de Vassy et celui de Sens déterminèrent l'explosion. Ce fut « *la première guerre civile*, » Tous les protestants se soulevèrent à la fois, et plus de la moitié de la France fut en feu. Condé et l'amiral de Coligny prirent le commandement de l'armée de la révolte. La ville de Rouen s'était insurgée et résistait courageusement à l'armée assiégeante, que commandait Antoine de Bourbon, lieutenant général du royaume. Villegaignon était aux côtés de ce prince, le jour où il fut tué dans la tranchée ; il fut atteint par le même projectile et tomba grièvement blessé. Nous lisons à ce sujet dans Cl. Haton : « le quel roi de Navarre fut par l'ung d'eux (les buguenotz) tué d'ung coup de faulconneau en visitant les tranchées, en la présence de M. de Villegaignon, natif de Provins, chevalier de Malthe, qui fut blessé dudit coup, en une jambe qu'il eut rompue,

1. *Histoire de l'Etat de France sous le règne de François II,*

2. Cet homme avait un terrible besoin de controverse ! Claude Haton nous dit (*Mémoires*, p. 623) : « Il de Villegaignon a maintes fois semond à la dispute ledit Me Jehan Calvin, patriarche huguenot de Genefve, pour disputer contre luy de la religion, en telle ville de France, Bourgongne, ou Daulphiné que ledit Calvin voudroit, avec toute assurance de sa vie, pour laquelle assurer luy a à diverses fois envoyé sauf-conduit du roy, et lui a offert hommes pour ostages mener dedans la ville de Genefve, pour l'assurance de la sienne : mais oncques ledit Calvin ne s'y voulut accorder. » — N'en déplaise au curé du Mériot, je trouve que Calvin avait mille bonnes raisons de ne pas s'y fier, et qu'il se montra très-sagace en déclinant l'invitation.

3. C'est à ce moment de sa vie que Bayle (*Dict.*) nous apprend que la Popelinière avait promis des mémoires détaillés sur Villegaignon : (*Histoire des Histoires*, p. 450) : ces mémoires ne paraissent pas avoir été faits, ou, tout au moins, livrés à la publicité.

de laquelle il demeura boiteux le reste de sa vie (Mémoires, p. 287). Sa blessure le retint pendant plus de deux ans cloué sur un lit de douleur⁽¹⁾ ; on jugera facilement quelle irritation dut engendrer chez un homme de cette nature une inaction forcée, pendant laquelle il ne fut distrait que par la lecture des libelles violents dirigés contre lui, et par l'élaboration de réponses non moins acerbes. Il suffit de lire les quelques lettres que nous avons de lui, pour se convaincre que, pendant ces deux années, il arriva à un paroxysme de rage⁽²⁾ contre ceux qu'il accusait d'être la cause de tous ses malheurs ; il se dégoûta du service du roi de France, qu'il accusait de trop de douceur et de tolérance, et auquel il ne craignait pas d'exprimer cette opinion, parlant bien haut et se plaignant, comme s'il eût été victime⁽³⁾ (c'est encore un trait de similitude avec Monluc). Enfin, après être allé aux eaux de Plombières, se remettre en état de « tenir la campagne », il obtint du cardinal de Granvelle⁽⁴⁾ des lettres de recommandation pour l'Empire, qui continuait contre « le Turc » sa lutte séculaire, et partit pour la Hongrie, où nous le

1. « Voyci le premier voyage que j'ay fait depuis la prinse de Rouen, où je feuz blessé d'une arquebouse en l'os de la giambe, en forçant le fossé, que nous guâsnâsmes, dont sont les nerfs encoires si débiles, que je ne peulx, sinon avec une douleur bien grande, aller ni a pied ni a cheval. » (Lettre au card. Granvelle, de Plombières, 25 mars 1564.)

2. « Ils peuvent (les Aygnos) me tenir pour formellement consacré à leur nuire de ce que Dieu a miz de puissance en moy, comme fit Hannibal s'en allant contre les Romains. » (Lettre au cardinal Granvelle, de Plombières, 27 mai 1564.)

Et la seule consolation qui lui reste, c'est que la reine-mère lui a laissé concevoir : « quelque froyde espérance qu'elle se ennuisera bientôt de ces gens là. »

3. « J'ai quicté tous les estatz et pensions que j'ay eu du roy : ayant prins congié de la royne-mère à Bar, demièrement ay dit tout hault, que jusques à ce que le roy soyt ennemi formel des ennemis de Dieu et de son église, les Aygnos, c'est à dire, en langue de Suisse, rebelles et conjurés contre leur prince pour la liberté, je ne porteré jamais armes au service dudit seigneur, ce que je veulx tenir et observer religieusement, et employer tout ce que Dieu a mis en moy à nuire ceste infélice et exécration secte. » (Lettre au card. Granvelle, de Plombières, 25 mars 1564.)

On voity qu'ici, la rage est arrivée à son comble !

4. Par une lettre du 3 juin 1564 au vice-chancelier de l'Empire (Seld), le cardinal lui recommande Villegaignon en ces termes : « Il est homme de guerre et de bonne volonté, et qui a un fort bon style latin. » (*Mémoires de Granvelle*, XII, 125), cité par Weiss (*Papiers d'État du card. de Granvelle*, VII, 663.)

retrouvons en 1566, combattant comme volontaire et datant ses lettres de ce camp « *soubz Javarin* » où il était déjà venu vingt-quatre ans auparavant. Toutefois, ces lettres nous le montrent chagrin, découragé par les mécomptes, un peu fatigué par l'âge et les blessures, et demandant une sorte de retraite où il puisse se reposer⁽¹⁾. Lorsque la mauvaise saison arriva, et que les troupes impériales prirent leurs quartiers d'hiver, Villegaignon revint en France et ne tarda pas à oublier ses projets de repos et à redemander du service, car la *deuxième guerre civile* commençait. Il alla retrouver le cardinal de Lorraine, qui le fit nommer gouverneur de Sens⁽²⁾. Tout au commencement de la guerre, le prince de Condé et l'amiral poussèrent une pointe hardie jusque vers l'île de France, et leur projet avéré était d'enlever le roi, pour le soustraire, disaient-ils, à l'influence néfaste de la faction catholique. Après avoir pris d'assaut Pont-sur-Yonne, dont ils passèrent la garnison au fil de l'épée (voir d'Aubigné qui dit que les défenseurs *avaient montré trop d'opiniâtreté*) et après avoir nettoyé la campagne en enlevant trois compagnies dont ils firent pendre les capitaines⁽³⁾, ils vinrent assiéger la ville de Sens, qui tenait pour le parti catholique. Le duc de Guise, qui s'y trouvait en ce moment, s'en fut avec quelque cavalerie, et alla prendre position à Troyes, laissant Villegaignon pour défendre la place. Les habitants étaient fort effrayés du départ de Guise : ils se considéraient déjà comme abandonnés, et craignaient avec raison les représailles du massacre des ministres et des protestants, dont ils s'étaient rendus coupables en 1564 et 1562.

Le nouveau gouverneur les rassura et les organisa pour la défense : il fit armer les remparts et brûler trois des faubourgs de la ville pour éviter que l'ennemi ne s'y *logeât* et ne s'en servit

1. « Je sohayte avoyr quelque lieu près de vous qui fust commode et aysé de vivre pour fayre ma retraycte, fust-il Deinse ou aultre, car je n'en veulx pour plus que pour ma vie, affin que, quand il me playra demeurer en France, j'en aye le moyen. » (Lettre au card. de Lorraine, (4oct. 1566.)

2. « Mons. de Villegaignon, Me Nicole Durand, natif de Provins, chevalier de Malthe, fut gouverneur de la ville de Sens et capitaine pour le Roy. » (*Mémoires de Cl. Haton*, p. 448.)

3. Voir aussi de Thou (*Hist, univ.*).

comme *approches* ; les églises elles-mêmes ne furent pas épargnées ; telle fut sa seule réponse à la sommation de se rendre qui lui avait été adressée par le prince de Condé.

« Le feu, dit Claude Haton, n'estoit estinct desdittes maisons et églises, que le camp des ennemis buguenotz arriva devant la ville : pour lesquelz bienvigner et festoyer, leur fait faire la feste ledit sieur de Villegangnon à son d'nstrumens de baultz boys, par une bonne bande de menestrez, qu'il avoit faict monter au sommet des tours de l'église de Mr St Etienne. Lesquebs hautz boys et menestrez, après avoir joué de leurs instrumens et faict la fête au camp huguenot, leur fit sonner un aultre son par l'instrument de l'artillerie qui avoit été apposée sur lesdittes tours, qui sonnoit une basse-contre toute différente à celle des hautz boys, au son de laquelle faisoit tous jours le petit ou le canart quelque huguenot dudit camp » (Mém., p. 480.)

Le lendemain de cette chaude réception, il éventa une mine que faisait l'armée assiégeante et lui tua beaucoup de monde ; il tendit des embuscades si bien préparées et exécuta des sorties si heureuses, qu'il contraignit le prince de Condé à lever le siège (décembre 1567) et à se retirer près de Nogent, si bien que la ville de Sens demeura tranquille jusqu'à la fin de la guerre.

Après la paix, il reçut la flatteuse mission de représenter l'Ordre de Malte auprès de la cour de France (1568) ; c'est revêtu de cette dignité qu'il alla résider à Rome auprès du comte d'Anguillara⁽¹⁾, avec lequel il s'était déjà rencontré lors de l'expédition d'Alger.

Une lettre de lui nous apprend que, peu de jours après son retour⁽²⁾, il fut appelé, lors des troubles de 1569, à commander dans la ville de Montereau, et à pacifier le pays voisin. En 1570,

1. « Ayant eu commandement du roy par lectres expresses de venir accompagner Mons. le conte de Langaillara et fayre résidence auprès de luy..... » (Lettre au duc d'Aumale, Rome, 7 janvier 1569.)

2. « luy a pleu m'envoier en ce lieu de Montereau, pour y prendre garde, et aux villes circonvoisines de ceste rivière, puis entendre à l'expugnacion dudict lieu (le château de Dian) dont j'espère bonne yssue, s'il ne leur vient aultre force. » (Lettre à la duchesse de Ferrare, de Montereau-Fault-Yonne, 4 mars 1569).

il abandonna volontairement la représentation de l'Ordre ; quelques biographes ajoutent : *pour cause d'infirmités*. Nous ne savons si on doit ajouter foi à ce dire, car nous apprenons par Claude Haton, que, au moment où la mort vint le surprendre, « le bon seigneur estoit en ceste délibération, de retourner, au nouveau temps de ceste année à Malte, à la guerre contre le Turc » (Mém., p. 624)⁽¹⁾. Or, nous sommes fondé à croire que si Villegaignon eût eu des infirmités assez graves pour l'empêcher de paraître aux fêtes de la cour, sa santé lui eut interdit bien davantage de se mettre en campagne. Nous serions plutôt porté à attribuer l'abandon de cette position honorifique au caractère même du chevalier, qui nous paraît homme à avoir été plus à l'aise en selle ou devant une brèche, que dans les diverses cérémonies où l'entraînait la dignité dont il se démit. C'est alors qu'il se retira dans sa commanderie de Beauvais, peu éloignée de son pays natal ; il y mourut presque subitement⁽²⁾ au commencement de l'année suivante (9 janvier 1574). Il fut enterré dans la chapelle de la commanderie où on lisait l'épithaphe suivante : « Cy gist noble et religieuse personne Nicolas Durand, en son vivant seigneur de Villegaignon, chevalier de l'Ordre de Saint-Jehan de Hiérusalem, commandeur de Beauvais, lequel décéda le neuvième jour de janvier 1574. »

Ainsi mourut cet homme, remarquable à tant d'égards. Ses qualités et ses défauts furent ceux de son siècle, dont il peut passer pour être une vivante incarnation. Aussi les mêmes actions de sa vie, qui lui suscitèrent parmi ses contemporains les plus violents détracteurs, lui valurent en même temps les amitiés les plus passionnées. Comme soldat, il fut irréprochable, et sa vaillance, aussi bien que son intelligence militaire, sont au-dessus de tout éloge ; la grandeur de son caractère nous est attestée par la simplicité de sa vie, par son dédain stoïque des

1. On préparait la guerre navale qui se termina par la célèbre bataille de Lépante.

2. Je dis « presque subitement » ; on lit en effet dans Cl. Haton qu'il partit de Provins pour Beauvais, *le lendemain des Rois*, et son épithaphe nous apprend qu'il, mourut le 9 janvier. Bayle (*Dictionnaire critique*) dit qu'il mourut en décembre 1571 : mais on voit que c'est à tort.

richesses et des dignités, et par l'audace avec laquelle il prit la défense d'un innocent poursuivi par la haine du grand-maître. Comme écrivain, son style latin est net, et d'une sobriété élégante: il excelle à décrire en peu de mots, et à donner par une phrase concise l'idée claire d'une situation. Sa phrase est courte et précise ; on y sent un homme qui avait lu et admiré Tacite. Je n'ai pas qualité pour juger le controversiste, mais plus d'un écrivain a affirmé que, longtemps après lui, on se servait encore de ses ouvrages dans les discussions religieuses. Il reste à apprécier l'homme politique, le gouverneur du Brésil et le soldat des guerres civiles, mais pouvons-nous le faire avec les idées de notre temps ? Il faut, avant tout, nous souvenir que la *tolérance religieuse* est une vertu essentiellement moderne et que l'immense majorité des hommes du XVI^e siècle n'en avaient même pas le pressentiment. Les preuves, hélas ! n'en manquent pas. Nous avons vu, dans le cours même de ce récit, en regard des atrocités commises à Sens sur les protestants et leurs ministres, le prince de Condé faire pendre et massacrer de braves gens dont le seul crime était d'avoir été fidèles à leur serment et à leur foi. Que serait-ce, si nous pénétrions plus loin dans l'histoire, si nous opposions le baron des Adrets à Blaise de Monluc, et si nous dressions le bûcher de Michel Servet en face de celui d'Etienne Dolet ! Puissent ces tristes souvenirs nous exciter à conserver avec un soin jaloux cette liberté de la conscience humaine qui a coûté tant de peines et tant de sang aux générations disparues !

CAROLI V IMPERATORIS
EXPEDITIO IN AFRICAM AD ARGIERAM
PER
NICOLAUM VILLAGAGNONEM
EQUITEM RHODIUM GALLUM

Ad D. G. Bellaium, Langœum, Subalpinarum

Gentium proregem et primi ordinis

Equitem apud christianissimum Francorum regem

PARISIIS
Apud Joannem Lodoicum Tiletanum
ex adverso collegii Remensis
1542

Amplissimo viro D. G. Bellæo Langæo Subalpinarum gentium proregi et primi ordinis equiti apud Christianiss. Francorum regem, Nicolaus Villagagnon eques Rhodius Gallus.

S. D. P.

Superioribus meis literis tibi significavi me properantem ad te, recrudescentibus tamen magnitudine ac difficultate itineris vulneribus retardatum et Romæ commorari coactum fuisse. Nam ingravescens in dies morbus spem celerioris discessus ademit, atque plures quam voluissem dies remoratus est. Interim vero quum tui desiderium me perpetuo sollicitaret, et viderem spem meæ profectionis paulo tardius procedere, constitui itineris mei narrationem exarare, eamque ad te mittere, ut celeritate suâ perficeret id quod morbo præpeditus præstare non poteram, tarditatem que meam excusaret. Tuus Franciscus Guichæus, vir omni virtute officio que præditus, me acceptum hospitio summâ benevolentiam prosecutus est, tantumque suâ effecit diligentiam, medicis adhibitis, ut jam melius habere cœperim, ob eamque causam me plurimum ei debere fatear. Ille me conantem viam ingredi retinuit, donec vires collegissem, et per valetudinem possem itineris molestias ac frigoris injuriam ferre. Quod nisi fecisset, periculum erat, ne demio in gravem morbum inciderem. Nam præter dolorem quo me vulnerum acerbitas afficiebat, corpus meum valde intumuerat, nec multum aberam ab aquâ intercute. Nunc ego, depulso morbo, ad iter me accingam et dabo operam ut quam citissime Taurinos perveniam.

Quum ætas ante acta me in Galliam ad domestica quædam negotia revocasset, de reditu Cæsaris in Italiam et transmissu exercitus ejus in Africam, literis amicorum

certior factus sum; qui, consilio Cæsaris proposito, me ad tam nobilem expeditionem arcessebant. Ego vero et intelligebam religione me obstringi ad inimicos fidei (quantum in me fuisset) bello persequendos : et verebar ne corpus meum diuturnâ jam armorum exercitatione labori assuetum, otio ad laborem remollesceret, si apud amicos diutius commorarer. Itaque negotia in aliud tempus rejicienda mihi esse duxi, ne honori meo necessario tempore deesse existimarer. Consilium autem Cæsaris esse hoc significabant, quod quum se ad componendas Germanorum de fide controversias in Germaniam contulisset, reperit Ferdinandum fratrem et filium Joannis qui proxime regnum in Pannoniâ obtinuerat, adere inter se discordiis ac de jure regni vehementissime contendere. Is, quod sibi à Ferdinando metuerat, Turcas in suum asciverat auxilium. Quorum adventum ut Ferdinandus anteverteret, Budam obsidione cinxerat, ac expugnare totis viribus adnitebatur. Quibus cognotis rebus, Cæsar prospiciens quam magni esset momenti Turcas finibus nostris prohibere ut eis veniendi occasionem præriperet, partem copiarum fratri misit auxilio, quibus expugnationem acceleraret. Qui tamen munitionibus et præsidio urbis impeditus, Turcarum adventum expectare coactus est. Quamobrem Cæsar omissis fidei disceptationibus, animum potius ad bellum adjiciendum putavit. Et quoniam magni rem esse periculi perspexerat bellum in eâ regione duci, priusquam illic hostes inveterascerent, hoc in Turchicum solum transferre constituit, et procul finibus nostris propellere. Quapropter, copiis quas ad fratrem miserat ei subsidio relictis, quum jam instante hyeme non ita multum temporis superesset quo bellum commode geri posset, Ferdinando belli curam in se interim recipiente, magnis itineribus in Italiam ad exercitum contendit. Quo simul ac pervenisset, exercitum summâ diligentîâ cogi et militum novas manus conscribi jussit, magnum que navium numerum Jantæ atque Neapoli instrui, quibus in Africam exercitum traduceret. Africa vero ei necessario tentanda videbatur, ne in Turchia proficiscens, inimicum a tergo relinqueret, de quo metuere sibi possent Hispani, quorum

opera et nummis ad bellum Turchicum uti decreverat. Coacto exercitu et navibus ad navigandum paratis, dum res frumentaria expeditur, et in naves exercitus imponitur Lucæ, summum Pontificem convenit, ut cum eo consilia belli communicaret. Pontifex, quod Africa minime portuosa sit, hyemis navigationem non esse subeundam existimabat, atque Cæsarem a viâ deterrebat. Quæ quamvis magna causa esset, ne ipse alieno anni tempore, in tam periculosa loca exercitum transmitteret, majoribus tamen rationibus impellebatur ut in sententia permaneret. Videbat enim quantopere ab hostibus nostri in Pannonia urgerentur et quanti reip. Christianæ interesset bellum illic non trahi, quod ut auferretur, et hostes in suis finibus bellum sustinere cogerentur, rem in celeritate positam esse prospiciebat. Sed quia tantum apparatus exposcit Turcarum amplitudo, ut eum non posset Cæsar citius quam ineunte æstate universum comparare, interim dum ei rei dat operam. Africanum bellum suscipiendum sibi esse putavit, ut Hispanos Afrorum metu liberaret, quo facilius ad Turchicam expeditionem incitarentur (1); solebant enim quum ab eis ad eam rem nummi exigenterentur, vicinum hostem opponere, suumque metum excusare. Quibus rationibus permotus Pontifex, vehementer Cæsaris consilium probavit, ejusque laudatâ animi magnitudine, eum demittit. His ita constitutis rebus, Cæsar naves onerarias Baleares insulas petere jubet, ac eo loco adventum suum operiri; ipse vero navibus longis sex et triginta ex portu Veneris solvit et ad Corsicam insulam contendit. Qui quum secundo vento in altum provectus esset, subitâ coortâ tempestate, classis cursum tenere non potuit : sed in diversas partes disjecta est : at ille remis contendit, quem septem aliæ secutæ naves eam insulæ partem ceperunt quæ Italiam spectat : ubi eum venti duos dies tenuerunt. Sedato mari, quæ aberraverant naves a cursu revertentur, quibus appulsis Cæsar in Bonifacium

1. Voir la note I et les vingt-deux notes qui l'accompagnent à la suite de la traduction du présent récit. La plupart de ces notes sont trop développées pour qu'il ait été possible de les placer au bas du texte.

oppidum profectus est : quod in monte tribus ex partibus circumciso, aspero et difficili, est situm; ad aliam partem est aditus, ab imo anfractu, qui oppido pro fossâ positus est. Hoc autem nullâ re aliâ est quam portu memorabile. Cæsar idoneam tempestatem nactus, in Largheram nobilem Sardiniaë urbem secundis ventis appulit. Ubi res insolita contigit. Quâ enim nocte eo accessimus, bos vitulum bicipitem peperit; quem mulier, cujus bos erat, videndum Cæsari obtulit ("). Hæc urbs naturâ et opere bene satis munita est. Omnibus enim partibus alluitur mari minime portuoso et scopulis subter aquam latentibus referto; aliam partem quæ in insulam mittit, claudit murus quem duæ turrets ad utrumque latus positæ, ab externâ vi facile tutantur, et quum in planitie hæc posita sit, nullus omnino mons, aut collis prominet, e quibus vis in eam inferri possit. Cæsar duos dies illic commoratus, solvit, et ad Baleares insulas direxit iter qui, biduo velificatione continuatâ, levi vento in conspectum minoris insulæ delatus est. Sed quum ei insulæ jam appropinquaret, adversis et restantibus ventis, parum abfuit quin in contrariam partem rejiceretur : remorum tamen tantâ contentione naves impulsæ sunt, ut tandem multâ nocte ad tertiam promotæ sint. In quo itâ sudatum est, ut septem horis, non intermisso remigandi labore, vix totidem millia processerimus. Reliquâ noctis parte quieti datâ, diem in anchoris expectavimus : quo tempore, quum parvo spatio ab eo quo appulsi eramus loco, Mahon portus abesset, eo profecti sumus. Hic portus omnium quos videre memini est pulcherrimus et optimus, nisi hanc difficultatem haberet. Tota insulæ ora maritima montibus ingentibus septa est, sed qua est ad portum aditus, radices montium in planitiem extrahuntur donec tam angusto intervallo ad alteram littoris partem accesserint, ut non nisi levi vento intromittantur naves; cæterum rebus aliis omnibus facilis et opportunus; excurrit enim in quatuor fere millium longitudinem variis et frequentibus insinuationibus, quæ facile naves a maris sævitiâ tegunt. Huic perpetui montes prominent, e quibus immensa ligni copia peti potest. Ad extremam ejus partem in montium

altitudinē urbs extracta est : quæ, si opere tam esset munita quam natura, non ita facile ab Ænobarbo, qui vulgo Barbarossa nuncupatur, expilata fuisset (™). Quum duos dies tempestas classem detinisset, summam tranquillitatem adepti, ad majorem insulam cursum intendimus. Quo advectus, Cæsar comperit ab Italiâ naves onerarias centum et quinquaginta convenisse et Ferrandum Gonzagam proregem Siciliae septem triremibus advenisse : quæ cum his quas secum Cæsar adduxerat conjunctæ, quinquaginta numerum expleverunt. Præter has, ab Hispaniâ quindecim longæ et magnus navium onerarium numerus desiderantur, quas quum triduo expectassemus, nunciavit triremis una reliquas jam Africam attigisse, et naves onerarias eodem contendere. Quo allato nuncio, Cæsar protinùs milites naves conscendere et classem se in viam dare jussit. Major insula est et urbs nobilis : insula, contra minoris insulæ naturam, habet oram maritimam planam et fertilem, montes vero in mediterraneis regionibus altissimos et magna parte steriles ; quæ, quoniam meridiem propius quam Hispania spectat, hyeme temperatior est et frigoribus remissioribus omnium que fere fructuum copiam habet, quibus abundat Africa ; urbs autem est ampla et pulchris ædificiis ornata, quam fere mediam influit rivulus e montibus decurrens qui ad lanificium plurimum valet. Hujus incolæ Tarraconensium parent legibus et lingua, ac moribus valde cum eis conveniunt. Ad ædificandum utuntur maxime terrâ calculis permixtis : quâ materiâ muri oppidi effecti sunt. Tapie vulgo nominantur (™). Navibus ad navigandum rebus omnibus instructis, Cæsar ad Argieram urbem Africae maritimam iter direxit. Quo bidui navigatione provectus, comperit triremes, uti acceperat, adventum suum antevernisse, atque terram ab eo latere tenuisse, quod ad solem Occidentem pertinet, decem fere millibus procul ab urbe. Quæ ubi classem nostram conspexere, nobis obviam processerunt ; sed eis continuo eo unde fuerant egressæ remissis ad eam littoris partem servandam, Cæsar aliquot millia progressus in aliam urbis partem, duodecim naves præmisit exploratum an illic tutior esset a tempestate receptus.

Quibus oportuniorem esse significantibus, urbem remis prætervectus, eo contendit, et jactis anchoris naves onerarias præstolatus est. Ab eo loco urbs tota sub aspectum nostrum cadebat, seque regio late nostris oculis ostendebat. Postridie, mari paulatim intumescente, solvimus, atque locum cepimus quem venti minùs urgerent. Eum Matafuz nominant (v). Dum eo properatur, naves speculatoriæ duæ Turchicæ in nos incidunt imprudentes, quæ, errore cognito, conversâ velificatione, maxima remorum contentione in altum se referunt. Eas nostri persequuti, altera uniûs ex navibus nostris concursu depressa est (vi) : altera ad terram evasit.

Cognitum est ex captivis eas missas fuisse, ut de adventu et apparatu nostro aliquid percunctando intelligerent. Reliquam diei partem ad anchoras expectando trivimus, dum universæ naves coeunt, et quiescit mare. Interea, Ferrando Gonzaga et Jacobo Bosso viris prudentibus et rei militaris peritis præscripsit Cæsar, ut conscensâ naviculâ piscatoriâ, litus præterlegentes percurrerent, ac renuntiarent quâ optimus esset egressus ac commodissime exercitus exponi posset. Ii, exploratis locis omnibus, quid perspexissent reversi indicârunt. Sequens dies maximam tranquillitatem attulit, qua Cæsar propius urbem accessit, atque in locum omnium oportunissimum milites exposuit, idque nullis hostibus resistantibus effecit. Summa autem exercitus hæc erat (vii). Peditatus omnis numerum duorum et viginti millium explebat, è quibus Hispanorum septem millia e Sicilia atque Neapoli advenerant : Germanorum sex millia in Germaniâ Cæsar conscripserat : Itali, qui omni ex Italiâ coacti fuerunt, pari numero Germanos æquabant, præterea voluntarii, qui honoris causa Cæsarem sequuti erant, trium millium numerum excedere dicebantur, præter Cæsaris domesticos. Huc accedabant quadringenti promiscui generis milites, quos Equites Rhodii, promiscui item generis numero centum et triginta, Melitâ suis navibus advexerant. Equitum vero Cæsareorum cccc naves Neapoli conscenderant, et ab Hispania septingenti evocati. Ubi primum terram pedites attigerunt (viii) (equites

enim pauci eo die navibus emissi sunt), generatim summa coëunt alacritate, seseque expediunt ad excipiendos hostes, qui crebris incursionibus copias nostras adequitabant. Nos, si se aggregarent et propius admoverent, bombardis nostri repellebant, ita ut rari dispersique incurrere cogentur. Quâ ratione nullum incommodum accepimus. Hostibus in proximos montes rejectis, ad urbem iter facit exercitus, et Hispanis, quos Ferrandus Gonzaga ducebat, in acie primâ constitutis, Cæsar mediam aciem, quam Germanis crediderat, dirigebat. Italos autem, quibus immixti Equites Rhodii, præibat Camillus Columna. Eo die, circiter mille passus progressi, constituimus; atque ibi noctem pene insomnem transegimus (12). Numidæ enim, qui montium juga tenebant, se in planitiem demittebant atque telis eâ maxime parte, quâ Cæsar tentoria posuerat, nos lacessebant, in quos signa Hispanorum tria a Cæsare immissa sunt, qui illos reprimerent, aut audacius progredientes tardarent. Hi, nostris impressionem facientibus, se in montes referebant et sylvestris locis occultabant, atque nostros ascensu prohibebant; virtute tamen tantum nostri potuere, ut in montes evaserint, hostes que loco pepulerint. Sed crescente hostium multitudine, nostri, spatio pugnae defatigati, recentes et integros non facile sustinebant. Itaque, quum a prima vigilia usque ad primam lucem pugnam protraxissent, eis pulvere quo sphaerulas plumbeas in hostes emittebant deficiente, paucis acceptis vulneribus, ad agmen se receperunt. Tota regio quo viam fecimus plana est sed impedita et dumis atque herbis sylvestribus consita. Hanc subluit mare, ab eo promontorio, quo sæviente vento naves nostras propectas fuisse diximus, donec urbi mille fere passus appropinquaverit : quo loco saxa et tumuli mari oppositi planitiem interrumpunt; urbs duodecim ferè media ducta linea millibus abest a promontorio, sin autem pedibus eat, propter litoris obliquitate viginti millia erunt facienda. Planitiem radices montium impendentium efficiunt et quemadmodum ora maritima sinuosa est, ita planitiei videntur montes impositi fuisse, litorisque naturam sequi. Nam, ubi litoris sinuatio mollius inflectitur et diffunditur latius,

majori etiam intervallo a litore montes intermittuntur et effusior planities intercedit: ubi vero sinus desinit, et velut angulo terminatur, litusque jam non sinuose, sed magis directo procedit, eodem quoque loco e planitie colles et tumuli enascuntur, qui montibus conjuncti eam confundunt. Quem locum mille passus abesse ab urbe demonstravimus. Cæsar, reductis ex monte militibus, propius urbem movit exercitum cui, superatâ planitie, erant colles et tumuli in quos montes desinere significavimus subeundi, ac deinde montes tentandum iter. Nam constabat juga montium in maximam longitudinem a latere exercitus protendi, quibus a tergo hostes relictî, rursus adversus nos provolabant, agmenque morabantur. Illi si in contentione durius quicquam accidisset, quoniam ad montes facilem receptum habebant, nostros sine suo magno periculo premebant; hos montes si nostri tenerent, perfacile erat hostes transitu intercludere et liberius minore que periculo in oppugnationem incumbere. Quâ de re peropportunum est visum Numidas e montibus depellere, ac ibi primam aciem collocare. Quæ tametsi res erat magnæ operæ et laboris propter montium altitudinem et asperitatem, virtute tamen tantum Hispani præstiterunt, Ferrando Gonzagâ duce, ut expulsis hostibus in montium fastigium evaserint (*). Occupatis montibus, secundâ acies consedit in collibus, quos montibus subesse diximus, et paulo infra secundum litus acies tertiâ constituta est. Exercitu in hunc modum disposito, urbs eum velut angulus respiciebat (**). Quæ ab uno latere mari concluso, ab aliis duobus obducto exercitu trianguli speciem effecerat. Quumque pene exercitus circumvallata esset, non magnam in externis copiis spem habebat. Quæ quamvis a tergo nostras acies e planitie adoriri potuissent, tamen quia loco superiores eramus, facile venientibus restitsemus. Ad hanc nostram commoditatem accedebat, quod inter planitiem et tumulos quos Cæsar castris delegerat, crebri anfractus intercedebant qui pro fossâ hostibus objecti, eorum impetum tardere potuissent. Ita, compulsis in urbem hostibus, et rebus omnibus quæ humano ingenio provideri possunt a Cæsare procuratis, inclinata in noctem

die, vigiliis dispositis, se lætitiæ dabat exercitus; quum repentina calamitas incidit, quæ vitari omnino non potuit^(xii). Imbrium enim vis vehementissimâ prima vigiliâ coorta nullam noctis horam intermissa est : quæ quamvis iniquitate suâ molesta satis esset, eam tamen longe molestiorem par ventorum vis addiderat. Nam militibus qui sine impedimentis e navibus educti fuerant, nec amictus erat ullus quo pluvie injuria a se propulsarent : nec tentoria quo profugere possent. Hinc factum est, quum ipsi imbribus toti maderent ac ventis exagitarentur, ut vires eos atque animi deficerent. Eodem tempore, suprâ quam cuique credibile sit, intumuerat mare, ac ita efferbuerat, ut multæ naves quæ sævitiam ferre non possent, fractis funibus anchorariis, ad terram alliderent, aliæ vero fluctibus completæ deprimerentur. Quarum naufragio magna hominum cibariorumque jactura facta est. Quam calamitatem magno auxit cumulo diei interventus. Tum enim, venti atque imbres in tantam rabiem creverant, ut vix quisquam pedibus consisteret. Hanc impugnandi nostri occasionem hostes prætermittendam non putarunt. Tum enim, magno numero ac summo silentio egressi, adventu suo nostras vigilias oppressere, quibus interfectis, ad munitiones nostras provolant nosque telis lacessunt. Nos, omnibus rebus subito perterriti, imbribus et ventis adversum os ferientibus, arma tamen expedimus, et ut quisque primum occurrerat, ita quam maximo potuit impetu in hostes contendit. Hostes autem ad primum nostrum impetum pedem retulerunt, ut nos elicerent in insidias, quas idoneo loco disposuerant : in quas eos persequuti incurrimus. Eramus autem numero superiores et virtute pares, sed ipsi et loco et armorum genere longè præstabant. Ii enim de loco superiore pugnant et balistis, arcubus, lapidibus, ac omni telorum genere nos ascensu prohibebant : nobis vero imbres selopoetarum usum ademerant, nullum que omnino telum fecerant, quo hostem impeteremus, ut hastilibus et ipso pene corporum concursu nobis gerenda res esset; quum interim et iniquitas loci ab ea re nos inimicorumque velocitas retardaret; qui nobis procurrentibus cedebant et eminus tela et lapides

conjiciebant. Genus hoc pugnae nostris erat insuetum, nam hostium in universum ita fert consuetudo, ut nunquam conferti manus nobiscum conferant et summis copiis praelientur, sed rari nos equis praetercurrentes, telis et sagittis laessunt, ut nos ab ordinibus eliciant. Qui ubi ex ordinibus excesserimus et impetum fecerimus, consulto cedunt atque se fugae mandant. Quod si studiosius nos insequentes, ab ordinibus longius progressi fuerimus, illi converso cursu plures paucos circumstant ac interficiunt. Eo die equites urbe egressi totidem fere pedites delegerant: qui inter eos tanta velocitate versabantur, ut equorum cursum adaequarent. Hoc genere pugnae nostri elusi sunt. Qui in fugam compulsos hostes arbitrati, eos temere incertis ordinibus insequuti, non prius sequendi finem fecerunt, quam sub muros et portas oppidi successerint: quo tempore hostes quam primum in urbem se receperunt et bombardis, telis, sagittis ac omni tormentorum genere uno impetu emissis, nostrum magnam stragem ediderunt, atque ex Italis eos dederunt in fugam quibus non magnus esset usus militiae. Quorum fugam Rhodii equites soli ad portas civitatis restiterunt, aliquot Italis viris fortibus adjunctis, quos virtus a turpi fugam dehortabatur sociisque fugientibus, se ad signum nostrum converterant. Nos, id quod accidit postea evenire posse suspicati, ut hostes nostrorum fugam conspicati, in eos irruptionem facerent, in angustum intra colles et tumulos locum, ubi pauci multos morari possent, signum nostrum retulimus. Loci autem natura haec erat: tota circum oppidum regio tumulis frequentibus referta est, intra quos via posita, obliquis orbibus, ut tumulorum fert situs, ducit ad urbem. Quae ubi tumuli coeunt, patet angustius, ubi vero latiori spatio se retrahunt, illic etiam via intenditur. Non fefellit nos suspitio, non enim prius in angustias pervenimus, quam hostes ex oppido eruperunt, ac effuso cursu in nos impetum fecerunt. Quumque propius intulissent, more suo retrocedebant ut ab angusto nos loco in patientiore allicerent ac circumventos occiderent. Ut autem se nihil proficere viderunt, in colles et tumulos qui nobis prominebant, pedites immiserunt, ut inde lapides et

tela jacularentur. Quæ, qui ex nostris armis texti non essent, vitare non poterunt : unde accidit ut plures pugnâ excederent, et numero plurimum minueremur. Quum tamen nihil quod nobis indignum esset committeremus, hostes indignati tam parvam manum tantas suas copias distinare cominus rem gerere constituunt, et protinus, equibus incitatis, nos hastibus aggrediuntur, ad quæ vitanda plurimum arma nostra valuere. Quum vero videremus salutis nostræ subsidium in virtute positum esse (xiii), potius esse duximus virtutis nostræ dimicando memoriam relinquere, et si moriendum esset, damnum aliquod hostibus inferre quam turpiter in fugam versos ab illi concidis. Hoc nostrum institutum adjuvabat, quod brevi nobis Cæsarem affore subsidio sperabamus. Quâ spe erecti, et hostes irruentes hastilibus sustinebamus : et quum se nobis insinuarent, non dato regrediendi spatio, confodiebamus : cui injuria eò erant oportuniores, quod nudi in prælio versarentur. Quâ re animadversâ, tanto illi spatio pedem retulerunt, quantum hastilia nostra paterent in longitudinem : quo ex loco, tela et hastas quâ parte corpus nostrum apertum erat injiciebant, et balistis quibus arma transfodi posse putabant nos appetebant; ea quum a confertis vitari non potuissent et virtuti locus relictus non esset, aliquot eorum qui in primo ordine pugnabant graviter vulneratis, ordines nostros perturbarunt, ac loco summoerunt. Quo temporis momento, Cæsar cum omnibus Germanorum copiis, nobis adfuit subsidio, quem hostes suspicati parumper consisterunt ac nobis colligendi nostri potestatem fecerunt. Cæsar quo loco majore intervallo tumulos intermitteri demonstravimus, agmen constituerat; quod quantum esset, hostes dijudicare non poterant, ob itineris angustias, quæ inter eos et agmen erant interpositæ. Quam ob rem cognoscendi causâ, se propius incitârunt, at quum viderent profici nihil posse, veriti ne si nobiscum prælio contenderent et sibi necessario in oppidum refugiendum esset, nostri una immixti introïrent, oportuno tempore se receperent, ac in agmen bombardas emiserunt. Ibi Cæsar non ita longe abfuit a periculo (xiv); ipse enim

quum in primis ordinibus milites adhortarentur, bombardæ aliquot eorum quibuscum verba faciebat extulerunt : ita tamen ut ipse neque ullam timoris significationem ediderit, neque orationem suam interruperit, neque vultum mutaverit, sed eâ fortitudine et animi præsentia substiterit, quâ in maxima tranquillitate esse solet. His gestis rebus, quum id quod volebat Cæsar esset consequutus, ut nos laborantes periculo eximeret, compulsis in oppidum hostibus, paucis Germanorum desideratis, in castra suos reduxit. Ex equitibus vero Rhodiis, qui vix centum numerum implebant, ad muros urbis octo bombardis extincti sunt : ex conflictu autem saucii triginta evaserunt; ex Italis qui se nobis aggregaverant, mortuorum numerum non teneo, neque quot ex pugna vulnerati sint elapsi. Nam, quum gravissime saucius ereptus essem, et vehementer ex vulneribus laborarem, adire potui neminem qui vulneratorum aut mortuorum mihi numerum explicaret.

Interea dum venti, hostes et pluvia terrâ nos duriter exagitant, mari naves longe durius afflictantur (*). Ita enim vis ventorum mare commoverat, ut, quum naves incuteret, neque anchoræ, neque funes obstarent quominus in terram ejicerentur, quod si quæ funium multitudine retinerentur, tanto impetu concutiebantur, ut stupis, quibus tabularum rimæ et commissuræ impleri solent, evulsis, aquâ complerentur et obruerentur. Rem in tantam infelicitatem proclinatam adaugebant Numidæ : qui, viso naufragio, ad litus magno numero convenerant, ut quos fortuna in terram exportaret, eos transfoderent : adeo utrum in terram elabi an submergi præstaret, nesciretur. His rebus permotus, Cæsar ad duo millia Hispanorum immisit, qui, repulsis hostibus, nostris essent præsidio : quorum adventus quam plurimis salutem attulit : sed hoc consilium, quamvis reprehendi non possit, evenit incommodè : nam cum nautæ tutos se esse cognoscerent, si ad terram applicarent, minori contentione vim tempestatis ferebant et proclivius in terram navem impingebant : ex quo naufragium effectum est insignius. Hac tempestate centum et triginta naves desideratæ sunt è quibus triremes quatuordecim,

longo maris conflictu collabefactæ, in terram ejectæ sunt. Quem casum tantâ animorum consternatione et desperatione excepit exercitus, ut nulla unquam major extiterit. Quum enim milites in terram fuerant expositi, quo essent ad viam expeditiores, sine impedimentis emissi fuerant et duorum tantum dierum cibaria secum tulerant ^(xvi), eaque superioribus diebus consumpserant. Unde, magnâ navium parte amissâ, verebantur ne, si quæ reliquæ quoque naufragium facerent, tum esset mors oppetenda, quum nullas haberent naves alias quibus reportari possent; nullaque res adesset quâ inedia tolerarent, quâve se imbris defenderent, quum etiam deessent tormenta et machinæ quæ usui essent obsidendæ urbi, nec aliunde commeatus peti posset: de urbis expugnatione desperabant. Hæc perturbatio totum illum diem et sequentem noctem tenuit exercitum. Triduo post, mare paululùm de sævitiâ remisit. Sed quum adhuc remis arari non posset ad commeatum ex navibus importandum, Cæsar, equis quos navibus eduxerat interfectis, tribus diebus milites refecit. Quæ calamitas eo incommodius obtigit, quod unâ cum navibus magna copia frumenti farinæ, panis biscoti, leguminum, vini, olei, carniisque sale conditarum, ac rerum omnium ad victum exercitus spectantium amissa est: equorum item magnus numerus interiit: quo accessere omnium generum tormenta, quæ ad navium tutelam et alia quæ ad urbium oppugnationem comparata fuerant. Quorum magnam partem hostes ^(xvii), tranquillitatem nacti, piscari et extrahere poterunt. Denique tanta rei frumentariæ jactura facta est, ut anguste superfuerit ad milites reportandos. Tot incommodis acceptis, Cæsar urbis oppugnationem in æstatem rejicere instituit et milites reducere. Itaque jussit eam littoris partem petere quâ naves commodè conscendi possent ^(xviii). Hoc vero fuit omnium miserrimum, quod milites inedia atque imbris quibus triduo perpetuo maduerant, tam fracti et exhausti fuerant viribus, ut plerique eorum quum viam ingrederentur exanimati collaberentur; et terra usque eò erat coenosa, ut nec in eam recumbi, nec commode incedi posset; ut, si vellent milites

quiescere, hastili alte in terram defixo niterentur, ac eo modo se quieti darent. Tot tamen tantasque difficultates singulari animi magnitudine præsentia que vicerunt milites nostri, ac tribus fluminibus vado transmissis, etsi interim solis humeris aquâ extarent, totidem diebus iter confecerunt. Eo profecti unde naves conscendi oporteret, dum Itali et Germani imponuntur (212), Cæsar Hispanos, de quibus maximam virtutis habebat opinionem, contra hostes in arenis esse iussit; et operam dedit, ut quam posset fieri celerrime, illi ad naves deferrentur: ne, si mare intumesceret, impediretur scapharum navigatio, quarum quoniam magnum numerum tempestas absorbuerat, transportatio militum tardius processit: nec citius quam bidui spatio naves instrui ac militibus compleri potuerunt. Triduo post, quum dimidiam ferè Hispanorum partem naves accepissent, ventis paulatim crescentibus, in flato mari ægerrime reliqua pars naves transferri potuit: quod præsentientes nautæ ut quæque primùm navis onusta fuit, ita prima cursum cepit. Unde salus eorum secuta est, qui primùm naves conscenderant, quæ antequam egredi tempestate prohiberentur, solverant ac vela expanderant, tempestas morata est, ut una Rhodiarum navium, fractis funibus anchorariis, parum abfuerit, quin in scopulos torqueretur; sed tantum remis contenderunt remiges, ut eam in altum paulum promoverint. Quæ ut ex scopulis erepta est, nautæ et gubernatores satius esse judicarunt se mari committere, quam fluctibus frustra reluctari. Hanc tres aliæ secutæ, in Bugiam eo ventis aspirantibus evaserunt: quod non nisi magno labore et periculo effectum est. Una enim navis, amisso temone, fluctibus ferè obruta est. Cæsar autem expectabat, ut, remisso ventorum impetu, in altum naves remulco attraheret, ac demum cursum teneret. Quod ubi aliquandiu frustra tentasset, veritus ne, ingravescente tempestate, tandem ad scopulos adigeretur, quatuor triremibus quæ omnium tutissimum locum ceperant cæteris navibus auxilio relictis, solvit, ac naves Rhodias sequutus est. Postridiè quam Bugiam appulit, triemes ad Argieram cæteris navibus subsidio relictæ, nuntiarunt eas quas tempestatem

ferre non possent, fractas fuisse, et ad litus projectas militum magnum numerum fluctibus demersum : reliquos in terram ejectos in urbem pugnandi gratiam coivisse, ac desperatione debilitatos in deditioe spem vitae collocasse, eos denique ad urbem properantes à Numidis ad unum omnes interfectos fuisse ^(*). Hunc exitum habuit bellum Africanum. Tempus et laborum diuturnitas nos Bugiam appulsos ad quietem vocabant sed locus id minime patiebatur ^(**). Portus enim Bugiæ, quum nullum terræ habebat objectum ad coercendam vim ventorum ab Europâ spirantium, nostris navibus stationem infidam præbuit. Mare enim ventis incitatum tanta in naves quatiebat, ut non multo minore periculo quam ad Argieram substiterint. Bona fors eo navem unam invexerat frumento reliquoque commeatu onustam : sed eadem excepta tempestatibus, in conspectu nostro paulo post depressa est. Quæ tempestates, quamvis nullâ non alia insigniori affecerent calamitate, non ab re tamen mihi visum est narrare quam nobis metus occasionem dederint. Ubi plures dies intolerantiùs mare nos sollicitasset, nocte ineunte, majore erupit iracundiâ : et quo altius nocte tegetur, eo se magis exasperabat; donec in tantam crevisset insaniam, ut nos multas horas omni spe reconciliationis destituerit : quod tandem, adveniente die, quum jam omne ferè virus evomisset, suæ incontinentiæ puduit, atque erubuit se tam fædo vultu soli inspiciendum ingerere : tanta tamen ejus fuit incivilitas, ut etsi scirem me gratum ei minimè facturum eam non reticerem. Principem triremium Sicularum tanta vi in latus impulit, ut malum et antennas extra navim dejecerit. Aliam prætereâ ex navibus Siculis tanta animi offensione afflictavit, ut ipsam ingrediens navem, remige uno apprehenso, ei tibia quæ catenam revincta fuerat evulsâ ex corpore, truncum extra navem emisit. Rhodiis navibus non minus fuit injurium, nam erepta ab unâ navi scapha, dum eam præter navim vicinam inveheret, tam alte extulit, ut nullo fere labore in summam triremem inciderit, ac ipso casu scamno fracto remiges duos eliserit. Denique, ut in omnes qui ad Argieram integri relict

erant, suam sævitiam experiretur, Comitem Angularium ab injuria noluit immunem esse, atque ei fuit infestum, ut interim a Sanctis non abstinerit. Tanto enim furore in puppim involavit, ut et ipsam puppim everterit et sanctum Andream, qui puppi in signum erat appositus, præcipitem egerit. A cæteris quos ad Argieram ultus erat, manus continuit. Una res tum nobis salutem attulit, quæ alias exitio esse solet. Quo loco Oceanus in Mediterraneas regiones affluit, Africam ab Europâ valde angusto intêrvallo dividit. Quibus coactis angustiis, rapidius fertur, donec locum patentiore nactus sit, quo se liberius effundat; et quo tempore æstum patitur quod bis in die contingit, quantove propiùs angustias accurit, eo major est navigantibus in-eunda rapiditas, ex quo Occidentales regiones æstus injuriæ magis patent. Præterea, quò propiùs ad lunam plenam acceditur, eò magis redundat Oceanus, et fiunt æstus ejus majores, in que mare nostrum introit incitator, qui lunâ decrescente similiter decrescunt unde ventorum tempestatum que commutationes proveniunt. Hæc ergo rapiditas, sive, ut nautæ dicunt, aqua currens, æstu maris incitata excurrit; quousque terrarum objectu retorqueatur, quod fere usu venit, quum Oceanus commutationem æstus patitur et ab Europâ in contrariam partem recedit. Itaque cum Bugiæ essemus, ut dixi, erat mare turbulentissimum, tantaque levitate ferebatur, quanta vis ventorum impelleret; sed quoniam luna tum plena esset, et propterea æstus Oceani majores, currens aqua velociùs incurrebat, cui vis ventorum conjuncta, magnam rapiditatem addiderat, ob eamque causam, mare quantumvis commotum longo spatio antecurrebat; atque ad terram citiùs perveniebat; itaque quanto majore impetu delata esset, eo majore vi reflectebatur, atque in mare conversa ejus reprimebat et tardabat impetum; ita ut minore vi mare naves incuteret. Quod nisi ita evenisset, navium firmissima quæque sex horas fluctus maris ferre nequivisset. Post eam tempestatem, nobiscum mare mitiùs egit. Quum se tamen innavigabile præberet, nos inediæ conficiendos tradiderat, a quo periculo non procul ab-fuimus. Bugia enim, quamvis nôstra esset, eâ tamen est

naturâ loci, ut exigué nos juvare posset. Est enim oppidum situm in montium altissimorum declivitate, cujus fines tam late patent, quantum in circuitu ipsum oppidum occupat soli. Nam Mauri quibus cum nostri continenter bellum gerunt, imperant toti finitimæ regioni : proinde quidquid nostris frumenti est, ab Hispania importatum habent. In illius oppidi propugnaculum tres turres institutæ sunt : quas unâ cum oppido ducenti milites custodiunt. Ad eos, jam multo tempore, naves ab Hispaniâ non venerant : tantaque multitudine uno tempore eò confluximus, ut nostri juvandi non magnam habuerint facultatem. His in angustiis Cæsar constitutus, trium dierum supplicatione decretâ, triduo post, expiatis confessione peccatis, panem sacrum religione edit. Quem omnes aulici imitati, iram Dei deprecati sunt. Senescente lunâ, venti rabie suâ ceciderunt, et mare paulo placidius effectum est; quo tempore, ne hanc discedendi oblatam occasionem e manibus amitteremus, Dux Equitum Rhodiorum Imperatorem adiit, atque abeundi commeatum petiit. Quo impetrato, proficiscente etiam Ferrando Gonzagâ, una ex eo loco solvimus et iter Tunetum versum tenuimus, quo quatruiduo remis pervenimus. Cæsar verò, quum Andreae Doriæ classis præfecto non videretur navigationi tempus esse idoneum, eo loco commodiorem tempestatem expectabat. Tuneti omnibus rebus ab urbis rege relectâ classe nostrâ ^(xxii), nacti tempus opportunum, Drepanum Siciliae oppidum contendimus. Quo loco, Siculis navibus relictis, Rhodiæ Messanam delatæ sunt. Unde quum me subiisset negotiorum recordatio quæ in meum ab Africa reditum distuleram, ad ea me recipere constitui, et consensâ navi speculatoriâ, Neapolim ac inde Romam multis tempestatibus delatus sum. Ubi, quoniam vulnera, difficultate et magnitudine viarum, recruduerant, iter intermittere tantisper coactus sum, dum me de via fessum et vulneribus affectatum colligerem. Interim, ne omnino essem otiosus ^(xxiii), hanc expeditionis Africanæ narrationem exaravi, in qua multorum illustrium virorum casus, et rei familiaris jacturas consulto prætermisi, eos enim quod immensæ sint, neque

accurate explicare, neque etiam omnia memoria tenere potuissem ¹.

Finis

Parisiis

• Excudebat Io. Lodoi
cus Tiletanus

MDXLII

1. Copié sur l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque Nationale, par mon vieil ami et camarade H. Tauxier, capitaine au 74^me d'infanterie. Ce travail lui aura peut-être rappelé le temps où nous *tirions la guêtre* ensemble dans cette *terra cœnosa* dont parle Villegaignon.

Expédition de l'Empereur Charles-Quint,
en Afrique, contre la cité d'Alger

par

Nicolas VILLEGAGNON,
chevalier français de Rhodes

TRADUCTION DU TEXTE LATIN

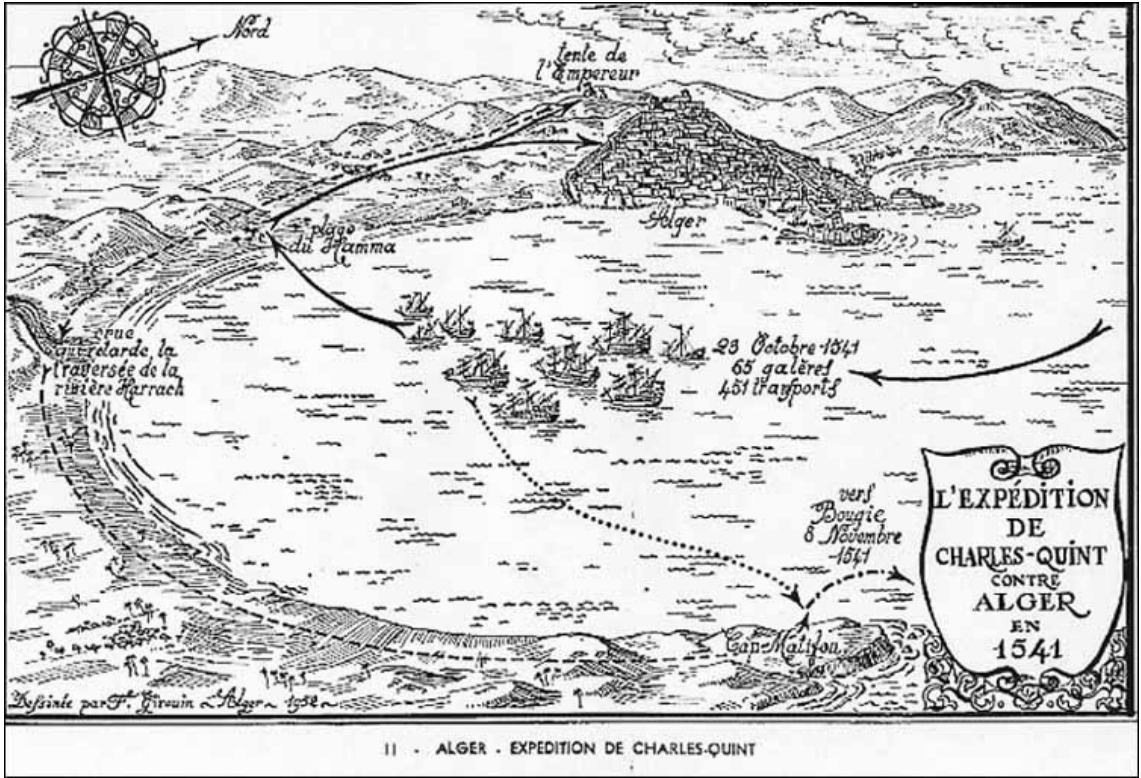
EN FRANÇAIS CONTEMPORAIN

Par Martine VERMANDE

Professeur agrégée

à D.G. Bellay « Langoeus » ?
représentant le Roi auprès des peuples subalpins
et chevalier du 1er Ordre auprès du très chrétien roi de France

chez Jean Lodoïc TILLET
« ex adverso collegii Remensis
1542



Au très noble D.G.Bellay « Langoeus »
représentant le Roi auprès des peuples subalpins
et chevalier du 1er Ordre auprès du très chrétien roi de France
Nicolas VILLEGAGNON, chevalier français de Rhodes

S.D.P.

Par mes lettres précédentes, je vous ai signifié que je me hâtais de vous rejoindre, en dépit du retard causé par mes blessures que la longueur et la difficulté du voyage ont ravivées ainsi que de la contrainte de demeurer à Rome. En effet mon mal, qui s'aggravait de jour en jour, m'ôta l'espoir d'un départ plus rapide et j'ai été retardé de plus de jours que je n'aurais voulu. Cependant, comme le désir de vous voir me tenaillait sans cesse, et comme je voyais que l'espoir de partir progressait assez lentement, j'ai décidé d'écrire le récit de mon voyage et de vous l'envoyer afin qu'il parvienne à faire par sa rapidité ce que, retenu par mon mal, je ne pouvais faire sur place et qu'il excuse mon retard. Votre ami François Guiche, homme de qualité et de devoir, m'a reçu sous son toit, m'a entouré de sa bienveillance et de ses soins et il a tant fait que, avec l'aide des médecins, je commence à aller mieux — et pour cette raison, je l'avoue, j'ai une dette envers lui. C'est lui qui m'a retenu au moment où j'allais partir jusqu'à ce que je reprenne des forces et que, rétabli, je sois capable de supporter les fatigues de la route et la violence du froid. Sinon, je courais le risque de tomber plus gravement malade. Car outre l'intensité de la douleur de mes plaies, mon corps avait enflé considérablement et je frôlais l'hydropisie. Maintenant que la maladie est écartée, je me mettrai en chemin et m'efforcerai de parvenir à Turin le plus vite que je pourrai.

Comme l'été dernier m'avait rappelé en France pour des affaires privées, c'est par des lettres d'amis que j'ai été informé avec certitude du retour de l'Empereur en Italie et du transport de son armée en Afrique ; ce sont eux qui, sur proposition de l'Empereur, m'incitaient à participer à une si noble expédition. Quant à moi, d'une part je savais bien que, par mes vœux, j'étais moralement contraint de poursuivre les ennemis de la foi chrétienne (autant que je le pourrais) ; d'autre part je craignais que, rodé au travail par un long entraînement des armes, je ne me ramollisse par oisiveté si je me retardais auprès de mes amis. C'est pourquoi j'ai estimé que je devais reporter à un autre moment le soin de mes propres affaires afin de ne pas passer pour quelqu'un qui a manqué à ses obligations au moment nécessaire. Ils me signifiaient que la décision de l'Empereur était la suivante : comme il s'était rendu en Germanie pour régler les différends des Germains au sujet de la foi, il trouva son frère, Ferdinand et le fils de Jean, qui, récemment, avait occupé le trône en Pannonie en plein affrontement et s'opposant très violemment sur leurs droits respectifs au trône. Le fils de Jean qui se défiait de Ferdinand, avait accepté l'aide des Turcs. Pour les empêcher de venir, Ferdinand avait assiégé Buda et faisait tous ses efforts pour la prendre. Ayant appris cela, l'Empereur prévoyant combien il serait difficile de tenir les Turcs éloignés de nos frontières, envoya à son frère, afin de leur ôter l'occasion de venir, une partie de ses troupes en renfort pour accélérer la prise de la ville. Mais Ferdinand, gêné par la solidité des remparts et la défense de la garnison, fut contraint de s'attendre à la venue des Turcs. C'est pourquoi, sans tenir compte des dissensions concernant la foi, l'Empereur pensa préférable de se concentrer sur la guerre. Et, parce qu'il avait l'intuition que mener la guerre dans cette région comportait un grand risque, il décida, avant que les ennemis ne puissent s'enraciner là, de porter la guerre sur le sol de la Turquie et de la repousser hors de nos frontières. C'est pourquoi, après avoir laissé les troupes

qu'il avait envoyées en renfort à son frère, comme l'approche imminente de l'hiver ne lui laissait pas beaucoup de temps pour faire la guerre dans de bonnes conditions, attendu que Ferdinand reprenait entre temps la conduite de la guerre, il se hâta vers l'Italie à grandes étapes pour rejoindre son armée. Dès qu'il fut sur place, il ordonna que son armée soit prête avec grand soin, et que soient enrôlées de nouvelles troupes, qu'un grand nombre de navires soient rassemblés à Gênes et à Naples pour faire passer l'armée en Afrique. Vraiment il lui apparaissait comme une nécessité d'attaquer l'Afrique, pour éviter que, dans le déplacement qui le mènerait en Turquie, il n'aille laisser derrière lui un ennemi que les Espagnols pourraient redouter pour eux-mêmes ; or il avait décidé précisément en vue de sa guerre contre les Turcs d'avoir recours à l'aide et à l'or des Espagnols.

Une fois l'armée rassemblée et les navires prêts à naviguer, une fois que la question des vivres est réglée, et que l'armée est embarquée à Lucques sur les navires, il se rendit chez le Souverain Pontife pour lui faire part de sa décision de faire la guerre. Le Pape, se fondant sur la pauvreté de l'Afrique en ports, estimait qu'il ne fallait pas affronter une navigation en temps d'hiver et cherchait à détourner l'Empereur de cette voie. Quoique la raison soit d'importance : éviter de faire traverser son armée même à un autre moment de l'année dans des contrées si dangereuses, pourtant l'Empereur était incité à camper sur son opinion par de plus grands arguments. En effet, il voyait combien les nôtres étaient harcelés par les ennemis en Pannonie et combien il importait à la Chrétienté de ne pas porter la guerre là-bas ; et afin que la guerre soit déplacée de là, et que les ennemis soient obligés d'endurer la guerre à l'intérieur de leurs propres frontières, il avait en tête de régler l'affaire en toute hâte. Mais parce que la puissance des Turcs exige un équipement d'une telle importance que l'Empereur ne pouvait pas se le procurer au complet avant le début de l'été, il s'appliquait à le faire, séance tenante. A son avis, il devait affronter

la guerre en Afrique afin de libérer les Espagnols de la crainte des Africains pour les inciter plus facilement à prendre part à l'expédition contre les Turcs. Ils avaient, en effet, l'habitude, lorsque de l'argent leur était demandé pour la mener à bien, de s'en excuser par le voisinage des ennemis et la crainte qu'ils leur causent.

Le Pape, ébranlé par ces arguments, approuve vivement la décision de l'Empereur et, après avoir fait l'éloge de sa grandeur d'âme, il le laisse aller.

Ces projets ainsi échafaudés, l'Empereur donna l'ordre que les navires de transport gagnent les îles Baléares et que sa propre arrivée en ces lieux soit tenue secrète. Quant à lui avec trente-six vaisseaux de guerre, il fait voile à partir de Porto Venere et se met en route en direction de la Corse.

Alors qu'un vent favorable lui avait fait gagner la haute mer, suite à une tempête subite, il ne put garder l'ordre de sa flotte : elle est dispersée en divers lieux. Quant à lui, c'est à force de rames qu'il réussit à tenir le cap tandis que les sept autres navires qui l'avaient suivi ont atteint cette partie de l'île qui regarde l'Italie. Les vents le retinrent en Corse pendant deux jours. Le calme revenu, les navires qui s'étaient écartés de leur route la reprennent et une fois qu'ils furent au port, l'Empereur partit pour la ville de Bonifacio : elle est située sur une montagne, partagée en trois parties, abrupte et difficile à atteindre. L'accès se fait à l'opposé, par un ravin profond qui sert de fossé à la ville. Elle n'est mémorable par rien d'autre que par son port. L'Empereur qui avait rencontré un temps propice gagna Larghera, noble cité de Sardaigne, grâce à des vents favorables ; c'est là qu'un événement insolite se produisit. En effet la nuit de notre arrivée, d'une vache naquit un veau bicéphale. La femme à qui appartenait le veau, le montra à l'Empereur pour qu'il le voie. Cette ville, donc, est assez bien protégée tant par nature que par le travail humain. En effet,

de toutes parts elle est baignée par une mer qui a très peu de ports et remplie de rochers cachés sous l'eau. L'autre partie qui se termine par une île est fermée de murailles que deux tours, disposées de chaque côté, protègent facilement d'une attaque extérieure. De plus comme elle est située dans une plaine, il n'y a aucune montagne, aucune colline à partir desquelles une attaque puisse être lancée contre elle. L'Empereur, s'y étant arrêté pendant deux jours, lève l'ancre et se dirige vers les Baléares. Ayant continué de naviguer à la voile deux jours durant, il est entraîné par un vent léger en vue de la plus petite des deux îles. Mais alors qu'il approchait déjà de cette île, à cause de vents se faisant contraires et durablement, peu s'en fallut qu'il ne soit rejeté d'où il venait : toutefois les navires furent poussés par un tel effort des rameurs qu'enfin, en pleine nuit, ils furent tirés sur le rivage. Nous y avons attrapé une suée telle que, même en sept heures, sans cesser de ramer, à peine avons-nous parcouru autant de milles marins. Le reste de la nuit fut consacré au repos ; nous avons attendu le jour à l'ancre : alors, comme le port de Mahon était proche du lieu où nous avons été poussés par le vent, nous y sommes allés. Ce port est le plus beau et le meilleur de tous ceux que je me souviens d'avoir vus, mis à part une difficulté : toutes les plages de l'île sont entourées de hautes montagnes, mais à l'endroit par lequel se fait l'accès au port, le pied des montagnes se prolonge dans la plaine jusqu'à ce qu'il arrive à l'autre partie du rivage par une bande de terre si étroite que les navires n'y pénètrent que par vent léger. Par ailleurs pour le reste, c'est un port facile et approprié. Il s'étend en effet sur presque quatre milles de longueur avec des baies variées et fréquentes qui protègent facilement les navires de la violence de la mer. Le port est entouré par une chaîne de montagnes, à partir desquelles on peut se procurer une grande quantité de bois. A son extrémité, une ville a été construite sur une hauteur. Si elle avait été autant fortifiée par l'homme que par

la nature, elle n'aurait pas été pillée par Aenobarbus, appelé populairement Barbarossa.

Comme la tempête avait retenu la flotte pendant deux jours, vu le calme de la mer, nous nous sommes dirigés vers la plus grande des deux îles. Arrivé là, l'empereur découvrit que cent cinquante navires de transport y avaient convergé depuis l'Italie et que Ferrand Gonzague, Vice-roi de Sicile, était arrivé avec sept galères : ces vaisseaux ajoutés à ceux que l'Empereur avait amenés avec lui s'élevaient au nombre de cinquante. En plus de ces navires nous attendons d'Espagne quinze navires de guerre et un grand nombre de navires de transport. Alors que nous les avions attendus pendant trois jours, une trirème nous annonça que les autres avaient déjà atteint l'Afrique et que les navires de transport s'y dirigeaient. A l'annonce de cette nouvelle, l'Empereur ordonna que les soldats embarquent immédiatement et que la flotte fasse voile.

La plus grande des deux îles est aussi une noble cité : à l'inverse de la nature de l'autre île, celle-ci a un rivage non accidenté et fertile, les montagnes les plus hautes des régions méditerranéennes, mais, pour la majeure partie, stériles. Comme elle est plus exposée au sud que l'Espagne, elle a des températures plus douces en hiver et avec des froids moins rigoureux, elle connaît en quantité presque tous les fruits qui abondent en Afrique. Quant à la ville, elle est vaste, ornée de beaux édifices, partagée presque en son milieu par un petit ruisseau dévalant la montagne qui vaut surtout pour le travail de la laine. Ses habitants suivent les lois et la langue des Tarraconiens et s'entendent tout à fait avec eux pour les mœurs. Pour construire, ils utilisent des petites pierres mélangées à de la terre : c'est avec ce matériau que sont édifiés les murs de la ville. On leur donne vulgairement le nom de « tappes ».

Les navires sont pourvus de tout ce qu'il faut pour naviguer ; l'Empereur donne la direction d'Alger. Parvenu dans ce port après deux jours de navigation, il découvre que les galères

avaient devancé son arrivée, comme il l'avait appris, et qu'elles maîtrisaient les territoires qui s'étendent vers le couchant, à presque dix milles de la ville. Quand les galères eurent aperçu notre flotte, elles s'avancèrent à notre rencontre ; mais, une fois repositionnées à l'endroit d'où elles étaient sorties pour garder la maîtrise de cette partie du littoral, l'Empereur, s'étant avancé de quelques milles vers l'autre côté de la ville, envoya douze navires pour savoir si cette position serait estimée plus sûre contre la tempête.

Comme on lui signifiait qu'elle était mieux adaptée, ayant fait passer ses navires devant la ville à la rame, il s'y rendit et, après avoir fait jeter les ancres, il se mit à attendre les navires de transport. De cette position la ville tout entière s'exposait à notre vue et la région s'offrait largement à nos yeux.

Le lendemain, comme la mer petit à petit devenait grosse, nous avons levé l'ancre et pris position dans un lieu moins accablé par les vents. Il a pour nom « Matafuz » (Matifou). Pendant qu'on s'y hâte, deux vaisseaux éclaireurs turcs tombent sur nous sans s'y attendre et, ayant compris leur erreur tournent la voile et à force de rames s'efforcent de se diriger vers la haute mer. Les nôtres se jettent à leur poursuite, le premier est rejoint par l'abordage d'un de nos navires : le deuxième réussit à gagner la terre ferme.

On apprit des prisonniers que ces deux vaisseaux avaient été envoyés pour se renseigner sur notre arrivée et nos préparatifs. Nous avons passé le reste de la journée à attendre à l'ancre que tous les navires se rejoignent et que la mer se calme. Là-dessus, l'Empereur prescrivit à Ferdinand de Gonzague et Jacob Bos, hommes réfléchis et compétents dans l'art de la guerre, de parcourir le rivage, après être montés à bord d'une barque de pêcheurs, et de faire un rapport sur l'endroit où la sortie serait la meilleure et où l'armée pourrait être débarquée le plus aisément. Après avoir exploré tous les sites, ils firent un rapport sur la reconnaissance qu'ils avaient faite du terrain. Le jour suivant

nous amena un temps très calme ce qui permit à l'Empereur de s'approcher davantage de la ville ; il déploya son armée à l'endroit de tous le plus opportun et ce, sans aucune résistance ennemie.

Voici la totalité de cette armée :

L'infanterie dans sa totalité dépassait les vingt deux mille, parmi lesquels sept mille Espagnols qui étaient venus de Sicile et de Naples, six mille Allemands que Charles-Quint avait enrôlés en Allemagne. Les Italiens qui avaient été rassemblés de toute l'Italie égalaient en nombre les Allemands ; de plus, les volontaires qui avaient suivi l'Empereur pour l'honneur, dépassaient, disait-on, les trois mille, indépendamment des gens de la maison de l'Empereur. A ceux-là s'ajoutaient quatre cents soldats de nations diverses, que les Chevaliers de Rhodes au nombre de cent trente, de nations diverses eux aussi, avaient transportés à bord de leurs propres navires depuis Malte. Quant à la cavalerie de l'Empereur, quatre cents cavaliers s'étaient embarqués à Naples et sept cents qu'il avait fait venir d'Espagne.

Dès que les fantassins eurent mis pied à terre, (en effet peu de cavaliers sortirent ce jour-là des navires), ils se rallient par nations avec un très grand entrain et se lancent sur l'ennemi qui s'approchait de nos forces à cheval en faisant de nombreuses attaques. Nous, s'ils se groupaient et s'approchaient, nous les repoussions avec notre artillerie au point qu'ils étaient forcés de charger par petits groupes. C'est pour cette raison que nous n'avons essuyé aucun dommage. Une fois les ennemis repoussés dans les montagnes, notre armée marche vers la ville, les Espagnols que commandait Ferdinand de Gonzague constituant la première ligne, l'Empereur dirigeait la ligne du milieu qu'il avait confiée aux Allemands. Quant aux Italiens auxquels on avait mêlé les Chevaliers de Rhodes, c'est Camille

Colonna qui marchait à leur tête. Ce jour-là nous avons avancé de mille pas et fait halte ; nous y avons passé la nuit presque sans dormir. Car les Arabes qui occupaient les crêtes des montagnes descendaient dans la plaine et lançaient leurs traits sur le camp et de préférence du côté où l'Empereur avait dressé ses tentes. Il fit lancer contre eux trois enseignes (trentième partie d'une légion) d'Espagnols pour les faire reculer ou les retarder, si, plus audacieux, ils étaient allés de l'avant. Mais les ennemis, devant les attaques des nôtres, se repliaient dans les montagnes, se cachaient dans les forêts et empêchaient les nôtres de monter ; cependant les nôtres y mirent tant de courage qu'ils finirent par investir les montagnes et en chasser les ennemis. Mais devant le nombre croissant des ennemis, les nôtres, harassés par la durée du combat, avaient du mal à supporter des troupes fraîches et nouvelles. C'est pourquoi vu que depuis la première veillée jusqu'à l'aube du jour ils avaient poursuivi le combat, manquant de poudre pour utiliser l'haquebute (ancienne arquebuse) contre leurs ennemis, ils se retirèrent dans le camp, avec peu de blessés.

Tout le pays que nous avons traversé est fait de plaines, mais difficilement praticable et planté de buissons et d'herbes sauvages. La mer en baigne le pied depuis le promontoire où — nous l'avons déjà dit — nos vaisseaux furent mis à l'abri quand la tempête commença à sévir jusqu'à mille pas environ de la ville : à cet endroit les rochers et les tertres qui rejoignent la mer coupent la plaine. La ville est distante de ce promontoire d'environ douze milles en ligne droite, mais si l'on s'y rend à pied, il faudra en faire vingt à cause de la courbe du rivage. Le pied des montagnes qui dominant s'étend en plaine et de la même façon que le rivage est sinueux, de même on voit la montagne épouser le relief de la plaine et suivre la nature du rivage. Car là où les baies s'infléchissent avec plus de souplesse et s'enfoncent plus profondément, les montagnes sont éloignées du rivage par un intervalle plus grand et la plaine s'étend plus

amplement : en revanche là où la baie cesse et se termine par un angle, le rivage ne s'étend plus de façon sinueuse mais en ligne droite, et en ce même endroit, la plaine se change en collines et en tertres qui rejoignent les montagnes. Nous l'avons déjà dit, ce lieu est à mille pas de la ville.

Charles-Quint, une fois ses soldats redescendus de la montagne, fit approcher son armée de la ville et, la plaine traversée, il nous fallait gravir ces collines et ces tertres qui, nous l'avons dit, sont reliés aux montagnes et enfin nous attaquer aux montagnes elles-mêmes. Car, de toute évidence, le sommet des montagnes dominait sur une très grande longueur un flanc de l'armée, de sorte que, quand nous avions laissé les ennemis derrière nous, ils couraient à nouveau contre nous et retardaient notre armée. Quant à eux, si au cours du combat les choses tournaient plus mal, comme ils avaient dans les montagnes un refuge facile, ils s'acharnaient contre les nôtres sans grand danger pour eux ; si nous prenions possession de ces montagnes, il serait plus facile d'empêcher les ennemis de passer, de nous abattre sur eux à notre gré et avec moins de risques dans le combat. Pour cette raison on considéra tout à fait opportun de chasser les Arabes des montagnes et d'y rassembler l'avant-garde. Bien que cela ne soit pas une mince affaire et plutôt pénible à cause de la hauteur des montagnes et des aspérités des rochers, les Espagnols avec Ferdinand de Gonzague à leur tête y arrivèrent par leur courage, si bien qu'ils en chassèrent les ennemis et parvinrent au sommet des montagnes. Une fois les montagnes investies, les seconds corps occupèrent les collines dont nous avons dit qu'elles se trouvaient en-dessous des montagnes et un peu plus bas, le long du rivage se positionna le troisième corps. L'armée était disposée de façon que la ville nous regardait comme de biais. La mer l'enfermant d'un côté, notre armée s'étant répandue sur les deux autres, elle avait l'aspect d'un triangle. Et comme elle était assiégée par notre

armée, elle n'avait pas grand espoir en ses troupes du dehors. Car quoiqu'elles puissent assaillir nos lignes par derrière depuis les plaines, comme nous étions placés plus haut, nous aurions résisté facilement à leur assaut. S'ajoutait à cet avantage le fait que entre la plaine et les tertres que l'Empereur avait choisis comme camp se trouvait un grand nombre de sinuosités qui, disposées pour les ennemis comme des fossés auraient pu retarder leur assaut. Ainsi comme les ennemis étaient repoussés dans la cité et que l'Empereur s'était occupé de tout ce qui peut être anticipé par l'intelligence de l'homme, le jour finissant, le guet organisé, l'armée se laissait aller à se réjouir ; c'est alors qu'une soudaine calamité se produisit, que l'on ne put absolument pas éviter. En effet, des pluies d'une extrême violence commencées dès la première veillée ne s'interrompirent pas un instant de la nuit : quoique cette violence soit déjà assez pénible par son désagrément, la violence aussi grande des vents s'y ajoutait toutefois encore plus péniblement. Car les soldats qui étaient sortis sans bagages n'avaient ni manteau pour se protéger des dommages de la pluie, ni tentes où se réfugier. Ce qui eut pour résultat que, tout trempés par les pluies et secoués par les vents, les forces et le courage leur manquèrent. Au même moment la mer s'était démontée au-delà de l'imaginable et tourbillonnait au point que beaucoup de vaisseaux, ne pouvant supporter sa fureur, les câbles des ancres s'étant rompus, heurtèrent la côte et d'autres, remplis d'eau, coulèrent. Leur naufrage causa de grandes pertes d'hommes et de nourriture. Ce désastre fut porté à son comble par la venue du jour. Car vents et pluies atteignirent une telle intensité que presque personne ne tenait debout. Les ennemis pensèrent ne pas devoir perdre cette occasion de nous attaquer. Alors, sortis en grand nombre et dans le plus grand silence, ils surprisent nos guetteurs par leur arrivée, puis, après les avoir tués, ils s'élancèrent dans nos lignes et nous meurtrirent de leurs flèches. Les nôtres, tout à coup effrayés de tout, pluies et vents leur fouettant le

visage, n'en prennent pas moins les armes et à mesure que chacun arrivait, il s'opposait à l'ennemi de toutes ses forces. Or les ennemis, à ce premier choc, reculèrent afin de nous attirer dans des embuscades qu'ils avaient disposées au bon endroit : dans notre élan nous y tombâmes. Or, si nous étions supérieurs en nombre, si nous les valions en courage, en revanche ils l'emportaient de loin par les lieux et la nature de leurs armes. Car combattant d'un lieu élevé avec arbalètes, arcs, pierres et toutes sortes de projectiles, ils nous empêchaient de monter à l'assaut : or les pluies nous avaient privés de l'emploi d'armes à feu, escopettes et haquebutes, et nous n'avions plus de traits et flèches pour repousser l'ennemi au point que nous devions le faire à la pique et presque à force de mains ; la configuration inéquitable des lieux et l'agilité des ennemis nous retardaient ; ils se dérobaient à nous qui les poursuivions et d'en haut, nous jetaient pierres et flèches.

Ce genre de combat était inhabituel pour nous car la coutume des ennemis fut tout le temps de ne jamais se regrouper pour en venir au corps à corps et pour nous combattre avec des forces importantes, mais de se présenter en petits groupes avec leurs chevaux pour nous encercler, de nous cribler de flèches et de traits pour nous attirer hors de nos rangs. Une fois que nous étions sortis de nos rangs et que, sans attendre, nous les attaquions, ils reculaient et prenaient la fuite. Si, les poursuivant avec trop d'ardeur, nous nous avancions trop loin de nos rangs, plusieurs d'entre eux faisaient volte-face entouraient quelques-uns des nôtres et les tuaient.

Ce jour-là, les cavaliers sortis de la cité, avaient choisi avec eux presque autant de fantassins qui luttaient tellement de vitesse qu'ils couraient aussi vite que les chevaux. Les nôtres furent trompés par ce genre de combat : pensant les ennemis acculés à fuir et les poursuivant témérairement et en désordre, ils ne s'arrêtèrent que sous les murs et portes de la ville : pendant ce temps, les ennemis au plus vite se retirant dans la ville

et tirant boulets, traits et flèches et tout genre de projectiles, en un moment firent un grand massacre des nôtres et mirent en fuite ceux des Italiens qui n'étaient pas beaucoup aguerris.

Par suite de cette déroute, seuls les Chevaliers de Rhodes restèrent aux portes de la cité, quelques courageux soldats italiens s'étant joints à eux, que leur courage détourna d'une fuite honteuse et qui, après la débandade de leurs compagnons, s'étaient ralliés à notre bannière. Telle fut notre supposition : il pourrait bien se faire — ce qui arriva par la suite — que les ennemis s'étant aperçus de la fuite des nôtres, se ruent sur eux ; alors nous plantâmes notre bannière en un lieu étroit entre les collines et les tertres, où un petit nombre pouvait en arrêter un grand. Telle était la configuration du terrain : toute la région autour de la cité est truffée de nombreux tertres entre lesquels un sentier tortueux suivant les courbes des collines, mènent à la ville. Quand les tertres sont proches, le chemin est plus resserré ; quand ils sont séparés d'un espace plus large, le chemin alors s'étale.

La supposition que nous avons faite ne nous induisit pas en erreur : à peine étions-nous parvenus à ce défilé que les ennemis firent irruption hors de la ville et à toute allure nous chargèrent. Une fois proches de nous, comme à leur habitude, ils se mirent à reculer pour nous attirer de l'espace étroit vers le plus large et pour nous tuer, après nous avoir encerclés.

Quand ils virent qu'ils n'obtenaient aucun résultat, ils envoyèrent des fantassins sur les collines et les tertres qui nous surplombaient afin que, de là, pierres et traits nous soient lancés. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas d'armure ne purent les éviter, ce qui entraîna la mort d'un grand nombre au combat et notre nombre diminua grandement. Cependant comme nous ne commettions rien d'indigne de nous, les ennemis vexés qu'une si petite poignée d'hommes retienne de si grandes troupes, décidèrent d'agir tout de suite et soudain lançant leurs chevaux au galop, ils nous assaillirent à la lance : nos armures servirent

grandement à éviter leurs coups. Et voyant que tout espoir de salut était dans notre courage, nous pensâmes qu'il valait mieux combattre pour laisser le souvenir de notre vaillance et, s'il fallait mourir, vendre chèrement notre vie aux ennemis que de périr dans une fuite honteuse. Ce qui nous aidait dans notre choix, c'était d'espérer que l'Empereur nous viendrait rapidement en aide. Encouragés par cet espoir, nous supportions même l'assaut des ennemis avec nos piques et quand ils pénétraient dans nos rangs sans leur laisser la place de se retourner, nous les égorgions. Il était d'autant plus facile de les transpercer qu'ils allaient au combat sans armure ; là-dessus, ils reculèrent hors de portée de nos piques ; de là, nous lancèrent des flèches et des javelines, visant les parties du corps que l'armure ne couvre pas, et des traits d'arbalète qui — pensaient-ils — devaient percer nos armures : nous étions trop serrés pour pouvoir les éviter, et le courage ne suffisait plus à garder la position : car une partie de ceux qui combattaient en première ligne, grièvement blessés, jetaient le désordre dans nos rangs, et nous faisaient perdre pied.

A ce moment, l'Empereur avec toutes ses troupes d'Allemands nous arriva en renfort ; les ennemis, tout à leur réflexion, s'arrêtèrent momentanément et nous laissèrent la possibilité de nous rallier. L'Empereur avait constitué son camp à l'endroit où nous avons dit que les collines laissent entre elles un plus large intervalle. Les ennemis ne pouvaient pas estimer combien nous étions, à cause de l'étroitesse du sentier qui se trouvait entre eux et notre armée. C'est pourquoi, pour le savoir, ils s'approchèrent de plus près, mais quand ils virent que cela ne servait à rien, craignant que, s'ils venaient à se battre contre nous et qu'ils soient obligés de se réfugier dans la ville, les nôtres mêlés à eux n'y pénétrassent ensemble, ils se retirèrent à temps et firent donner l'artillerie. Là l'Empereur fut vraiment au milieu du danger : car, tandis qu'il animait les premiers rangs, plusieurs de ceux auxquels il parlait furent emportés par des boulets :

pour autant il ne montra aucun signe extérieur de frayeur, n'interrompit pas ses exhortations, ne changea pas de visage, mais garda autant d'énergie et de présence d'esprit qu'il a l'habitude d'en avoir dans les moments les plus tranquilles. Là-dessus, l'Empereur, comme il avait mené à bout ce qu'il voulait : nous sortir du danger, les ennemis repoussés dans la citadelle, ayant perdu peu d'Allemands il ramena les siens au camp. Quant aux Chevaliers de Rhodes qui atteignaient à peine le nombre de cent, huit moururent près des murs de la ville de coups d'artillerie, trente se retirèrent du combat à cause de leurs blessures. Des Italiens qui s'étaient joints à nous, je ne sais le nombre de morts ni des blessés qui quittèrent le terrain de bataille. Car, comme je fus emporté très gravement blessé et que je souffrais horriblement de mes blessures, je n'ai pu trouver personne qui m'ait fait savoir le nombre des blessés et des morts.

Pendant ce temps, pendant que vents, ennemis et pluies nous tourmentaient durement à terre, sur mer les navires étaient bousculés beaucoup plus durement encore. En effet, la violence des vents avait tellement agité la mer, que, lorsque les navires en étaient secoués, ni les ancres, ni les câbles ne pouvaient les empêcher d'être rejetés sur le rivage. S'ils étaient retenus par une multitude de cordes, ils étaient ébranlés par un assaut si grand des vents que, aussitôt que les étoupes (avec lesquelles on a l'habitude de remplir les fentes et les jointures des planches) s'en échappaient, ils se remplissaient d'eau et coulaient.

Les Arabes en rajoutaient à notre malheur déjà grand : ayant vu notre naufrage, ils s'étaient rassemblés en grand nombre vers le rivage pour transpercer ceux que le hasard y déposait : tant et si bien qu'on ne savait lequel valait mieux, d'arriver à terre ou de se noyer. Très ému de toute cette situation, l'Empereur, y envoya jusqu'à deux mille Espagnols qui, après avoir repoussé les ennemis, servirent aux nôtres de protection : leur arrivée sauva beaucoup de nos soldats : mais cette décision, si irréprochable qu'elle soit, tourna à notre désavantage : car les

marins voyant qu'ils seraient saufs s'ils rejoignaient la terre, luttèrent moins énergiquement contre la tempête et laissèrent leur navire se fracasser sur la terre ferme plus volontiers, ce qui aggrava notre naufrage. Dans cette tempête, cent trente navires furent perdus parmi lesquels quatorze galères, disloquées par leur longue lutte contre la mer, furent jetées sur la côte. L'armée accueillit ce désastre avec une telle consternation et une telle désespérance qu'il n'y en eut jamais aucune d'aussi forte. En effet, quand les soldats furent débarqués, afin qu'ils soient équipés plus à la légère pour faire route, on les expédia sans bagages et ils avaient pris avec eux de la nourriture pour deux jours seulement, ayant consommé leurs rations des jours précédents. C'est pourquoi, une grande partie des navires étant perdue, voici ce qu'ils craignaient : si les navires restant faisaient aussi naufrage, il leur faudrait trouver la mort puisqu'ils n'avaient aucun autre navire qui puisse les ramener ; il n'y avait rien qui leur permette de supporter la faim, ou de se protéger des pluies ; en outre ils manquaient d'artillerie et de ces machines de guerre qui servent à assiéger une ville et l'approvisionnement ne pouvait venir de nulle part ailleurs : ils désespéraient de prendre la ville. Ce trouble s'empara de l'armée tout le jour et toute la nuit suivante. Au bout de trois jours, la mer se calma un peu ! Mais comme en ce moment on ne pouvait pas ramer jusqu'aux navires pour en ramener du ravitaillement, l'Empereur, ayant fait tuer les chevaux qui avaient été débarqués, en nourrit son armée durant trois jours. Or ce naufrage se révéla d'autant plus désastreux du fait que, en même temps que les navires, fut perdue une grande quantité de farine de blé, biscuits, légumes, vin, huile et viande salée et de tout ce qui a trait à la nourriture d'une armée : un grand nombre de chevaux y périt aussi : à quoi on peut ajouter des pièces d'artillerie de toutes sortes qui avaient été apportées les unes pour défendre les navires, les autres pour assiéger les villes ; pour la plupart, les ennemis, une fois le calme revenu, pourront les repêcher et

les sortir de l'eau. Finalement la perte du blé fut si importante qu'il en resta à peine assez pour ramener l'armée. Après tous ces revers, l'Empereur décida de reporter la prise de la ville à l'été prochain et de ramener son armée. Aussi donna-t-il l'ordre de rejoindre la partie du littoral qui permettait de regagner commodément les navires.

Ce fut l'étape la plus pitoyable de toutes car les soldats étaient épuisés et affaiblis par la faim et les pluies que, trois jours sans interruption, ils avaient endurées, au point que, la plupart d'entre eux en atteignant les navires, tombaient inanimés ; et le sol était si bourbeux qu'on ne pouvait ni se coucher ni s'avancer facilement au point que si les soldats voulaient se reposer, ils s'appuyaient sur leurs piques profondément fichées dans le sol et, ainsi, s'accordaient du repos. Les nôtres toutefois triomphèrent de ces difficultés si nombreuses et si grandes grâce à leur singulière grandeur d'âme et à leur sang-froid et, après avoir traversé à gué trois fleuves, avec de l'eau jusqu'aux épaules, ils réussirent à faire le chemin en trois jours. L'armée parvenue au lieu favorable à l'embarquement, tandis que les Italiens et Allemands montaient à bord, L'Empereur ordonna aux Espagnols qui étaient ceux au courage desquels il se fiait le plus, de se porter contre l'ennemi sur la plage ; et il s'occupa de les faire embarquer le plus rapidement possible, de peur que, si la mer se déchainait à nouveau, elle n'empêche, pour les transférer, l'utilisation d'esquifs ; la tempête en ayant déjà détruit en grand nombre, le transfert en fut ralenti d'autant et on ne put pas mettre moins de deux jours à installer les bâtiments et à embarquer les hommes. Trois jours plus tard, la moitié des Espagnols était déjà dans les navires quand le vent se mit peu à peu à croître et c'est sur une mer impétueuse que péniblement le reste des soldats put être embarqué : alors les marins décidèrent, par prévoyance, que tout navire déjà chargé mette à la voile sans tarder. Ce qui sauva ceux qui avaient embarqué au début, avant que la tempête n'empêche leur départ, sur les

navires qui avaient appareillé et déployé les voiles ; la tempête retarda les autres au point qu'il s'en fallut de peu qu'un navire de Rhodes, après avoir perdu toutes les cordes des ancres, ne se fracasse contre les rochers ; mais les rameurs firent tant d'efforts en ramant qu'ils redressèrent le cap du navire vers la haute mer. Quand il eut échappé au danger des rochers, marins et timoniers estimèrent qu'il suffisait de se laisser aller au gré des flots plutôt que de lutter en vain contre les courants. Trois autres navires qui l'avaient suivi arrivèrent à Bougie au gré des vents, ce qui n'a pas été fait sans grand labeur et péril. Car un navire, ayant perdu son timon, fut presque anéanti par les flots. Quant à l'Empereur, il attendait que l'impétuosité des vents cesse pour remorquer les navires vers la haute mer et finalement s'en aller. Quand quelque temps plus tard, il eut essayé de le faire vainement, craignant que, si la tempête s'aggravait, il ne finisse par être jeté contre les rochers, quatre galères, qui s'étant positionnées à un endroit des plus sûrs ayant été laissées pour porter secours aux autres navires, l'Empereur appareilla et suivit les navires de Rhodes. Le lendemain du jour où il arriva à Bougie, les galères, laissées pour porter secours aux autres navires près d'Alger nous annoncèrent que les navires qui n'avaient pas pu supporter la tempête avaient été brisés et rejetés sur le rivage, que de nombreux soldats avaient péri, noyés, que le reste, jeté à terre, s'était regroupé pour gagner la ville et se battre : et, qu'affaiblis par le désespoir, ils avaient cru sauver leur vie en se rendant, et enfin que les Arabes les avaient tous tués, pendant qu'ils se hâtaient vers Alger, jusqu'au dernier.

Telle fut la fin de la guerre d'Afrique.

Le temps et la durée des combats nous incitaient au repos à Bougie où nous avions accosté mais le lieu ne le permettait guère. Car, comme le port de Bougie ne possédait pas de jetée pour réprimer la force des vents soufflant d'Europe, il n'offrait à nos navires qu'un perfide abri. En effet, la mer soulevée par

les vents secouait nos navires avec tant de force qu'ils ne s'y trouvaient pas en bien moindre péril qu'à Alger. Il était arrivé par hasard de Bône un navire chargé de blé et de victuailles mais, après avoir échappé aux tempêtes, il coula peu après sous nos yeux.

Quoique ces tempêtes nous frappassent d'un désastre qui n'a rien d'exceptionnel, il m'a paru bon, non sans raison, de raconter à quel point elles nous donnèrent l'occasion de connaître la peur. Quand la mer nous eut harcelés pendant plusieurs jours de façon vraiment intolérable, la nuit venue, elle se déchaina en une colère plus grande, et plus la nuit masquait ses accès, plus elle s'exaspérait, jusqu'à ce qu'elle atteigne un degré de folie tel qu'elle nous ôte pendant plusieurs heures tout espoir de se calmer : enfin, avec le jour, comme elle avait déjà épuisé presque tout son venin, elle eut honte de sa fureur et rougit de montrer au soleil un visage aussi horrible. Telle fut sa brutalité que je ne la tairais pas, même si je sais ne pas lui être du tout agréable, elle jette le navire-amiral des Siciliens avec une telle force sur un flanc qu'elle en projette mât et antennes hors du navire. En outre, l'un des navires siciliens fut si fort affligé de ses mouvements d'humeur que la mer, entrant dans le navire et saisissant un rameur, sépara son tronc de sa jambe enchaînée et le précipita hors du bâtiment. Elle n'endommagea pas moins les navires de Rhodes car après avoir violemment séparé un canot d'un navire au moment où il était dans son voisinage, elle le souleva si haut que pour ainsi dire sans peine, elle le fit retomber sur le haut de la trirème et blessa deux rameurs après avoir brisé leur banc dans sa chute. Enfin pour que tous ceux qui étaient restés indemnes d'Alger fassent l'expérience de sa cruauté à leur égard, elle ne voulut pas épargner le Comte Anguillare et lui fut si cruelle qu'elle ne respecta même pas les Saints. Elle se précipita en effet sur la poupe avec une telle fureur qu'elle arracha et emporta la poupe elle-même avec une statue de Saint André qui la décorait. Elle épargna les autres

dont elle s'était déjà vengée à Alger. Une seule chose nous sauva, qu'il me faut expliquer ici. A l'endroit où l'Océan entre dans la Méditerranée, il sépare l'Afrique de l'Europe par un très petit intervalle. Ce resserrement produit un courant, jusqu'à ce que la mer trouve assez de largeur pour s'épandre librement — ce qui arrive deux fois par jour : et, au moment des marées, plus les navigateurs sont près du détroit, plus ils trouvent les courants rapides : d'où il suit que, dans l'ouest de cette mer, les tempêtes sont plus dangereuses. En outre, plus on se rapproche de la pleine lune, plus l'Océan se gonfle, grossit ses vagues et entre dans notre mer avec plus de violence : au décroît de la lune, il décroît pareillement, ce qui adoucit les vents et les tempêtes. Ce flot rapide ou comme l'appellent les marins, ce courant, se précipite avec la vague jusqu'à ce qu'il soit arrêté par une avancée de terre, ce qui arrive quand l'Océan voit ses flots changer de direction et aller à l'opposé de l'Europe.

Pendant notre arrêt à Bougie, la mer était, comme je l'ai dit, excessivement agitée et se déchaînait d'autant plus facilement que la force des vents l'y poussait: comme la lune était pleine, et par suite les vagues de l'Océan plus fortes, le courant était plus rapide : sa force, jointe à celle du vent, ajoutait à la rapidité des vagues : il en résultait que la mer furieuse roulait sur une large étendue et venait se briser à terre avec grande vitesse : et aussi la violence de son reflux était en proportion de celle de son flux, en sorte que le flot qui retournait à la mer reprenait et ralentissait le choc de celui qui arrivait, lequel, par suite, frappait moins fort les navires : s'il en avait été autrement, le plus solide des vaisseaux n'aurait pu résister six heures de plus à la tempête. Après cette tempête, la mer nous traita avec plus de douceur. Comme elle n'était toutefois pas navigable, elle nous livrait à la famine et nous en avons vu le péril de près. Car quoique Bougie soit nôtre, ce port par sa nature ne pouvait nous apporter qu'une aide médiocre. En effet la cité est située à flanc de montagnes très hautes et ses limites ne s'étendent pas

au-delà de ses remparts. Car les Maures à qui nous faisons sans cesse la guerre, dominant tout le pays limitrophe : aussi tout ce qu'il y a de blé dans Bougie est-il importé d'Espagne. Sur les fortifications de cette cité sont édifiées trois tours qu'avec les habitants gardent deux cents soldats. Il y avait déjà longtemps qu'ils n'avaient pas reçu de navires venant d'Espagne. Nous étions arrivés là ensemble en une telle masse qu'ils n'avaient pas de grandes possibilités de nous venir en aide. Dans cette détresse, l'Empereur décréta trois jours de prières, puis au bout des trois jours après confession et absolution de ses péchés, il reçut le Corps du Christ. Tous les gens de sa cour l'imitèrent, et prièrent pour détourner la colère de Dieu.

A la vieille lune, les vents apaisèrent leur rage et la mer se fit un peu plus paisible ; alors pour que l'occasion de partir ne nous glisse pas des mains, le Chef des chevaliers de Rhodes alla trouver l'Empereur et lui demanda congé. La demande accordée, Ferrand de Gonzague partant également, nous avons ensemble appareillé et maintenu le cap vers Thune où nous sommes parvenus en quatre jours de rame. Quant à l'Empereur, comme le principal des galères, André Doria, estimait que le temps n'était pas propice à la navigation, il attendit là un temps plus clément. A Thune, notre flotte s'étant refaite en toutes choses grâce au Roi de la ville, rencontrant un temps plus propice, nous gagnons Trapani, une cité de Sicile. Là, se séparant des navires siciliens, les navires de Rhodes furent emportés à Messine. Alors comme il me vint en mémoire les commerces que j'avais remis à mon retour d'Afrique, je décidai de reprendre ces négoes et montant à bord d'un navire-éclair, je fus poussé jusqu'à Naples et de là, Rome, après avoir essuyé bien des tempêtes. Mes blessures s'envenimèrent par la longueur et les difficultés de la route. Je fus contraint d'interrompre mon retour jusqu'à ce que je me remette de la fatigue du voyage et de celle de mes blessures.

Entre temps, pour ne pas rester tout à fait oisif, j'ai rédigé le récit de cette expédition d'Afrique dans laquelle j'ai délibérément omis la perte de nombreux hommes illustres — et les dommages domestiques ; parce que ces pertes étaient immenses, je n'aurais pu ni les développer soigneusement ni retenir tout de mémoire.

FIN DU VOYAGE D'ALGER

1542

L'EXPÉDITION ET VOYAGE
DE
L'EMPEREUR CHARLES-LE-QUINT
EN AFRIQUE CONTRE LA CITÉ DE ARGES
Traduyte de Latin en François par M. Pierre Tolet,
médecin Lyonnays⁽¹⁾.

I
L'EXPÉDITION ET VOYAGE
DE
L'EMPEREUR CHARLES-LE-QUINT
EN AFRIQUE CONTRE LA CITÉ DE ARGES
Traduyte de Latin en François par M. Pierre Tolet,
médecin Lyonnays⁽¹⁾.

*A messire Jehan du Peirat, conseiller du Roy, nostre Sire,
Lieutenant-General de la Seneschaulcée de Lyon, Pierre Tolet.*

Grand est le contentement, singulier Seigneur, que l'homme lettré prent en ses escriptz, lesquelz sont plus par grand jugement que par témérité, comprenant aultant le temps présent que le futur et l'avoir en si grand présence, car par ce il ce faict par tout siècle immortel. Mais encores ne luy suffira pas, si en sa préface il ne se présente à ung chief, lequel par vertu et sçavoir, est constitué en auctorité et par luy ses labours

1. L'exemplaire de Mgr le duc d'Aumale est un in-4° gothique de 12 feuillets. Au-dessous du nom du traducteur se trouve la devise : A ung seul, et, au-dessus de cette devise, une vignette sur bois représentant Charles-Quint à la tête de son armée.

sont illustrez. Je ne dis cecy, Monseigneur, pour si petit labour que je te présente, mais pour le devoir et l'observation jusques icy faicte par tous les anciens autheurs ayant tant dignement escript. Et aussi que mon vouloir est si grand que, non attendant plus haultz escriptz, je me veulx bien avancer en ceste petite traduction, te advertissant grandement de mon vouloir et affection. L'histoire est telle que mérite de estre veue de tout prince et traduicte en toutes langues pour cognoistre deux choses qui sont comprises là dedans, assavoir : témérité et grande force et violence d'armes, laquelle a suivie la témérité, car le plus expédient que l'homme ha, quand il faict par audace et licence privée de conseil, qu'il face effors merveilleux comme l'on pourra veoir en la présente histoire. Te plaise par ton humanité qui est grande, privée de toute rigueur, de prendre par ung bon contentement non point par satisfaction de ladicte traduction et quant je diroys déclaration, je ne faudrois point, attendu que n'ay pas suyvi tousjours la diction latine, car aultrement la traduction françoise se fust trouvée obscure. Et tout⁽¹⁾ interpréteur des langues doibt estre si familier qu'il ne vienne point à vitieusement présenter ce qu'il traduit ; mais par tel art que on vienne à juger qu'il ne fust jamais en aultre langue que en icelle. Je laisse à présent aucuns detracteurs aiant

1. C'est trop juste ; mais P. Tolet n'a guère observé lui-même les principes qu'il expose si bien. C'est surtout par le défaut de clarté que pèche sa traduction ; il est ampoulé et redondant, et ne manque jamais de mettre deux épithètes là où l'auteur s'est sobrement contenté d'une seule. On peut encore lui reprocher de nombreuses altérations de sens, et quelquefois même des non-sens qui étonnent. En résumé, il ne paraît pas s'être fait une idée bien précise du récit même, et il lui a manqué surtout le sentiment de ce qu'il devait au style si net et si vif de l'auteur qu'il traduisait. — Nous avons quelques raisons de croire que son travail a été bfaict d'après une mauvaise copie manuscrite du texte : il y a des fautes qui ne peuvent s'expliquer autrement. C'est ainsi qu'il traduit *altum mare* par une *autre mer*, ayant sans doute lu *alterum*, et *adventum suum* par *leur vent*, le *ad d'adventum* ayant sans doute été omis par le copiste. On peut constater aussi que le long passage qui traite des tempêtes sur la Méditerranée n'a pas été traduit. En revanche, on rencontre dans la traduction des passages que nous ne retrouvons pas dans le texte. Somme toute, nous estimons que P. Tolet eut mieux fait d'imiter Budé que de se comparer à lui avec un contentement de soi-même qui ne nous semble pas assez justifié.

faulſe opinion de eulx diſant que nul ne peult traduire en françoys ſ'ilz ne ſont de Paris ou d'Orléans. Faulce et pleine d'erreur eſt leur opinion, car nous voyons de grandz perſonaiges en France, non Italiens ny Eſpagnolz, leſquelz nous ont commuicqué par eſcriptz françoys les langues vulgaires eſtranges et ce, ſans reprehension et avec bon jugement En oultre, ſi les langues doctes auſquelles il y a grand artifice et par leſquelles les haultz dictz ſont gardez et cachez aux vulgaires par bonne diligence ſe viennent à apprendre comme feiſt ung jadis nommé Budé lequel ſe rendit la langue grecque ſi familière que Gaza et Lascaris Grecqz natifz n'eusſent ſceu mieulx eſcrire quelque inclination naturelle qui y fuſt, par plus grande raiſon doncques, ſingulier Seigneur, penſera le détracteur que l'on pourra faire aux langues vulgaires faiſant fin. (*Sic.*) Priant le Créateur te laiſſer longtemps durer en ton autorité et équité. De Lyon, cité de noſtre labeur, le viij de May 1542.

A très hault et puissant ſeigneur, Meſſire Guillaume du Bellay, Lieutenant pour le Roy au Pymont et Chevalier de l'ordre du Roy très chreſtien, Nicolle Villagagnon⁽¹⁾.

Par mes dernières lettres, vous ay ſignifié comment je m'en alloys droit à vous. Toutesfoys le renouvellement de mes playes m'a retardé à Rome et ay eſté contraint (pour la fatigue du chemin) m'arreſter là et à la vérité le mal qui tous les jours ſe augmentoit me oſta l'eſpoir d'aller en haſte⁽²⁾. Toutes foys eſtant *fort*⁽³⁾ incité d'affection de vous veoir (ce que ne puyſ encores) me ſuys propoſé vous eſcrire tandis⁽⁴⁾ (par façon de premier meſſagier) tout noſtre voyaige et que la mienne narration vint à faire ce que ma préſence euſt fait et auſſi à excuſer ma tardité. Voſtre ſingulier amy, François Guyche,

1 . *Eques Rhodius Gallus* n'est pas traduit*

2. *Atque plures quant voluiſſem dies remoratus eſt*, n'est pas traduit non plus.

3. « Perpétuellement, ſans ceſſe. »

4. C'est-à-dire : « en attendant. »

homme de vertu et de grande libéralité, m'a receu par grande amytié en son hostel, humainement traicté, et a tant faict par sa diligence que par les médecins qu'ilz m'a baillez, *j'espère bien tost me trouver sain*⁽¹⁾, dont grandement me sens obligé à luy. Il a esté celluy qui m'a gardé de mettre en chemin⁽²⁾ jusques à ce que fusse plus fort et aussi que par meilleure force j'endurasse la violence du temps⁽³⁾, et sans son conseil j'estoys au dangier de retomber en pire maladie, car oultre mes douleurs de playes mon corps estoit devenu enflé et peu s'en faillit que je ne tombasse an hydropisie. Aceste heure donc, la maladie gagnée, je me mettray en chemin et feray par ma diligence tant que je viendray à Turin⁽⁴⁾.

Adieu Seigneur⁽⁵⁾.

Estant revocqué et retiré en France cest esté dernièrement passé par aulcuns négoces domestiques, ay esté bien adverty par lettres d'amys du retour de l'Empereur des Germanies en Italie et du transport de son exercite en Affricque, lesquelz amis, attendu le conseil de l'Empereur proposé, me souhaitoyent et appelloyent à une si noble expédition. Mais certainement je scavoye bien que *par droict de religion*⁽⁶⁾ j'estoye contraint (selon mon pouvoir) à persecuter par droit de bataille les ennemys de la foy chrestienne, et doubtois que mon corps (lequel desja est par longue exercitation d'armes accoustumé au labour) par repos ne se vint affoyblir au labour si je faisoys⁽⁷⁾ *grand séjour* avec mes amis, et certainement j'ai rejeté tous mes négoces à ung aultre temps afin que je ne fusse estimé avoir voulu en temps nécessaire

1. « Que je commence à aller mieux. »

2. « Au moment où j'allais partir, » est omis.

3. « Et la fatigue de la route, » est omis.

4. « Le plus rapidement possible, » est omis.

5. « Adieu, Seigneur, » est ajouté.

6. N'est-ce pas : « par mes vœux? »

7 ; « Plus long séjour. »

faiblir à mon honneur. *Et par leurs lettres*⁽¹⁾ me signifioyent le conseil de l'Empereur estre cestuy icy, que comme ainsi soit que ledict Empereur s'estoit transporté aux Germanies pour accorder les differens et controverses d'entre eulx touchant la foy. Là il trouva Ferdinand son frère et le fils de Jehan, lequel dernièrement avoit tenu le royaume de *Paronye*⁽²⁾, lesquelz estoient ardans en discorde et aussi grandement contendans du droict du dicf royaume de *Paronye*⁽³⁾, et cestuy filz de Jehan se creignant de Ferdinand, il avoit emprûpté les Turcqs à son ayde, et pour empescher la venue d'eulx, Ferdinand *avoit environné la cité de Buda d'espies et d'empeschement contre eulx et se parforçoit selon tout son pouvoir de repoulser*⁽⁴⁾. Lesquelles choses cogneues, l'Empereur voyant que ce seroit grand labour de jecter les Turcqs hors de noz limittes et ne les tenir point si près de nous, et affin qu'il leur ostast l'occasion de venir, il envoya pour secours à son frère une partie de son exercite pour plus tost avancer la victoire⁽⁵⁾, lequel toutes foys empesché tant par *munitions que secours* de la dicte ville⁽⁶⁾, il est contraint d'attendre la venue des Turcqs. Par quoy l'Empereur, toutes les disputations de la foy délaissées, il a pensé estre mieux d'appliquer son entendement en guerre mais d'autant qu'il avoit préveu la chose estre de grand péril que la guerre se continua en icelle région, premier que laisser là envielir et durer ses ennemis, il a constitué de transporter ladite guerre dedans la terre de Turquie et bien loing la rejeter de nos limittes. Parquoy les dictes bendes de gendarmerie à son frère laissées (lesquelles luy avoit mandé pour secours) et que par l'hyver qui desja s'approchoit y veoit n'avoir *le temps commode*⁽⁷⁾, par lequel la guerre peust estre par luy bien traictée, délaissant à tandis

1. Ces mots sont ajoutés.

2 et 3. Sans doute faute d'impression. Tolet devait naturellement traduire *Pannonia* par *Panonye*.

4. Le vrai sens est celui-ci : « Ferdinand avait mis le siège devant Bude, et disait tous ses efforts pour la prendre. »

5. « La prise de la ville. »

6. Le sens est : « la force des remparts et la défense de la garnison. »

7. « Qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps. »

la charge de la guerre à Ferdinand, par grandes journées pourchassé de venir en Italie pour faire et exercer son exercite. Auquel lieu, après qu'il est parvenu, il a commandé que par grand diligence son armée fust preste et *que les dictz gendarmes eussent les mains fresches et promptes*⁽¹⁾, et aussi *comment que à Gennes et à Napples*⁽²⁾, a commandé que grand nombre de navires fussent prestes et armées dans le port de Gennes et à Napples par lesquelles son exercite *fust*⁽³⁾ transporté en Affricque. Certainement son advis estoit tel, qu'il failloit nécessairement que Affricque fust assaillie par luy, affin que luy allant en Turquie, il ne laissast point son ennemy derrière, duquel les Espaignolz se peussent doubter et craindre ; car il avoit délibéré de se ayder et secourir d'eulx et de leur pécune en la guerre contre les Turcqs. L'exercite doncques serré et congréé et les navires prestes à naviger, tandis que la fourniture de bledz se despesche et que l'exercite se rend dans les navires, l'Empereur s'en va dans Lucques pour parler au Pape affin de communiquer avec luy ses conseil et opinion de guerre. Mais le Pape, d'autant que Affricque *n'est point*⁽⁴⁾ muny de portz de mer, il estoit d'advis que la navigation ne se devoit point entreprendre en temps d'hyver et vouloit détourner l'Empereur de son *opinion*⁽⁵⁾ et voyage, laquelle chose jaçoit quelle fiist grande et raisonnable de ne debvoir point envoyer exercite de gendarmerie en lieux cy fort dangereux et plains de périlz et en temps de l'année le plus estrange. Toutes foys il⁽⁶⁾ n'estoit par aultres plus grandes raisons contrainct de demeurer en sa première *sentence et opinion*⁽⁷⁾. Il veoit certainement comment les Chrestiens estoient contrainctz par les dictz Turcqz, ennemys en *Paronye*⁽⁸⁾ et que ce

1. « Et qu'on levât de nouvelles recrues. »

2. Phrase qui n'existe pas dans le texte.

3. « Put être transporté. »

4. « Est très-peu munie. »

5. Mot ajouté.

6. Le *n* est de trop. Lisez : « il estoit par aultres plus grandes raisons contrainct. »

7. Redoublement inutile. Il y a seulement dans le texte : *sentencia*.

8. Pannonie.

n'estoit petite chose à la gent chrestienne que la bataille ne fust point faicte là : et affin que la dicte bataille fust ostée de là, et que lesdictz ennemis fussent contrainctz d'endurer la guerre en leurs *limites et pais*⁽¹⁾, il estimoit que la chose fust mise en grande *célérité et promptitude*⁽²⁾. Et d'autant que la *magnificence et multitude*⁽³⁾ des Turcqz requéroit ung grand apparat, de sorte que ledict Empereur plustôt que l'été prochain ne sçauroit assembler tout son grand exercite, *tandis qu'il se estudioit à faire le dict grand exercite*⁽⁴⁾, il a pensé qu'il devoit *prendre ladicte charge de*⁽⁵⁾ faire guerre en Affricque affin qu'il delivrast les Espagnolz de la crainte des Affricquains, afin que plus facilement ilz fussent *incitez et persuadez*⁽⁶⁾ d'aller en ceste *grande*⁽⁷⁾ expédition contre les Turcqz. Certainement quand il leur estoit demandé pécune pour telle chose ils *souloient proposer le lieu voisin des ennemis et excuser leur crainte*⁽⁸⁾ ; desquelles raisons le Pape *esmeu et suade*⁽⁹⁾ grandement, a approuvé le conseil de l'Empereur, et après avoyr loué la grandesse de son cueur, il le laisse.

Et ces choses ainsi constituées, l'Empereur commande que les navires chargées navigeassent vers les insules Baléares, *aultrement dictes Maillorque et Minorque*⁽¹⁰⁾ et dans ce lieu attendre sa venue. Mais luy, avec trente-six longues navires fait voile en *port Vendore*⁽¹¹⁾ et prétend aller à l'ille nommée *Corseiguo*⁽¹²⁾,

1. Pais est un mot de surérogation. Le texte porte seulement : *in suis finibus*,

2. Même observation pour le mot *promptitude*. L'auteur ne s'est servi que du mot *celeritate*.

3. Au lieu de ces deux mots, il fallait mettre simplement : *la puissance*,

4. Le sens est : « tandis que la chose était en train, s'accomplissait. »

5. Membre de phrase inutile et qui n'est pas dans le texte.

6. *Incitez* suffisait. Le texte ne nous fournit, en effet, que le mot *incitarentur*.

7. Epithète ajoutée,

8. En réalité : « Ils s'en excusaient habituellement par le voisinage de l'ennemi, et la crainte qu'il leur causait. »

9. *Esmeu* traduisait parfaitement *permotus*.

10. Explication ajoutée.

11. Porto Venere.

12. Corse.

lequel, *après qu'il fut jecté en aultre mer par grande félicité de vent*⁽¹⁾, l'ordre des navires ne peut aulcunement garder son cours pour la grand tempeste promptement faicte, mais *c'est*⁽²⁾ séparée en plusieurs parties et luy se parforce par navigaige de rames d'y parvenir, ou aussi l'ont suyvy en ceste partie de l'isle (laquelle regarde l'Italie) sept aultres navires, auquel lieu à cause des vents s'est arrestée deux jours. Et la mer mitiguée, les navires qui avoyent esté distraictes de leur cours retournent. Lesquelles arrivées, l'Empereur s'en va en une ville dicte Boniface, laquelle cité, est située en lieu fort difficile et estrange sur une montaigne divisée en troys parties. Par l'aultre part, il y a le chemin *tortueux et oblique servant à la ville de fosse*⁽³⁾, mais ceste cité n'est par aultre cause *mise en mémoire*⁽⁴⁾ que par son excellence du port. L'Empereur aiant heu bonne félicité de ventz vient arriver à la noble cité de Sardaine, nommée Larghère et là advint chose non acoustumée. A la quelle nuit nous arrivâmes là, et une vache feist un veau aiant deux testes, lequel fust apporté à César pour estre veu, par la femme à qui estoit la vache. Cette cité est assez bien forte et par nature et par diligence, elle est presque environnée de toutes partz de la mer *plus en façon de plaige que de port*⁽⁵⁾, abondante de roches par dedans l'eaue cachées. L'aultre partie *que produit une isle*⁽⁶⁾ est fermée de murailles, ausquelles murailles ya⁽⁷⁾ de tours, à chacun costé une, par le moyen desquelles facilement sont défendues contre *les estrangiers*⁽⁸⁾, et d'aultant qu'elle est située en une plaine (de sorte qu'il n'y a montaigne ne lieu eminent par lesquelz on peust faire aucune violence audit lieu). L'Empereur, après avoir demouré là deux

1 . « Après qu'un vent favorable lui eut fait gagner la haute mer. »

2. (*Sic*) pour *s'est*.

3. Tout simplement : « par un ravin qui sert à la ville de fossé. »

4. Mieux : « Remarquable. »

5. Littéralement : « de toutes parts baignée par une mer qui a très peu de ports. »

6. Qui se termine par une île.

7. « Deux. »

8. « Une attaque du dehors. »

jours, faict voile, et s'en va droict les isles Baléares. Lequel ayant esté deux jours à la voile avec doulx vent, il a esté porté *près de l'isle*⁽¹⁾ *dicte Minorque*, mais en s'approchant de la dicte isle par grande contrariété de ventz *souldain produictz*⁽²⁾, peu s'en est failly qu'il ne soit esté rejecté en *parties contraires*⁽³⁾. Toutes-foys, par grand navigaige de rames, les navires ont esté si bien conduictes que à la fin, bien avant dans la nuict ont esté mises *près de terre*⁽⁴⁾, auquel labour le travail a esté si grand que par l'espace de sept heures, sans cesser de naviger à grand peine, peult l'on faire sept mille. Le demourant de la nuict a esté prins au repos et avons attendu le jour, ayant mis noz navires aux ancras. Et en ce temps là, veu que de bien petit de distance ung port nommé Mahon estoit loing de ce lieu. *Sont espions rejectez par tempeste de mer*⁽⁵⁾ là sommes allez. Ce port icy est le plus beau et le meilleur de tous ceulx que je me souviens avoir veu, je excepte par adventure cecy, que toute la région de ladicte isle laquelle est prochaine à la mer est sainturées de montaignes mais du quartier où est la voye au port, le bas de la montaigne estant en grande plaine jusques à ce que par ung intervalle estroict l'on parviene à l'autre partie du bord de la mer, de sorte que les navires ne parviennent point là sans ung vent doulx. Au demourant, il est propre et facile à toutes aultres choses, certainement il a de cours en *longitude*⁽⁶⁾ près de quatre mil par diverses et variables⁽⁷⁾ conjonctions, lesquelles facilement déffendent les navires de la cruaulté de la mer. *En*⁽⁸⁾ *ceste isle icy y sont deux haultes montaignes et de grande*

1. En vue de la plus petite île.

2. « Durables, *restantibus*, »

3. « A l'opposé. »

4. « Au rivage. »

5. Phrase incompréhensible : il n'est pas question d'espions dans-le texte. Il faut lire : « Comme le port de Manon était rapproché du lieu où nous avons été poussés par le vent, nous y allâmes. »

6. Pour : « longueur. »

7. « Fréquentes. »

8. Il aurait fallu dire : « Le port est abrité par une chaîne de montagnes. »

estendue, desquelles l'on peult avoir grande quantité de boys. La cyté est édifiée vers une extrémité de la dicte isle, *au dessus des montaignes*⁽¹⁾, laquelle si elle estoit si bien munye par art que par nature non point si facilement par un *piral*⁽²⁾ nommé Barbarosse *elle serait pillée*⁽³⁾. Et après que le mauvais temps eut détenu toute *l'armée*⁽⁴⁾ par deux jours, apercevant grande tranquillité, nous feismes nostre chemin à la grande isle *nommée Maillorque*⁽⁵⁾ et là César parvenu, il trouva cent cinquante navires *bien chargées*⁽⁶⁾ déjà là estre arrivées, et Ferrand Gouzagua vice-roy de Sicile aussi estre parvenu avec sept gallères lesquelles mises ensembles avec celles que l'Empereur avoit amenées, faisoient le nombre de cinquante et oultre celles icy nous attendions d'Espagne quinze longues gallères ou bien galliaces et grand nombre de navires *chargées ou de gens ou de munition*⁽⁷⁾, lesquelles après avoir actendu troys jours une galere, nous anunça toutes les aultres estre déjà en Affricque et les navires *chargées*⁽⁸⁾ estre bien près de la dicte Affricque et ledit messagier estre arrivé, l'Empereur soudainement commanda que les gendarmes entrassent dans leur navires et que tout l'exercite se mist en voye. Ceste grand isle *nommée Maillorque*⁽⁹⁾ est belle, grande et spacieuse en laquelle ya une cité de ce nom très noble et populeuse. Ceste isle est contraire à la nature et situation de l'aultre isle dicte Minorque. Elle est prochaine au bord de la mer plaine et fertile, ayant *haultes*⁽¹⁰⁾ montaignes vers la région *meridionale*⁽¹¹⁾ pour la plus grande part sterile,

1. Non, mais tout simplement : « sur une hauteur. »

2. C'est probablement par une faute d'impression que *piral* est là pour *pirate*. Toujours, conformément à l'étymologie, le *πειράτης*, le *pirata*, s'est chez nous appelé *pirate*

3. « Elle n'eut été pillée. »

4. La flotte.

5. Mots ajoutés. L'auteur se contente de dire : *ad majorent insulam*.

6. Faux sens. Il s'agit de navires de transport, *naves anerarias*.

7. Même observation.

8. Même observation encore.

9. Il n'y a dans le texte que : *Major insula*.

10. « Très hautes. »

11. « Centrale. »

laquelle d'aautant qu'elle est plus *près*⁽¹⁾ *et a plus grand aspect à mydy que l'Espagne* en hyver elle est plus tempérée et de moindres froidures et est copieux presque en tous fruictz desquelz l'Affricque est abundante. La cyté a grand estendue et est ornée de beaulx édifices et par le mylieu d'elle passe ung ruisseau descendant des montaignes, lequel vient à grande utilité pour la propriété quil a à taindre les leines. Les habitans de ladicté isle obéissent aux loys des *Tarracoïnens*⁽²⁾ et de langue et de meurs *conviennent fort ensemble*⁽³⁾. En leurs édifices ilz usent de terre meslée avec petites pierres de laquelle matière les murailles de la dicte ville sont faictes vulgairement sont dictes *tappas*⁽⁴⁾.

Les navires doncques toutes promptes à la voylle, l'Empereur faict son chemin droict en Arges, cité d'Affricque prochaine à la mer et là en deux jours arrive. Il trouve les gallères comme l'en luy avoit dict avoir prévenu *leur vent*⁽⁵⁾ et estre près de la terre du cousté que regarde le soleil couchant, loing de la cyté d'Arges *de dix mille*⁽⁶⁾, lesquelles après qu'ilz eurent apperceu nostre exercite elles nous vindrent au devant, mais promptement on les remist là dont elles estoient sorties pour *regarder celle partie de la mer*⁽⁷⁾, et l'Empereur après s'estre avancé de deux ou troys⁽⁸⁾ mille, il envoya douze navires de *l'aultre partie*⁽⁹⁾ de la cyté pour veoir si là seroit lieu sûr contre la tempeste, lesquelz signifiant le lieu estre opportune, l'Empereur *après grand navigaiges de rames*⁽¹⁰⁾ se feist porter là et avoir faict getter les ancrs en mer il attendit *les navires chargées*⁽¹¹⁾.

1. « Plus exposée au midi que l'Espagne. »

2. C'est-à-dire des habitans de la province de Tarragone, autrefois *Hispania citerior*.

3. « Se rapprochent fort. »

4. Sur ces « tappes » (*tapia*) voir plus loin, note IV.

5. Énorme contre-sens. Lisez : « son arrivée. »

6. « De dix milles environ. »

7. « Pour garder cette partie de la côte. »

8. Il faut remplacer *deux ou troys* par *quelques*.

9. « De l'autre côté. »

10. « Ayant passé devant la ville à force de rames. »

11. « Les navires de transport. »

De ce lieu là nous voyons toute la cyté et aussi toute la région par grand espace estoit veue de nous. Le jour après ou la mer peu a peu se venoit à indigner, nous oustames de là et prinsmes lieu où les ventz ne nous pouvoyent tant tourmenter ; ce lieu là est nommé Matafuz et en allant là deux navires des Turcqz servant de espies follement se approchoyent de nous, lesquelles ayant congneu leur erreur tournent la voylle et à force de rames s'en retournent assez hault en la mer, lesquelles les nostres ont pourchassé et l'une de celles par le cours d'une des nostres a esté prinse, l'autre se sauva enterre. Il a esté congneu paroles captifz dudict navire comme elles estoient envoyées là pour espier nostre venue et cognoistre l'affaire de nostre armée. Le demeurant de la journée fut consumé à attendre *gettant les ancrs*⁽¹⁾ en mer que toutes les navires fussent assemblées et ce pendant la mer se pacifie. Sur ce l'Empereur commande à Ferrand Gouzagua⁽²⁾ et à Jacques Bos, hommes prudentz et exercez en l'art militaire, que prinssent une petite barcque de pescheur, autrement nommée fargate, qu'ilz allassent tout autour du bord de la mer près ladicte cyté et après qu'ilz anunçassent en quel lieu seroit bon d'aller et aussi où l'exercite commodément pourroit sortir et se situer, et eulx tous les lieux veuz à leur retour ilz ont signifié ce qu'ilz avoyent *bien preveu*⁽³⁾. Le jour ensuyvant nous fusmes en grande tranquillité de mer. L'Empereur se getta plus près de la ville et a collocqué sa gendarmerie au lieu plus opportune de tous et feist cela sans résistance de ses ennémys. Tout le nombre de l'exercite estoit cestuy-cy, tout le nombre de gens de pied estoit *de vingt deux mille*⁽⁴⁾ hommes, desquelz il y en avoit sept mille Espagnolz, lesquelz estoient venuz de Secille et de Napples, six mille Allemans, lesquelz l'Empereur avoit assemblé en Allemaigne, des Italiens aultant que des Allemans, lesquelz furent contrainctz de *toutes les*

1. Petite périphrase. On peut traduire en serrant le texte de près : « attendre à l'ancre. »

2. Fernand de Gonzague.

3. « Reconnu. »

4. « De plus de vingt-deux mille. »

cytés⁽¹⁾, davantaige de ceux qui estoient nommés gendarmes volontaires, lesquelz *par réputation et pris d'honneur*⁽²⁾ avoyent suyvy l'Empereur, estoient plus de trois mil outre les *domesticques*⁽³⁾ de l'Empereur. Outre ceulx-là y avoit quatre cens hommes de diverse nation, lesquelz les chevalliers de Rhodes de diverse aussi nation *estoyent au nombre de cent et trente, et lesquelz*⁽⁴⁾ avoyent porté despuys Malte dans leurs navires⁽⁵⁾. Quatre cens chevalliers de l'Empereur avoient monté dans les navires à Napples et dans Espagne en furent appelez sept cens. Et après que les gens de pied eurent prins terre (car les gens à cheval ce jour là bien peu sortirent hors des navires)⁽⁶⁾, *universellement ilz se rejouyssoyent ensemble et se séparent pour faire course contre leurs ennemys*, lesquelz ennemys venoyent souventes foys courir près de nostre gendarmerie, lesquelz⁽⁷⁾, estoient bien repulsez par nostre artillerie de sorte que *le nombre estoit bien rare et peu séparé de ceulx qui venoyent à faire course*⁽⁸⁾, pour laquelle chose ne receumes aucun dommaige et les ennemys repoulsés dans les prochaines montagnes, le camp marcha vers la ville. Les Espagnolz lesquelz *Ferrand Gouzagua*⁽⁹⁾ amenoit, lesquelz estoient à l'avangarde, et l'Empereur conduisoit la bataille, laquelle estoit toute⁽¹⁰⁾ d'Allemans, et les Italiens ensemble les chevaliers de Rhodes faisoient l'arrière-garde, *au devant desquelz alloient*⁽¹¹⁾ Camille Colonna. Ce jour là, après avoir procédé environ mille pas, là

1. « De toute l'Italie. »

2. Tolet a ainsi délayé les deux mots *honoris causa*.

3. Plus exactement : « la maison. »

4. Pour que la phrase fût intelligible, il faudrait *étant* au lieu de *estoyent*, avec suppression de : *et lesquelz*.

5. Un point a été omis en cet endroit : il est pourtant indispensable, car, sans cela, la phrase n'aurait pas le sens que l'auteur a voulu lui donner.

6. « Ils se rallient avec entrain, et se lancent sur l'ennemi. »

7. Tolet n'a pas traduit ce membre de phrase : « Lorsqu'ils se groupaient et s'approchaient. »

8. Le sens est : « Qu'ils étaient forcés de charger par petits groupes. »

9. Fernand de Gonzague.

10. Le mot *toute* est ajouté.

11. « Que commandait. »

nous fermasmes et passasmes la nuict presque sans dormir ; *mais*⁽¹⁾ les Arabes, lesquelz estoient au dessus des montaignes se jectoient en la plaine et *avec les flèches du quartier ou l'Empereur avoit mys ses tentes, ilz nous faisaient oultraige*⁽²⁾ contre lesquelz l'Empereur envoya troys enseignes d'Espaignolz pour les reculer ou retarder si *par audace*⁽³⁾ ilz se advanceoyent. Mais eulx se voyans estre si fort pourchassez des nostres se gettoient dans les montaignes et se cacheoyent par dedans, les forestz et défendoient que les nostres ne montassent point. Toutes foys les nostres furent si puissans en vertu qu'ilz gagnèrent les montaignes et gettarent les ennemis hors du lieu, mais croissant le nombre des ennemis les nostres par longue espace de bataille se trouverent *faschez, et las*⁽⁴⁾, de sorte que facilement ne pouvoyent repoulses les ennemis récents et frais, et certainement veu que depuis la première veillée jusques à l'aube du jour ilz avoient toujours continué la bataille leur défaillant la poudre d'acquebute, ilz se retirarent dans nostre camp, bien peu des nostres blessez.

Tout le pays où estoit nostre camp⁽⁵⁾ estoit plain, mais empesché de buissons et herbes sauvaiges. La mer estoit tout à l'entour *et de ce lieu prominent en façon de montaigne là où la violence des ventz getta nos navires de sorte qu'ils vindrent près de la ville de mille pas*⁽⁶⁾ auquel lieu les rochiers et lieux haultz contraires à la mer⁽⁷⁾ empeschent toute la plaine. La cyté est loing dudict promuntoire de douze mille⁽⁸⁾ par rectitude de ligne, mais y allant à pied (à cause de l'obliquité et tortuosité du rivaige), il faudroit faire vingt mil. Le pied des montaignes

1. Au mot *mais* doit être substitué le mot *car*.

2. « Lançaient leurs traits sur le camp, et de préférence du côté où l'Empereur avait dressé ses tentes. »

3. Plus audacieusement.

4. *Las* répond à *defatigati*, mais *faschez* ne répond à rien.

5. « Que nous traversâmes. »

6. « Depuis le promontoire où nous avons dit que nos vaisseaux furent mis à l'abri quand la tempête commença à sévir, jusqu'à mille pas environ de la ville. »

7. « Qui rejoignent la mer. »

8. « Environ. »

se estend en plaine et tout ainsi que le bord de la mer est tortueux, ainsi les montaignes sont situées en ceste plaine, suyvant la nature du rivaige car où l'oblicquité du bord est plus estendu et plus ample aussi par plus grande distance les montaignes sont recullées et ya plus grand plaine, mais là où ceste brassière de mer vient à finir, elle se termine en ung coing et le rivaige là n'est point si tortueux mais plus droict. *Aussi dans la plaine de pas en pas il y a de petites montaignes et haulteurs de terre y lesquelles jointes avec les montaignes confondent la plaine, de laquelle plaine jusques à la ville ya distance de mille pas*⁽¹⁾. L'Empereur après avoir rappelé les gendarmes des montaignes approcha *son camp*⁽²⁾ plus près de la ville, *auquel lieu après avoir gagné la plaine y avoit des montaignes et lieux haultz lesquelz estoient continués jusques aux haultes montaignes et failloit que feissions par là le chemin*⁽³⁾, car il estoit manifeste *que la haulteur des dictes montaignes du costé de nostre exercite estoit estendu en grande longitude*⁽⁴⁾ *et ayant laissé*⁽⁵⁾ les ennemis derriere derechief ils couroyent contre nous et *retournoyent*⁽⁶⁾ nostre exercite, mais eulx en bataillant s'ilz voyent que mal alloit se pouvoyent facilement cacher dedans les montaignes et faisoient sans grand perte d'eulx et grand dommaige aux nostres. Il est vray que si nous eussions tenu lesdictes montaignes facilement nous eussions *enfermé*⁽⁷⁾ noz ennemis et plus libérallement et à moings de dangier ruer dessus eulx, parquoy a esté veu convenant de chasser les Arabes hors des montaignes et là colloquer l'advangarde, laquelle chose com-

1. « Et en cet endroit, la plaine se change en collines qui se rejoignent aux montaignes : nous avons déjà dit que ce lieu est à mille pas de la ville. »

2. « Son armée. »

3. « La plaine traversée, il nous fallait gravir ces collines que nous avons dit se relier aux montaignes, et enfin attaquer les montaignes elles-mêmes. »

4. « Le sommet des montaignes dominait sur une grande longueur un flanc de l'armée. »

5. « De sorte que, quand nous avons laissé... »

6. « Retardaient. »

7. « Empêché de passer. »

bien qu'elle fust de grand labour et entreprinse ; toutes foys les Espaignolz feirent tant par leur vertu et prouesse, ayant *Ferrand Gouzagua conducteur*⁽¹⁾ qu'ils gagnèrent le hault de la montaigne, ayant dechassé les ennemis, et les montaignes occupées *le second ordre*⁽²⁾ de la gendarmerie se colloqua aux basses montaignes qui estoient par dessoulz les aultres et ung peu plus bas l'arrière garde près du rivaige a esté mise, *et là ont leur camp ainsi constitué*⁽³⁾ ; la cité nous regardoit comme ung petit coing, laquelle d'ung costé estait serrée de mer et des aultres deux l'exercite alentour et tout faisoit la figure de triangle et comme ainsi fust qu'elle estoit⁽⁴⁾ environnée de nostre exercite elle n'avoit point grand espérance en leur gendarmerie de dehors, laquelle, jaçoit que vers la plaine elle eust peu venir par derrière assaillir les nostres, toutes foys nous estions au lieu plus hault et facilement leur eussions résisté, aussi venoyent à nostre grand commodité que entre la plaine et ces haulteurs de terre, lesquelz l'Empereur avoit esleu *par ses forces et rampars*⁽⁵⁾, il y avoit beaucoup d'anfractz et lieux tortueux, lesquelz estoyent présentes aux ennemis pour fossez et eussent peu tarder la violence d'eulx, et ainsi les ennemis repoulsés en la cité et toutes choses que par entendement humain se pouvoient preveoir par l'Empereur procurées, le jour *desja fini*⁽⁶⁾ et le guet constitué, tout le camp se resjouyssoit ; mais soudaine calamité advint laquelle auculnement ne se pouvoit éviter, certes très grandes véhémences de pluye, laquelle dura depuys le premier guet jusques au jour, laquelle jacoit quelle fust assez facheuse pour sa véhémence, toutesfoys la violence des vens les rendoit plus molestez, car les gendarmes qui estoient sortis des navires sans aucun empeschement d'eulx n'avoient point de manteau ny cappe pour se défendre de l'oultraige de la pluye, ne

1. « Fernand de Gonzague à leur tête... »

2. « Le deuxième corps » (centre).

3. « L'armée était disposée, de façon que... »

4. « Presque. »

5. « Pour y asseoir son camp... »

6. « Le jour finissant. »

aussi de tentes pour s'enfouyr, dont il est advenu que pour estre fort trempé de pluye et agité des ventz que la vertu et couraige leur failloyent. En ce mesme temps la mer estoit si fort enflée que *quasi*⁽¹⁾ impossible est de le croire et de sorte se estoit faicte furieuse que plusieurs navires lesquelles ne pouvoient point endurer la cruaulté de la mer, que les cordes portant les ancres rompues, lesdictes navires rompues venoyent à travers de terre et les aultres *surmontées des floctz de mer*⁽²⁾ venoyent à fond avec lesquelles grand nombre de gens et abondance de vivres se vindrent à perdre et noyer, laquelle calamité fut fort augmentée à la venue du jour. Alors les ventz et pluyes se augmentèrent par une si grande raige que à peine y avoit aulcun qui se peust tenir sur ses piedz. Les ennemis lors ne *perdirent point l'occasion de nous repoulses*⁽³⁾. Certes *avec*⁽⁴⁾ grand nombre de gens et grande silence vindrent occuper nostre guet, lesquelz estre tuez, se gettant dans *nos munitions*⁽⁵⁾ et à grand nombre de flèches nous meurtrissent. Mais nous *promptement*⁽⁶⁾ esbays et *quasi de toute ayde destituez*⁽⁷⁾, les pluyes et les ventz frappant contre le visage, toutes foys prinsmes les armes et *ainsi comme advenoit le premier qui se rencontroit par une grande puissance se ruoyt contre les ennemys*⁽⁸⁾, mais les ennemis à nostre *defence*⁽⁹⁾ se recullarent affin qu'ils nous *vinssent surprendre par espies*⁽¹⁰⁾, lesquelles ilz avoyent desjà disposé en propre lieu *contre lesquelles espies en les pourchassant ruons dessus*⁽¹¹⁾.

1 . *Quasi* est ajouté et fausse le sens.

2. « Remplies d'eau. »

3. « Pensèrent ne pas devoir perdre cette occasion de nous attaquer. »

4. « Etant sortis... »

5. « Dans nos lignes. »

6. « Subitement. » Les mots : *onmibus rébus* ne sont pas traduits.

7. Ces mots ont été ajoutés.

8. « Et à mesure que chacun arrivait, il s'opposait à l'ennemi de toutes ses forces. »

9. « A notre premier choc. »

10. « Afin de nous attirer dans des embuscades. »

11. « Et dans notre poursuite, nous tombâmes dans ces embuscades. »

Nous estions en nombre supérieur *mais*⁽¹⁾ en vertu égaux, *car*⁽²⁾ eulx et par situation de lieu *et puissance d'armes*⁽³⁾ nous surmontoyent. *Certainement eulx bataillons en l'eaue*⁽⁴⁾ avec aubalaistes, arcz et pierres et toute aultre diversité de flesches nous gardoyent de monter et la pluye nous avoit osté toute puissance d'escoupeterie et usaige d'acquebutes et *ne nous estait demouré*⁽⁵⁾ flesches pour repoulser les ennemis, *de sorte que à la seulle hache, ouy avec le corps nud nous estoit de besoin de nous ruer dessus*⁽⁶⁾ et ce pendant que la *violence*⁽⁷⁾ des ennemis et iniquité du lieu nous retardoit⁽⁸⁾ ; voulant, courir sur les ennemis, eulx se reculloient en nous gettant pierres et flesches⁽⁹⁾. Telle feçon de batailler estoit *incogneue*⁽¹⁰⁾ aux nostres, car la coustume des ennemis *estoit volentiers*⁽¹¹⁾ telle que jamais ilz ne venoyent à grand nombre⁽¹²⁾ contre nous, mais à petit nombre et à cheval nous environnoient nous gettant flesches et dardz pour nous égarer de nostre rang, lesquelz nous estre gettez *hors d'ordre*⁽¹³⁾ et nous gettant sur eulx saignement se recullarent se mettant en fuyte et si par grand diligence aulcun de nous en les pourchassant se esgaroit par adventure de nostre compagnie, eulx retournans la face⁽¹⁴⁾ le venoyent à tuer. Ce jour sortit grand nombre de chevaliers de la cité avec autant de gens de pied, *lesquels vindrent par une si grande vélocité que l'on n'eust sceu dire lesquelz*

1. « Et. »

2. « Mais. »

3. « Et par la nature de leurs armes. »

4. « Car, combattant d'un lieu élevé avec... »

5. « Nous n'avions pas de traits pour... »

6. « De sorte qu'il nous fallait combattre avec la pique et presque à force de mains. »

7. « L'agilité. »

8. « Il n'y a là nul signe de ponctuation dans la traduction. Le sens réclame impérieusement le point et virgule. »

9. « D'en haut. »

10. « Inaccoutumée. »

11. « Fut tout le temps. »

12. « Et corps à corps. »

13. « Hors des rangs. »

14. « L'entouroient et... »

alloyent plus viste ou les gens à cheval ou les gens de pied⁽¹⁾ et les nostres ont esté deceupz par telle manière de batailler, car *en les pourchassant et ayant mis en fuite follement les suyvant sans ordre ne nous donnasme garde que nous fusmes traynez*⁽²⁾ soubz les murs et portes de la ville. Ce temps pendant, les ennemis promptement se gettent dans la ville, puis avec l'artillerie, flesches et dardz et toute aultre espèce de tourment belliqueux en ung moment vindrent à tuer beaucoup de nos gens et des Italiens mirent en fuyte principalement ceux qui n'estoyent⁽³⁾ exercitez en guerre. Les seulz chevalliers de Rhodes⁽⁴⁾, *feirent résistance*⁽⁵⁾ aux portes de la cité jointtz avec aulcuns vaillans Italiens, *lesquels n'eurent crainte aulcune ne faulte de couraige, et nos compaignons fuyantz*⁽⁶⁾ se retirarent à nostre enseigne, et nous doubtant (ce qu'il advint) que les ennemis voyant la faulte des nostres se vissent ruer sur nous, nous transportasmes en ung lieu estroict *dans*⁽⁷⁾ les montaignes et haulteurs de terre où bien peu de gens *se pouvoient arrester*⁽⁸⁾. La nature du lieu est telle, toute la région alentour de la ville est abondante de élévation de terre et parmi lesdictes élévations il y avoit *tortue ainsi que vont ces monceaux de terre*⁽⁹⁾ par lequel chemin on va en la cité, et quand aulcuns des monceaux sont près l'ung de l'aultre la voye est plus estroite, mais quand ilz sont fort séparéz le chemin est plus large, *et croyez que*⁽¹⁰⁾ la suspition ne nous a point deceu.

1. « Qui luttaient tellement de vitesse, qu'ils couraient aussi vite que les chevaux. »

2. « Croyant les avoir mis en fuite, et les poursuivant témérairement et en désordre, ils ne s'arrêtaient que sous les murs... »

3. « Pas beaucoup. »

4. La phrase doit commencer ainsi : « par suite de cette déroute. »

5. « Restèrent. »

6. « Que leur courage détourna d'une fuite honteuse, et qui, après la déroute de leurs compaignons... »

7. « Entre. »

8. Contre-sens. Il fallait mettre « en pouvaient arrêter beaucoup. » Tolet a oublié de traduire le *signum nostrum retulimus* : « Nous y plantâmes notre bannière. »

9. « Un sentier tortueux suivant les courbes des collines. »

10. Ce *croyez que* est ajouté.

car nous ne fumes pas plustot retirez dans *le dict lieu*⁽¹⁾ que les ennemis feirent sortie et course contre nous et quand ilz se approcheoyent près de nous en ung moment (comme ilz ont de coustume) se reculloyent en nous donnant occasion de sortir et nous mener du lieu estroit en plus large et *ainsi deceups*⁽²⁾ nous occire. Au fort après qu'ilz ont veu qu'ilz ne profitoient en rien contre nous, ilz ont envoyé grand nombre de gens de pied au dessus des montaignes qui estoient plus haultes que nous n'estions situez affin que *plus aisément*⁽³⁾ ilz nous gettassent pierres et flesches, ce que l'on n'a peu éviter sans mort, principalement ceulx qui n'avoient point de harnoys ne halcretz et⁽⁴⁾ moururent plusieurs en ceste petite bataille. *Toutesfoys quand les ennemis veirent qu'en si petit nombre, nous faisons si gros effors*⁽⁵⁾ eulx indignés que si peu de gens résistoient à rencontre d'une si grand multitude se deliberarent toutallement de *mettre fin et d'accomplir leur faulse intention*⁽⁶⁾. Soudainement donnant course à leurs chevaulx, ilz nous aissaillent à *coups de haches*⁽⁷⁾, mais nos armures nous servirent bien à leur résister et *comme ainsi soit que nous veissions le secours de nostre salut estre mis en vertu nous proposons beaucoup myeulx en bataillant (s'il failloit mourir) de perdre la mémoire de nostre vertu et grand résistance en donnant dommaige à noz ennemis que villainement en fuyant estre tuez par eulx*⁽⁸⁾. Vrayest que⁽⁹⁾ nostre délibération nous prenions couraige en espérant

1. « Dans le défilé. »

2. « Et, après nous avoir entourés. »

3. Ajouté.

4. « Ainsi. » A la suite on a omis : « Et notre nombre diminua beaucoup. »

5. « Comme toutefois nous ne faisons rien d'indigne de nous. »

6. C'est avec ce verbiage que Tolet a traduit le si simple et si bref *rem gerere*.

7. Tolet, de son autorité privée, a remplacé la lance par la hache. Il fallait dire : « ils nous assaillent à la lance, » (*hastibus aggrediuntur*).

8. « Et, voyant que tout espoir de salut était dans notre courage, nous pensâmes qu'il valait mieux combattre pour laisser le souvenir de notre vaillance, et, s'il nous fallait mourir, vendre chèrement notre vie à l'ennemi, que de périr dans une fuite honteuse. »

9. Qu'en notre délibération. C'est une évidente faute d'impression.

que bientost l'Empereur nous donneroit secours en laquelle espérance fumes si fermes et constans que nous supportasmes la course des ennemis⁽¹⁾ et quand ilz *se joingnoyent à nous lors nous les tuyons facilement*⁽²⁾, à laquelle occision estoit facile d'autant qu'ilz estoient en bataille tout nudz, laquelle chose par eulx cogneue se recullarent *si loing que de ce lieu quand nous estions au découvert ilz nous gettoient flesches et dardz et par traictz d'aubalaistes (pensant qu'ilz perceroient noz armes) nous perséquutoyent grandement et à grand peine pouvions éviter la multitude de traictz que l'esper de nostre vertu et puissance se perdoit fort et aulcuns d'eulx qui estoient a l'avangarde fort blessez nous ostant de nostre siège en perturbant tous noz ordres*⁽³⁾. Auquel temps l'Empereur avec tout le nombre des Allermans *promptement*⁽⁴⁾ nous vient au secours et les ennemis voyans cecy se repoussant ung peu et nous donnant espace de nous ravoir. L'Empereur avoit constitué *le camp assez loing des ennemys, ayant devant luy ses petites haulteurs de terre*⁽⁵⁾ et parmy lesquelles y avoit voyes cachées et tortueuses et dont les ennemys ne pouvoient juger nostre force ny nombre de gens ; parquoy, affin qu'ilz le sceussent, ils s'approcharent de plus près, mais quand ils veirent qu'ilz ne proffitoient en rien et craignant que si par bataille ils venoyent à se battre contre nous et aussi que nécessairement il leur failloit fouyr et se jeter dans la ville que ensemble avec eulx les nostres ne se gettassent dedans,

1. Tolet a omis les mots : « avec nos piques. »

2. « Quand ils pénétraient dans nos rangs, ne leur laissant pas la place de se retourner, nous les égorgions. »

3: Tout ce passage a été mal interprété et doit être ainsi rétabli : « Ils reculèrent hors de portée de nos piques ; de là, nous lancèrent des flèches et des javelines, visant les parties du corps que l'armure ne couvre pas, et des traits d'arbalète qu'ils pensaient devoir percer nos armes : nous étions trop serrés pour pouvoir les éviter, et le courage ne suffisait plus à garder la position : car une partie de ceux qui combattaient en première ligne, grièvement blessés, jetaient le désordre dans nos rangs, et nous faisaient perdre pied. »

4. Cet adverbe est de Tolet.

5. « Son ordre de bataille à l'endroit où nous avons dit que les collines laissent entre elles un plus large intervalle. »

ilz se retirèrent assez à temps et nous vindrent trouver là. *L'Empereur ne fut pas hors d'Arges en parlant à ceulx de l'avangarde, en les exortant subitement aulcuns de ceulx à qui ilparloit tombarent par terre de coups d'artillerie*⁽¹⁾ mais ledict Empereur pource ne s'estonna jamais, ne perdit son oraison, ne changea de visaige mais fut *avec telle présence et force d'entendement qu'il a accoustumé d'estre quand il est en repos et tranquillité*⁽²⁾. Tout cecy faict voyant l'Empereur qu'il avoit accompli son bon vouloir nous ayant osté hors de péril et les ennemis repoulsez dans la ville, il reduict tout l'exercite dans ses *fortz*⁽³⁾ ayant perdu *plus*⁽⁴⁾ d'Allemans ; *mais*⁽⁵⁾ des chevalliers Rhodiens, lequelz à peine accomplissoient le nombre de cent sont mortz huict près des murs de coups d'artillerie et *en la bataille en eschappa trente blesséz*⁽⁶⁾. Mais des Italiens qui estoient joincts avec nous je ne sçay le nombre des mortz ne aussi combien de blesséz eschappèrent, car veu que je *fuz fort blessé*⁽⁷⁾ et que grandement par mes playes je fuz travaillé et fort malade. *Je ne puis auculnement scavoir*⁽⁸⁾ le nombre des mortz ne des blessez. Tandis que *l'impétuosité des ventz ennemys et la pluye*⁽⁹⁾ nous agitoient si cruellement en terre les navires estoient sur la mer trop plus cruellement tourmentées. Certes la violence des ventz avoit si fort emeu la mer, que quand elle venoit à frapper contre les navires les ancres et les cordes ne résistoient point et ne laissoient de venir aborder à terre, et si par abondance de cordes l'on en cuydoit aulcunes retenir, elles estoient si fort agittées et vexées par

1 « Là, l'Empereur fut vraiment au milieu du danger : car, tandis qu'il animait les premiers rangs, plusieurs de ceux auxquels il parlait furent emportés par des boulets. »

2. « Avec autant de présence d'esprit qu'il a l'habitude d'en avoir dans les moments les plus tranquilles. »

3. Dans ses *camps*.

4. *Plus* au lieu de *peu* (*paucis Germanorum desideratis*) doit être une faute d'impression.

5. Ce *mais* ne figure pas dans le texte.

6. « Trente se retirèrent du combat à cause de leurs blessures. »

7. « Je fus emporté très-gravement blessé. »

8. « Je n'ai pu trouver personne qui m'ait foit savoir. »

9. « Le vent, les ennemis et la pluie. »

la tourmente que les estoupes (lesquelles sont pour estoupper les fentes des navires) sortoyent hors et se remplissoyent d'eau puis périssoient. Les Arabes par leur estude (*quelque infelicité que nous eussions*⁽¹⁾) ne laissarent point de augmenter nostre grand affliction, car apercevant nostre naufrage se assembloient ung grand nombre au bord de la mer affin de tuer ceulx qui par infortune *seroient*⁽²⁾ gettez en terre.-En telle manière la chose estoit si douteuse qu'on ne scavoit s'il estoit myeux de se laisser submerger ou se getter en terre. L'Empereur *cognoissant tout cecy, getta à terre deux mille hommes lesquels*⁽³⁾ vindrent au secours et ayde aux nostres en repoulsant les ennemis. Leur venue fut de grand profit et utilité avec grand secours aux nostres⁽⁴⁾, mais ce conseil (jacoit qu'il ne peut estre repris) ne fut pas sans grand dommaige, car les mariniers *se pensant estre plus seurs de soy aborder plus près de terre et pensant qu'avec moins de dommaige ilz supporteroyent la violence de la tempeste dont par leur conseil le naufrage a esté beaucoup plus grief*⁽⁵⁾. En ceste tempeste sont perdues cent trente navires duquel nombre quatorze galères⁽⁶⁾ sont venues à travers dans terre. Lequel infortune a esté mal receu avec désespoir et affaiblissement de cueur de nostre gendarmerie plus grand quonques fut, *certainement*⁽⁷⁾ quand la gendarmerie fut mise à terre pour estre plus promptz à cheminer *et poursuivre les ennemis*⁽⁸⁾ on la getta hors des navires sans empêchement d'hardes et ne portoyent que vituailles pour *huict*⁽⁹⁾ jours, lesquels avoyent desja les

1. La parenthèse est ajoutée.

2. « Étaient. »

3. « Très-ému de tout cela, y envoya environ deux mille Espagnols. »

4. « Apporta le salut à beaucoup des nôtres. »

5. « Voyant qu'ils seraient sauvés s'ils gagnaient la terre, luttèrent moins énergiquement contre la tempête : d'où il advint que le naufrage, etc. »

6. Tolet a oublié de traduire ainsi une petite phrase incidente : « disjointes par leur longue lutte contre la mer. »

7. *Certainement* doit être remplacé par *car*.

8. Ces trois derniers mots ont été ajoutés.

9. *Deux* jours (*duorum tantum dierum*). N'y a-t-il pas encore une faute d'impression dans ce huit substitué à *deux* ?

jours précédans consumez et pource doubtoient-ilz (veu que plusieurs navires estoient perdues) que le demeurant aussi ne se vint à perdre et que lors il fallist souhaitter la mort, attendu qu'ilz ne veoient point d'autres navires pour estre transportez et qu'il n'y avoit rien pour secourir *la fin*⁽¹⁾ et aussi pour se défendre de pluyes et de ventz. Aussi ilz n'avoient ni artillerie ny aultres instrumentz belliqueux pour assaillir la ville et *qu'ilz ne se pouvaient ailleurs retirer*⁽²⁾, *car*⁽³⁾ leur espoir estoit perdu de donner assaut quelconque à la ville. *Ceste perturbation icy retarda tout l'exercite ung jour et une nuict*⁽⁴⁾ et troys jours après la mer commença ung peu se mitiguer et tranquile ; mais voyant l'Empereur que l'on ne pouvoit encore seurement voguer pour apporter des navires la compaignie, il feist tuer les chevaulx qu'il avoit faict mectre hors des navires et nourrit sa gendarmerie troys jours⁽⁵⁾, laquelle calamité fut en ce plus grande car ensemble avec les navires se perdit grande abondance de froment, farine, biscuit, pois, febves, vin, huylle et de chair sallée, aussi de toutes aultres choses appartenantes à la nourriture du camp. Davantaige y mourut grand nombre de chevaulx à laquelle perte aussi y pouvons adjouster grand nombre d'artillerie et toute munition de tourmentz belliqueux, lesquelz avoient esté apportez tant pour la défense des navires que pour donner assaut aux villes, lesquelz les ennemis *pourront en tranquillité de mer*⁽⁶⁾ faire pescher et tirer hors. Finablement la perte du

1. « Leur faim. »

2. « Et qu'ils ne pouvaient tirer de vivres d'ailleurs. »

3. *Car* a été bien malencontreusement ajouté ; cette conjonction fausse le sens.

4. « Ce découragement régna dans l'armée tout le jour et toute la nuit suivante. »

5. Et est ajouté et change totalement le sens. On doit traduire : « Ce ne fut que trois jours après que la mer se calma un peu : mais comme en ce moment on ne pouvait pas se servir de la rame pour se ravitailler auprès des bâtiments, l'empereur, ayant fait tuer les chevaux qui avaient été débarqués, en nourrit son armée pendant ces trois jours. »

6. Le mot du texte : *tranquillitatem*, ne se rapporte pas à la mer, mais à la situation. Villegaignon veut dire qu'à la faveur de paisibles circonstances, les ennemis pourront s'emparer de ce butin sous-marin.

froment fut si grande que à peine peult-il suffire à ramener la gendarmerie. L'Empereur après toutes ses incommoditez receues *et grandes pertes faictes*⁽¹⁾, délibère de remettre le dict assault contre la cité d'Arges à l'esté prochain *auquel sommes desja entrez*⁽²⁾ et de retourner son camp en Espagne. *Certainement*⁽³⁾ il commanda qu'on se retirast vers le bord de la mer le plus commode pour entrer dans les navires. Cela fut veu le plus triste et plain de grande compassion, car les gendarmes qui avoyent enduré la fain et les pluyes troys jours⁽⁴⁾ estoient si abbatuz et foibles qu'en se retirant aux navires ilz tomboient *tous mortz*⁽⁵⁾ et estoit la terre si limoneuse qu'on ne pouvoit *aller dessus ny reposer*⁽⁶⁾ et si la gendarmerie⁽⁷⁾ se vouloit reposer ilz s'appuyoient sur leurs picques profondément mises en terre et en ceste manière lassez se repousoyent. Toutes foys nostre gendarmerie par une grande singularité de cueur et de présence⁽⁸⁾, surmonte de grandz festz et périlz et *demeure troys jours avant que parvenir au lieu des navires et passèrent à guay troys fleuves*⁽⁹⁾ et là parvenus *ou lesdictes navires estoient*⁽¹⁰⁾, tandis que les Italiens et les Allemans se sont mis dedans lesdictes navires, l'Empereur commanda aux Espaignolz (*auxquels il se fyot fort et desquelz avoit grand opinion au faict d'armes*)⁽¹¹⁾ *qu'ilz fussent promptz tousjours encontre les ennemis, et feist si grande diligence qu'il feist apporter*

1. Ces trois mots appartiennent au traducteur.

2. Ajouté.

3. « C'est pourquoi. »

4. « Sans interruption. »

5. « En faiblesse. »

6. « Ni se coucher, ni s'avancer. »

7. Les gens d'armes, les soldats, *militēs*.

8. Par leur singulière grandeur d'âme (*Singulari animi magnitudine*) et par leur présence d'esprit, leur sang-froid (*præsentia* étant pris au figuré, comme l'a souvent fait Cicéron).

9. Traversant trois fleuves à gué, avec de l'eau jusqu'aux épaules, ils firent le chemin en trois jours.

10. Au lieu favorable à l'embarquement.

11. « Qui étaient ceux au courage desquels il se fiait le plus, de se porter contre l'ennemi. »

promptement dans les navires les dictz Espagnolz⁽¹⁾, afin que si la mer se revenoit à indigner, que bonnement l'on ne peult estre portez dans lesdictes navires par les barques nommées Esquiffes et d'aultant que la tempeste avoit perdu grand nombre desdictz esquiffes, *ilz ne pourraient entrer dans lesdictes navires, ny instruire et accomplir toute la compaignie avant trois jours*⁽²⁾, et trois jours après⁽³⁾ que la moytié des Espagnolz estoit déjà dans les navires, les ventz se commencèrent peu à peu à augmenter, et la mer desja faicte impétueuse, le demourant du nombre à grosse peine fut porté dans les navires, et ce veoyant les mariniers feirent délibération que quelque navire qui fust complète et chargée que soudain feisse voylle, et ainsi furent saulvez les premiers chargez, *car paravant que la tempeste fust reconfirmée ilz estoient desja à la voylle faisant chemin*⁽⁴⁾, mais les aultres que plus tard se estoient chargées la tempeste les a si fort arrestées que une des navires de Rhodes après avoir perdu toutes les cordes des ancras se pensa perdre contre les rochiers, mais les galliotz faisoient un si grand effort par voyaige de rames qu'ilz la misrent à haulte mer et après qu'elle fust délivrée des rochiers, les mariniers furent d'oppinion de trop mieulx faire voylle que inutillement résister aux floctz de la mer. Ladicte navire a esté accompagnée de troys aultres et avec bon vent sont arrivées en Buge ce que n'a esté faict sans grand labeur et péril.

Certainement⁽⁵⁾ un navire ayant perdu le thymon *estoit des undes pleine d'eaue*⁽⁶⁾, mais l'Empereur attendoit que l'impé-

1. « Qu'il s'occupa de les faire embarquer le plus rapidement possible, de peur que... »

2. « L'embarquement en fut ralenti d'autant, et on ne put pas mettre moins de deux jours [et non *trois*] à installer les bâtiments et à embarquer les hommes. »

3. « Lorsque. »

4. Toute cette phrase est ajoutée.

5. Tolet s'obstine encore ici à mettre *certainement* à la place de *car*.

6. « Fut presque anéantie par les flots (*fluctibus fere obruta est*). »

tuosité des ventz cessast pour faire remonter⁽¹⁾ les navires et finalement s'en aller, et après qu'il eut *assez*⁽²⁾ inutilement essayé, creignant que la tempeste ne vint plus grande et qu'il ne vint à estre gecté contre les rochiers, après avoir laissé quatre gallères lesquelles avoient prins le lieu plus seur pour ayder et secourir aux aultres navires, il feist voylle et suyvit les navires de Rhodes, et le jour après *que nous fumes*⁽³⁾ arrivez à Buges, les dictes gallères qu'on avoit laissé près d'Arges pour secours aux aultres navires nous vindrent annoncer comment lesdictes navires n'avoient pu endurer *le temporal*⁽⁴⁾ et estoient rompues et venues à travers du bord de la mer ou grand nombre de gendarmes périrent⁽⁵⁾. *Le demourant se estoit getté à terre et mys en ranc pour fort batailler mais voyant qu'ilz estoient hors d'esperoir mirent espoir de vie à se rendre et marchèrent vers la cité ou tous furent deffaictz et occis par les Arabes*⁽⁶⁾, et vela la fin et exit de la guerre Affricane.

Le temps et prolixité de labeur requeroient que repositions longtemps dans Buges, mais le lieu ne le pouvoit supporter, *certainement*⁽⁷⁾ le port de Buges, veu qu'il n'avoit point puissance de terre pour réprimer et mitiguer les ventz qui venoient de Europe *ne donnoit point conseil ny cueur sinon grande defiance d'arrester là*⁽⁸⁾. Certes la mer irritée de ventz tormentoit si fort noz navires qu'elles ne furent point en moindre⁽⁹⁾ péril

1. « Pour faire remorquer les navires jusqu'en pleine mer. » Tolet a négligé le *remulco* et le *in altum*,

2. « Pendant quelque temps. » Le mot *assez* est de trop.

3. « Qu'il fut arrivé à Bougie. »

4. *Temporal* n'a jamais été qu'un terme d'anatomie. C'est une faute d'impression sous laquelle il faut lire *tempête*,

5. « Périrent noyés. »

6. « Que le reste, jeté à terre, avait cherché à gagner la ville en combattant : et, qu'affaiblis par le désespoir, ils avaient cru sauver leur vie en se rendant, et enfin que les Arabes les avaient tous tués, pendant qu'ils se dirigeaient vers Alger. »

7. « Car. »

8. « N'offrait à nos navires qu'un perfide abri. »

9. « Bien moindre. »

que quand nous estions auprès *d'Arges*, et bonne fortune nous avait abandonné là⁽¹⁾ une navire chargée de froment et autres victuailles mais bien près de nous est venue à ... et périr par tempeste de temps. Et ... que la tempeste ne nous ayt porté aultre dommage non sansne le Pour le grand peur de nous mesmes en laquelle ... et après que la mer nous eut plusieurs jours travaillé, le matin ensuivant elle se feist plus cruelle et tant et tant plus la nuit se faisoit plus aussi elle se augmentoit en cruauté, en sorte que long temps nous fusmes hors de tout espoir. Mais finalement, le jour déjà ouvert, la mer se monstroit aulcunement mitigée, *après une si grande rigueur et ne vouloit point estre si cruelle ny de mauvais aspect à la rencontre du soleil*⁽²⁾. Toutes foys elle a été si vehemente et cruelle qu'elle getta la capitaine et principale gallère de celles de Cecille à bord couppant l'arbre et voylles⁽³⁾, davantaige un aultre navire des Cecilliens fut si fort affligée de la tempeste *qu'elle vint tuer ung galliot dans la navire, lequel estoit estaché par le piedz d'une chaine*⁽⁴⁾. Elle ne fut pas moins outrageuse aux navires de Rhodes, car elle print une esquiffe d'une gallère⁽⁵⁾ et le getta si hault qu'elle vint à tomber *dedans une aultre*⁽⁶⁾ gallère et rompit un banc de ladicte gallère et blessa deux galliotz, et finalement⁽⁷⁾ tous ceulx qui estoient esté devant Arges sans peril et dommaige à la fin ilz ne furent point obliez ny exemptz de dangier car⁽⁸⁾ le *conte Anguillane a esté bien près de dangier en telle manière*

1. « Et il était arrivé par hasard de Bone. »

2. « Comme elle avait déjà épuisé presque tout son venin, elle eut honte de sa fureur et rougit de montrer au soleil un visage aussi horrible, » Tolet n'a pas traduit la phrase, trop digne de la précédente : *tanta tamen efus fuit incivilitas*, etc.

3. « Sur un flanc, jetant le mât et les antennes hors du navire. »

4. « Que la mer entrant dans le navire et saisissant un rameur, lui sépara le tronc de la jambe enchaînée et le précipita hors du bâtiment. »

5. « Au moment où elle était dans son voisinage. »

6. « Sur le haut de la galère. »

7. « Pour que tous ceux. »

8. Car est de trop.

qu'il se voua aux saintz⁽¹⁾ d'aultant que *la tempeste tomba*⁽²⁾ *sur ung bord de navire et emporta une ymage de saint André*⁽³⁾ et sans la situation du lieu où nous estions où la mer selon le cours de la lune vient à croistre et décroistre estions tous périz⁽⁴⁾, et du temps que estions à Buges d'aultant que la lune estoit pleine, la chaleur de la mer estoit grande ce que reprimoit la véhémence et impétuosité delà mer, aultrement n'eussions point supporté les undes six heures. Après ladicte tempeste la mer se commença à adoucir⁽⁵⁾. Toutesfoys *l'on ne pouvoit encores bien naviger et cuydasmes périr de fain*⁽⁶⁾ et jacoit que Buges fust nostre.

1. « Elle ne voulut pas épargner le comte Anguillara, et lui fut si cruelle, qu'elle ne respecta même pas les saints. »

2. « Elle se précipita sur la poupe avec une telle fureur. Qu'elle arracha et emporta la poupe elle-même et une statue de saint André qui la décorait. »

3. « Elle épargna les autres, dont elle s'était déjà vengée à Alger. Une seule chose nous sauva, qu'il me faut expliquer ici. » (Tolet a omis de traduire ces deux phrases.)

4. « A l'endroit où l'Océan entre dans la Méditerranée, il sépare l'Afrique de l'Europe par un très-petit intervalle. Ce resserrement produit un courant, jusqu'à ce que la mer trouve assez de largeur pour s'épandre librement : et, au moment des marées, plus les navigateurs sont près du détroit, plus ils trouvent les courants rapides : d'où il suit que, dans l'ouest de cette mer, les tempêtes sont plus dangereuses que dans les autres parties. En outre, plus on se rapproche de la pleine lune, plus l'Océan se gonfle, grossit ses vagues et entre dans notre mer avec plus de violence : au décroît de la lune, il décroît pareillement, ce qui adoucit les vents et les tempêtes. Ce flot rapide, ou, comme l'appellent les marins, ce courant, se précipite avec la vague jusqu'à ce qu'il soit arrêté par une langue de terre, par suite de quoi l'Océan voit habituellement ses flots changer de direction et aller à l'opposé de l'Europe. Pendant que nous fûmes à Bougie, la mer était, comme je l'ai dit, très agitée et aussi soulevée que possible par la force du vent : comme la lune était pleine, et par suite les values de l'Océan plus fortes, le courant était plus rapide : sa force, jointe à celle du vent, ajoutait à la rapidité des vagues : il en résultait que la mer furieuse roulait sur une large étendue et venait se briser à terre avec grande vitesse : et aussi la violence de son retour était en proportion de celle de son arrivée, en sorte que le flot qui retournait à la mer reprenait et ralentissait le choc de celui qui arrivait, lequel, par suite, frappait moins fort les navires : s'il en eût été autrement, le plus solide des vaisseaux n'eût pu résister six heures de plus à la tempête. » Tout cela a été traduit par Tolet en deux lignes, depuis « et du temps que nous estions, » jusqu'à « les undes six heures. »

5. « A agir plus doucement avec nous. »

6. « Comme elle était encore innavigable, elle nous livrait à la famine et nous en vîmes le péril de près. »

toutesfoys elle est si sterille⁽¹⁾ que à peine nous pouvoit elle ayder. Ladicté cité est située à la vallée des haultes montaignes, *lesquelles sont d'assez grande estandue*⁽²⁾, car les Arabes contre lesquelz les Espagnolz ont *continué*⁽³⁾ la bataille, sont seigneurs du pays prochain à eulx et *n'ont point de froment que des Espaignes*⁽⁴⁾. La forteresse de ladicté ville est constituée en troys grandz tours, lesquelles ensemble avec la ville deux cens hommes gardent. Il y avoit long temps que là n'estoit arrivé navire d'Espaigne, parquoy ne nous pouvoient en si grand nombre *recepvoir*⁽⁵⁾ et l'Empereur constitué en ces tribulations, commanda que troys jours durant l'on jeusnast faisant processions generalles, et puy après avoir heu absolution de ses péchez par confession *qu'on*⁽⁶⁾ receust Corpus Domini, ce que tous ont faict, et mitigué l'ire de Dieu, et la lune estant desja vieille et en declination les ventz se commencèrent à appaiser, la mer s'est rendue plus⁽⁷⁾ douce. Auquel temps craignant que ne perdissions de faire voylle l'occasion le chef des Rhodiens s'en va parler à l'Empereur et luy demanda congé de s'en aller ce qui luy fust octroyé et avec luy s'en alla *Ferrand Gouzagua*⁽⁸⁾, et cheminarent vers Thunes là ou arrivasmes en quatre jours par voyaige de rames. Mais l'Empereur croyant *que*⁽⁹⁾ le principal des gallères de André Doria lequel disoit le temps n'estre encores propre à naviger, attendit une plus grand commodité de temps. Estant à Thunes le roy de ladicté ville nous refrescha tous et bailla

1. « Telle est la nature du lieu. »

2. Ceci n'est point dans le texte. Mais ce qui s'y trouve, et qui n'a pas été traduit, c'est cette phrase :

« Et qui a pour limites de son territoire les remparts mêmes de la ville. »

3. *Continuellement*. Il est évident que *continué* est un lapsus typographique.

4. « Tout ce qu'il y a de froment dans Bougie y est apporté d'Espagne. »

5. « Aider bien facilement »

6. « Il reçut. »

7. « Un peu plus. »

8. Fernand de Gonzague.

9. Que est de trop.

victuailles, et aultres choses nécessaires et là attendismes opportunité de temps, et départant de là arrivasmes en une cité de Cecille dicte Drépan⁽¹⁾, *auquel lieu feimes aulcunes oblations et prières durand deux jours en l'église Nostre-Dame de l'Annonciation. Et après ce arrivasmes en une cité nommée Palerme*⁽²⁾ auquel lieu après avoir laissé les navires de Cécille, celles de Rhodes ont esté amenées à Meschine. Et estant là me vins à recorder des négoces que j'avoys laissé et remis à mon retour d'Affricque, parquoy deliberay me reduyre. J'entray dans une fargate pour m'en aller à Napples et de Napples à Rome, avec grande tempeste de temps. Auquel lieu *pour le refreschement de mes playes*⁽³⁾, ay faict aulcun séjour, attendant parfaicte guérison et tandis et affin que ne fusse ocieux, ay escript l'expédition faicte en Affricque, en laquelle narration par *bon conseil*⁽⁴⁾, ay omis de racompter les pertes de plusieurs grands personaiges, et aultres grandz dommaiges de la chose familière, certainement d'aultant qu'elles estoyent grandes je n'ay point peu diligemment les narrer, aussy que n'ay le tout en mémoire.

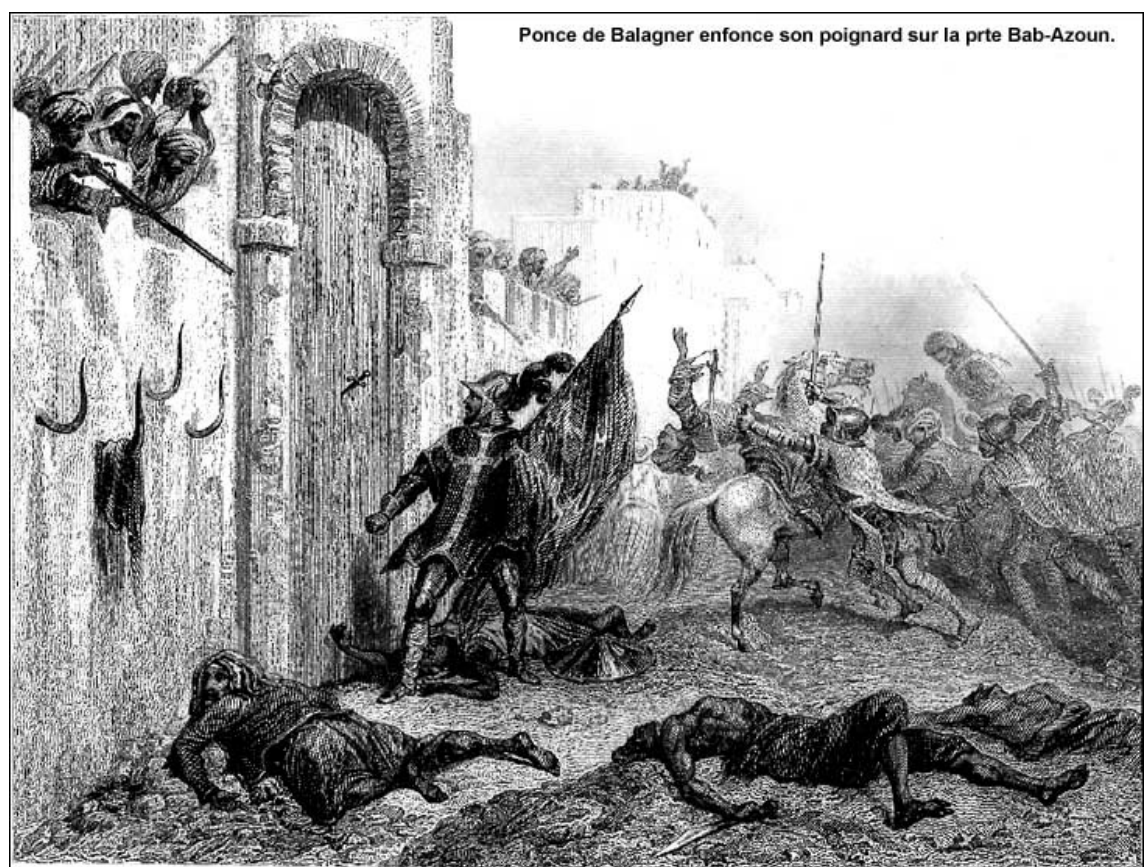
Fin du Voyage d'Arges.

1. La ville de Sicile que nous nommons Trapani et qui s'appelait autrefois *Drepanum*.

2. Ce passage tout entier manque dans le texte.

3. « Mes blessures s'envenimèrent par la longueur et les difficultés de la route. »

4. « A dessein. »



Ponce de Balagner enfonce son poignard sur la prte Bab-Azoun.

VOYAGES DES SOUVERAINS

DES PAYS-BAS.

PUBLIÉE PAR
MM. GACHARD ET PIOT
DE L'ACADÉMIE ET DE LA COMMISSION ROYALE, ETC.

EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT À ALGER, PAR UN ANONYME.

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

1881

INTRODUCTION

Les deux frères Haroudji et Kheir-ed-Din, connus tous les deux sous le nom de Barberousse, s'étaient établis depuis longtemps sur le continent africain. Portant leurs vues de plus en plus loin, ils arrivèrent enfin à Alger. A la mort de Haroudji (1518), son frère Kheir-ed-Din fut élu en qualité de chef par les Turcs de leur nouvelle conquête. En ce moment, les Espagnols occupaient, en vertu d'une longue possession, une île vis-à-vis du port conquis par le nouveau chef et appelée le Peñon d'Alger. C'était, pour les Algériens, un voisinage gênant, désagréable et parfois dangereux. Les Turcs s'en emparèrent. Alger échappait de cette manière complètement à l'Espagne.

Charles-Quint songeait sérieusement et depuis longtemps à s'en emparer. Il convoitait toujours cette ville, nous l'avons établi au paragraphe précédent, en parlant des négociations diplomatiques entre l'Empereur et la Porte ottomane. L'expédition d'Alger, en 1541, était la conséquence nécessaire des

envahissements et des conquêtes entreprises par les Turcs en Europe et en Asie, le résultat du mauvais succès des négociations précitées, le corollaire obligé de la prise de Tunis. Dès l'année 1540, l'Empereur fit les préparatifs nécessaires pour une campagne contre Alger. Il rédigea son second codicille (28 octobre 1540)⁽¹⁾ qu'il avait fait précéder, selon sa coutume, de certaines négociations diplomatiques avec Barberousse, sur lesquelles la *Coleccion de document inéditos* donne d'excellents renseignements⁽²⁾. L'essai n'aboutit pas. Il fallut agir, mais avec promptitude et audace.

L'expédition contre Alger fut immédiatement résolue par l'Empereur, non par suite d'une trop grande présomption de ses forces, ni comme conséquence des pirateries organisées sur les côtes de la Barbarie, ainsi qu'on l'a souvent soutenu. Les circonstances exigeaient une action prompte et décisive. En ce moment, l'Empereur avait les bras plus ou moins libres : la France lui avait donné, non pas la paix, mais un armistice, une trêve qu'il devait mettre à profit.

La prudence du chef de l'Église (p. 417), l'expérience d'André Doria voulurent en vain arrêter Charles-Quint, prêt à entrer en campagne au milieu de l'hiver et à affronter les périls d'une mer, toujours orageuse à cette époque. Rien n'y fit. « Le Saint-Père, en l'admonestant, disoit que en Affrique n'avoit nulz bons ports ny asseurez, par especial autour de la ville d'Argeil (Alger), et que l'on ne debvroit pourtant ainsy

1. *Papiers de Granvelle*, t. II, p. 599. Il avait déjà fait un premier codicille le 5 novembre 1539 (*ibid.*, p. 542). Son testament datait du 22 mai 1522 (*ibid.*, t. I, pp. 252-256).

2. Ces documents sont : 1° Lettre de créance donnée par Charles-Quint à Gand, le 3 mars 1540, au prince André Doria et à don Ferdinando Gonzaga pour traiter avec Barberousse ; 2° *Id.* du même, même date, adressée à don François de Tovar, capitaine de la Goulette, pour mettre à exécution tout ce qui lui sera ordonné par Doria et Gonzaga ; 3° *Id.* de même à Barberousse, du 3 mars 1540, l'avertissant qu'il avait nommé les agents précités ; 4° Sauf-conduit donné, le 10 avril 1540, par les agents susdits aux personnes que Barberousse leur enverrait pour traiter ; 5° Instructions données le même jour, par Doria et Gonzaga, à Jean Gallejo, contador dans les armées de l'Empereur, de ce qu'il avait à traiter avec Barberousse (*Coleccion de documentos inéditos*, t. I, pp. 207 à 216).

hasarder une sy très noble armée, principalement par mer, en temps d'yver innavigable. » A de si sages recommandations, l'Empereur répondit en représentant « les griefz et dommages intolérables des Turcs au royaulme de Hongrye, et auquel grant et émynent dangier estait toute la Chrestienté sy ladicte guerre se continuoit en ce lieu plus longuement » (p. 447). Il voulait faire de la campagne d'Alger une espèce de diversion, destinée à arrêter les envahissements des Turcs dans la Hongrie, sauver, par un coup hardi, les possessions de son frère et la Chrétienté tout entière des dangers de l'Islamisme et de la destruction. Pensée hardie, que les éléments ne lui permirent pas de réaliser. Ce qui avait été prédit arriva. La campagne fut, pour Charles-Quint et son armée, un désastre épouvantable. H'acen-Agha, un renégat corse, qui avait remplacé à Alger Kheir-ed-Din, appelé aux fonctions de capitan-pacha de la flotte ottomane, triompha empiétement de ses ennemis, grâce aux tempêtes, aux pluies et à la famine.

Toute la réputation militaire de Charles, si bien établie par ses triomphes sur Barberousse, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les villes libres, le duc de Clèves, le roi de France, le Pape, Gènes, Florence et Milan, tomba comme par enchantement à la suite de ses imprévoyances. Voulant triompher trop vite, il lança ses troupes sur les côtes africaines, sans prendre aucune précaution. « Soudain, dit le narrateur, nous advint une très grande infortune et malaventure, laquelle ne se povyt du tout éviter. Car dès devant mynuyct bonne espace de temps jusques au jour, jamais ne cessa de pleuvoir très fort. Et combien que le malheur fusse assez grant, sy estoit il encores plus intollérable par la grant forche et véhémence des vents de bise et aultres qui le tout ne cessoient d'engrever ; car noz gens de guerre s'estoyent desbarquiez, sans nuls empeschemens, fors que toutes manières d'armes ; de sorte qu'ilz n'avoient apporté avec eulx ung seul accoustrement pour se pouvoir couvrir contre la pluye, ny aussi nulles pour eulx garantir et retirer

au couvert. dont advynt qu'ilz furent tous perchiez jusques à la chair nue, et tant tourmentez desdits vents et pluyes, que à peine ne leur deffailloit la force et aussy le couraige. » En même temps, la mer engloutit une bonne partie de la flotte. Les vivres, les munitions, les habillements, les engins militaires, tout fut détruit en un clin d'œil. L'ennemi sut mettre la catastrophe à profit. Enfin l'armée de Charles-Quint dut se retirer.

L'expédition d'Alger est, au XVI^e siècle, le fait d'armes sur lequel les chroniqueurs et les historiens ont le plus écrit. Marmol Miñana Sandoval, Paul Jove, Villegagnon, et la chronique des deux Barberousse, à la suite de laquelle MM. Rang et Denis ont publié un récit remarquable, sont des sources d'une importance majeure, auxquelles il faut ajouter les récits de Mariana, Lafuentes, De Hammer, Chotin, Charrière, Henne, Pellissier, etc., Chotin, surtout, a suivi pas à pas Vandenesse.

La relation de Villegagnon, d'abord publiée à Paris en 1542, a été réimprimée dans Schardius sous le titre de *Caroli V Cæsaris aug. expeditio in Africam ad Argeriam*⁽¹⁾. Cette publication est d'autant plus importante qu'elle est faite par un chevalier de Malte, un compagnon d'armes de l'Empereur pendant la campagne d'Alger, parfaitement informé des forces impériales⁽²⁾. Récemment, N. de Grammont a donné une nouvelle édition de Villegagnon, accompagnée d'excellentes notes⁽³⁾.

Au tome II, page 612 des *Papiers de Granvelle*, M. Weiss a reproduit la relation de l'expédition d'Alger, extraite du manuscrit de Vandenesse et conforme à celle publiée par M. Gachard⁽⁴⁾. Le rapport d'un agent adressé à François Ier sur cette prise d'armes est inséré dans les *Négociations du Levant*, par

1. T. II, p. 1419.

2. Ces renseignements ont été mis à profit par Dg HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, t. V, p. 346, et par PELLISSIER, t. VI, p. 61.

3. *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger par Nicolas Durand de Villegaignon, suivie de la traduction du texte latin par Pierre Tolet*, publiée par H.-D. DE GRAMMONT ; Paris, 1874 ; in-8°.

4. T. II, pp. 194 et suiv. des *Voyages des souverains*.

Charrière (t. I, p. 522) Dans la *Coleccion de documentos ineditos*, on trouve une lettre du commandant Veñuelos sur cette entreprise et une autre, adressée par l'Empereur sur le même sujet au cardinal Tavera⁽¹⁾.

Le manuscrit dont nous publions le texte appartient à la Bibliothèque de Tournai. Il est intitulé : *Brief recueil de plusieurs entreprises, belles chasses et autres faictes par la Majesté Impériale, en poursuyvant son voyage d'Argeil, environ l'an VIe quarante, et ce rédigé par escript sir lieu de repos, par manière d'exercitation, par un quidam suyvant sadicte Majesté en cherchant aventures, lequel n'a aultres tesmoings priaït que sa propre veue et présence. Mais afin que ne soyez trop longuement vaguant hors de propos, vous entendrez ; s'il vous plaist, en brief l'intention dudict Recueil.*

Ce manuscrit, porté au n° 138 du catalogue de la Bibliothèque de Tournai, est in-12, sur papier, de 82 feuillets, écriture du XVIe siècle. Il est couvert en parchemin et porte sur la feuille de garde : *Colbrant*, probablement le nom de l'ancien propriétaire du volume. Au texte on ne remarque aucune correction ni surcharge. Une seule note, celle relative aux obsèques du comte d'Egmont, y a été ajoutée en marge.

On le voit, par le titre du manuscrit, l'auteur a voulu garder l'anonyme ; et malgré toutes nos recherches, nous ne sommes pas parvenu à trouver le nom de ce quidam, c'est ainsi qu'il se désigne lui-même. Né aux Pays-Bas d'une famille noble, il fut nourri, dit-il, pendant plusieurs années « saufvement avec les dames ; il ne peult plus souffrir de bon temps, ains ensuivy le commun proverbe que on dit, assavoir : que l'homme endure tout, fors son ayse ; de manière que estant arrivé au terroir de Luxembourg, il laissa les dames et le bon temps, laissant gémir les damoiselles, espérant parvenir avec le temps du nombre des

1. *Documentes inéditos*, t. I, pp. 229 à 241, Ces lettres, datées des 3 et 10 novembre 1541, sont intitulées : 1° *Carta del comendador Vañuelos, sobre lo ocurrido en la expedicion de Argel* ; 2° *Caria del Emperador al cardinal Tavera sobre la jornada de Argel.*

gentilshommes de l'Impériale Majesté (p. 404). »

Il suit dès lors l'Empereur en Allemagne, assiste aux grandes chasses, dont il donne une description digne d'un élève de Nemrod, retrace avec amour les réceptions faites dans les villes à son souverain, particulièrement à Nuremberg (p. 405). La description de la vieille cité franconienne est surtout attrayante, spécialement celle de l'arsenal, où le *quidam* trouva, en 1544 un engin militaire inventé pendant la guerre franco-allemande de 1870, et appelée: mitrailleuse par son inventeur. « Il y avait, dit-il, deux manières d'engiens tous montez ; et estoient en forme de flûtes d'orgues tenant ensemble, dont de l'ung on tiroit d'ung seul coup seize boulets de la grosseur d'une pelotte et de l'autre vingt-six boulets » (p. 407). Tant il est vrai de dire parfois qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Notre narrateur assiste ensuite à tous les préparatifs de la campagne d'Alger, s'embarque, prend une part active à l'expédition, sans doute dans le corps des 5,000 volontaires cités par Pellissier. Malgré la vie efféminée qu'il avait menée jusqu'alors « au milieu des dames », il donne d'excellents renseignements sur les luttes auxquelles il prit part. Il aime surtout à faire ressortir le courage et les qualités de Charles-Quint, qui, pendant la déroute des Italiens, se jette à la tête de trois ou quatre bandes d'Allemands sur les ennemis, et sauve ainsi, par son, énergie, les chevaliers de Malte (p. 427), prêts à être écrasés complètement par l'ennemi. La tactique militaire des Arabes, telle qu'il la décrit, est encore celle mise en œuvre, de nos jours, par ce peuple (p. 427).

On a reproché aux Allemands le défaut de courage et leur ardeur au pillage pendant cette campagne. Le *quidam*, auteur du mémoire, venge ce corps d'élite — c'est ainsi qu'il le nomme — d'un reproche semblable. Loin d'avoir failli à leur devoir, les Allemands ont toujours montré un courage et une énergie à toute épreuve (pp. 422, 424 et 427). Dans les nombreuses rencontres auxquelles ils prirent part, ils agissaient toujours en

gens d'honneur. Quand la situation devint dangereuse pour certaines troupes, ils furent appelés à leur secours et finirent par les sauver. Au surplus, toute la narration porte le caractère de la vérité. Le narrateur a tout vu par lui-même.

Dans deux chapitres différents (pp. 371, 575) l'auteur parle longuement d'une expédition contre la ville d'Afrique, nommée aussi. Adrumentum, Aphrodisium et Mehedie. La relation d'une entreprise semblable exécutée plus tard, en 1550, a été écrite par Calvete sous le titre : *Joannis Christophori Caveti Stellæ de Aphriodisio expugnato, quod vulgo Aphricam vocant, commentarium*⁽¹⁾. Récemment, un auteur allemand, M. Paul Rachel vient de publier sur cette conquête un livre accompagné de correspondances officielles, et intitulé *Geschichisshreibung über den Krieg Karls V gegen die Stadt Mahedia oder Afrika*.

Après avoir dépensé tout son avoir pendant la campagne d'Algérie, l'auteur du mémoire « s'advence de parler à S. M. en luy remonstrant humblement le service qu'il avoit faict à icelle, tant en Flandre, comme durant les dernières guerres et voyage d'Affricque, et aussi qu'il avoit tout perdu de sort qu'il ne luy restait, avec la peauwe (peau), aultre chose que l'acoustrement bien usé et pelé que S. M. pooit veoir sur luy. » Bref, il sollicitait une place de gentilhomme dans la maison impériale. La goutte, maladie ordinaire du monarque, ses préoccupations politiques et les événements ne lui permirent pas de donner une solution immédiate à la demande. Arrivé à Logroño, en octobre 1542, le quidam renouvela sa requête Cette fois, Charles fit dire par André Dubois, son aide de chambre et son serviteur favori, qu'il le recevait « au nombre des gentilz hommes de sa maison en l'estat de coustelier (p. 438). »

La destruction des états de la maison de Charles, dont nous avons dit un mot plus haut (p. V), ne nous a pas permis de

1. Dans SCHARDIUS, l. c., p. 1429.

retrouver le nom du *quidam*. Toutes les recherches faites aux archives de Lille par M. le chanoine Dehaisnes, directeur de ce dépôt, n'ont amené aucun résultat propre à élucider la question.

En qualité de gentilhomme de la maison de son souverain, l'auteur du mémoire le suit partout. Ce qui lui donne l'occasion de parler de la guerre entreprise par la France en 1542, du monastère de Montserrat (p. 439), de Monjuich, du projet très-sérieux de l'Empereur de reprendre l'offensive dans l'Algérie, de l'entretien entre ce monarque et le Pape pendant son séjour en Italie. Le passage (p. 442) relatif à ce colloque mérite une attention particulière. Au moment de quitter l'appartement du Souverain Pontife, l'Empereur rencontra une dizaine de cardinaux, partisans dévoués de la France, qui crièrent : Paix ! paix ! paix ! « Messieurs, répondit l'Empereur avec une présence d'esprit remarquable, s'il y a deux de vous aultres qui se veullent mectre en ostaige et respondre que la paix se fera et entretiendra d'entre le Roy (de France) et moy, faites vous aultres ladicte paix que voudrez, je la signerai. » Cette réponse, donnée à brûle-pourpoint, dérouta complètement les cardinaux « tous confuz, se regardant l'ung l'autre, sans aultrement répliquer. »

Le tableau du traitement infligé par les soldats « aux canailles » de bourgeois en Allemagne a une couleur toute locale à propos d'un pays ravagé en ce moment par la soldatesque (p. 443). Puis il parle du siège de Duren, pendant lequel des militaires firent gras, au grand scandale de l'Empereur. Celui-ci faillit être emporté par un boulet de canon pendant ce siège (p. 444), qui se termina par un assaut des plus cruels (p. 445).

L'entrée triomphante de Charles-Quint à Ruremonde termine la narration « pour ne donner fâcherie aux escoutans, pour estre trop prolix. »

EXPÉDITION

DE

CHARLES-QUINT À ALGER.

Bref Recueil de pluyseurs entreprisses, belles chasses et entrées faictes par la Majesté impériale en poursuyvant son voyage d'Argeil, environ l'an XVe quarante, et ce rédigé par escript au lieu de repos, par manière d'exercitation, par un quidam suyvant Sadicte Majesté en cherchant aventures, lequel n'a aultres tesmoings prins que sa propre veue et présence, Mais, afin que ne soyez trop longuement vaguant hors de propos, vous entendrez, s'il vous plaist, en brief l'intention dudict Recueil.

Et premiers, que après que l'Empereur — pour cause urgente et hastive — eust miraculeusement passé au travers du royaulme de France pour réformer et mectre ordre à la républicque de son pays et chief-villes de Flandres, et après y avoir séjourné à ces fins quelque bonne espace de temps, Sa Majesté se contrista très fort pour la diversité d'oppinions quy régnoient et pulluloient lors en la Germanie touchant la foy ; et partant proposa de soy y trouver, pour illecq tenir une diette chrestienne ou journée impérialle, et remectre la chambre d'Empire

et justice générale d'Allemagne en auctorité, laquelle avoit assez longtemps esté mal obéye et quasy destituée. Et se devoit faire ladicte rasssemblée en la ville impérialle de Rainspur⁽¹⁾, Donc, au partir, Sadicte Majesté visita ses frontières d'Arthois et de Haynault, et fut audit voyage accompagné icelle Majesté des dames jusques à Luxembourg, par espécial de la royne douagière de Hongrye, gouvernante et régente de ces pays d'embas, sa bonne sœur, aussy de la princesse de Gavre comtesse d' Egmond, etc., et pluyseurs aultres.

Et lors ce présent quidam racompteur, ayant esté pluyseurs années nourry soeufvement avecq les dames, ne peut plus souffrir ce bon temps, ains ensuyvyt le commun proverbe que on dict, assavoir : que l'homme endure tout, fors que son ayse ; de manière que, estant arryvé audict terroir de Luxembourg, il laissa les dames, danses et le bon temps, laissant gémir les damoiselles, et ce pour veoir du monde, espérant parvenir avecq le temps — après pluyseurs services — du nombre des gentilzhommes de la maison de l'Impérialle Majesté : ce qu'il feit. Que à Dieu en soyt la gloire.

Et aussy ladicte Majesté Impérialle, après avoir recommandé à Dieu la Reyne, sadicte sœur, et les dames, ne tarda guaires, après aulcunes journées, de parvenir en la bonne ville de Spirs⁽²⁾, laquelle est une belle ville imperialle et episcopalle : auquel lieu d'ung costé passe la grosse ryvière du Ryn ; et y fist Sa Majesté quelque séjour. Durant lequel temps le conte palatin⁽³⁾ luy supplia que, à son parlement d'illecq, il voulsist passer par son chasteau quy n'estoit que à trois lieues de ladicte ville de Spirs ; et sy ne se tarderoit guerres : ce que Sa Majesté lui accorda. Et estoit ce pour le festoyer et sa compaignie, comme vous orrez⁽⁴⁾.

1. Ratisbonne.

2. Spire.

3. Louis, dit le Pacifique.

4. *Orrez*, entendrez.

Et ainsy, comme l'Impériale Majesté eust achevé ses affaires oudict Spirs, se partit, et arriva en peu d'heures au chasteau du conte palatin, appellé Edelberghe⁽¹⁾ : ouquel lieu fut receu Sadicte Majesté bien honorablement, et festoyée de tant de beaux mectz et entremectz, que ce seroit chose trop longue à racompter, et à la mode du pays tant chairs, que poissons. Et y fut la court toute desfroyée, en tenant court ouverte. Et debvez entendre que ledict chasteau est tant magnifique, que dedens une grande salle y a LXXII tables à la mode d'Allemaigne, toutes couvertes. Et est ledict chasteau scitué et assiz au bout d'une haulte montaigne, descouvrant tout le pays d'environ : dont ès pendans d'icelle y a force grantz boys dedens, lesquelz repairent⁽²⁾ pluyseurs loups. Et pour plus donner de plaisir et passetemps l'Empereur et à toute sa court, furent les dessusdicts boys, hays encloz de toute part, saulf une sortie que l'on laissa, par laquelle lesdits loups devaient estre contraintz de passer droit devant la porte du chasteau et au travers du bourg ; auquel lieu avoit pluyseurs laches de grans et puissans levriers. Et dedens les bois on avoit assiz et affutez pluyseurs pièces d'artilleries pour tirer, au son desquelz vous eussiez veu courre messieurs les loups, comme s'ilz eussent eu le feu et la pouldre au brodier⁽³⁾. Toutesfois la fortune fust telle, que tous furent saulvez, saulf ung ou deux, qui furent prins aux levriers devant la porte dudict chasteau. Et le lendemain Sa Majesté se partit pour avanchier son chemin vers Noremborghe, où il devoit faire son entrée, quy fut telle.

Et au bout de huyt jours parvynt l'Impériale Majesté à Noremborghe, quy est l'une des belles et grandes villes d'Allemaigne et aussy très riche et fort peuplée, par espécial de belles puissantes dames ; et est ladicte ville de son naturele très forte, pour la scituation du pays, quy est plain de tous costes ; et sy

1. Heidelberg.

2. *Repairent*, servent de demeure.

3. *Brodier*, derrière.

sont les fossez d'icelles à fons de cuve, esquelz n'y a point d'eauwe : de sorte qu'il s'y nourrissent dedens pluyseurs bestes saulvaiges, par especial cherfz et biches. Et ainsy comme la Majesté Impérialle aprochoit la ville — et que c'estoit la première foys —, ilz luy firent la plus belle entrée qu'ilz peullent. Et à ces fins les seigneurs de ladicte ville vindrent au devant, acompaignez de plus de huyt cens chevaulx beaulx et puysans ; et ceulx quy les menaient estaient tous armez et acoustrez d'une lyvrée. Et sy sortirent de la ville semblablement deux ou trois mille piétons, ayans tous corselletz prins en leurs amonitions⁽¹⁾. Ce qu'il faisait fort beau à veoir ; car c'estoient toutes belles gens à l'eslite. Et en entrant en la ville, on voyoit par tous les carrefours forces histoires ; et passant par la plache, droit à une grosse tour de la chief-église, y avait artificielement faicte l'histoire des trois roys, lesquelz venaient adorer l'ung après l'autre le Créateur incessamment, en fermant et ouvrant les huys sans que personne y mist les mains. Et, quant on vint au piet du chasteau, qui estoit sur un petit rocq au bout de ladicte ville, on y voyoit ung portal que l'on avoit faict au travers de la rue, grant comme une maison et large à l'advenant, lequel estoit faict tout de boys painct, comme sy se fusist pierre de tail ; dessus lequel y avoit de toutes sortes de doulx instrumens fort mélodieulx, et y estoit la musicque aussy respandue à tous costez. Et droit au dessus de tout y avoit ung grant aigle noir, lequel par grant industrie volletoit et s'enclinoit comme l'Empereur venait à passer soubz ledict grant portal, et sembloit qu'il l'eust aultresfois cogneu. Ainsy luy faisait il grant feste, et luy vouloit à toute fin voiler sur la teste, s'il eust osé. Et sytost que Sa Majesté fut passée oultre, se retourna ledict aigle de l'autre costé, tousjours volletant pour le suyvre comme devant.

Et ainsy se passa ladicte entrée. Et quant vint le soir, au jour failly, pour de tant plus donner plaisir à Sadicte Majesté et

1. *Amonitions*, provisions.

sa seigneurie, les principaulx de la ville avaiẽt, à ceste cause, faict faire deux bastillons en forme de chasteaulx, distans l'ung de l'autre environ d'ung bon gect de pierre ; et estoient lesdits bastillons hors de la muraille de la ville, entre deux fossez, quy estoit droit au piet du chasteau, où estait logiée la court et du costé des champs. Et estoient lesdicts bastillons tous deux de boys painctz, comme s'ils eussent esté machonnez de bricques et couvers d'ardoises ; et par dedens y avoit pluyseurs chambres ; aussy d'artillerie estoient très bien munit et de gros mortiers, et de très bonnes gens, quy estoient bien experts à gecter feuz et forces fusées. Et debvez sçavoir qu'il estoit noyre nuyc̃t quant ilz commenchèrent ; et tant jectèrent feu et flammes et fusées, qu'il sembloit estre grant jour. Et après les deffiances faictes d'ung costé et d'autre, commencherent à tirer desdits bastillons l'artillerie à playnne voilée, que l'on n'eust pour lors ouy Dieu tonner. Et puy les gros mortiers, à chascun coup que on les tiroit, de chascune pièce, sortoient plus de deux cens fusées, lesquelz menant grant bruyt s'espardoient⁽¹⁾ en l'air et mectoient grant temps à cheoir de manière que, là où il n'y avoit nulles estoilles au ciel, pour lors vous eussiez dict, pour une espace, qu'il en estoit tout plain à cause desdictes fusées. Et d'une grosse heure d'oreloge ne cessa la meslée de tousjours tirer en gestant feu et flamme : qui estoit chose pitoiable. Et, que pys fut, l'affaire tourna en fin à sy très grant aigreur, que lesdits deux bastillons ou chasteaulx furent tous embrasez et bruslez, que jamais homme ne les peult ayder ; de sorte que, le lendemain qu'il fut jour, on n'y peuh oncques riens parchepvoir ; car jusques au fondement tout y fut consommé : de manière qu'il n'y restoit que les cendres.

Et voilà comme ce temps se passa, pour monstrier la somptuosité et richesse de ladicte ville, qui cousta à la ville plus de dix mille escus, sans toucher aux présens qu'ils firent à ladicte

1. Espardoient, répendaient.

Majesté. Donc, le jour ensuyvant, monstrèrent à icelle Majesté leurs monitions de guerre et provisions dont, entre aultres, y avoit trois grandes granges, en manière de galleries, quy estoient soustenues par le millieu tout du long de gros pilliers, pour l'extrême largeur de deux doubles rengées : dont la moindre des dessus-dictes granges estoit de la longueur d'une bute d'archier à l'autre ou plus ; et au beau mylieu d'icelles, entre les pilliers, tout du long estoient à double voye : canons, doubles canons et racoursiz, mortiers et cullevrynes bastardes avecq leurs affuz, tous montez ; et à l'autre lez d'iceulx piliers, vers la muraille estoient demy canons serpentines et hacquebutes à crocq. Et entre aultres y avoit deux manières d'engiens tous montez ; et estoient en forme de flûtes d'orgues tenant ensemble : dont de l'ung on tiroit d'ung seul coup seize bouletz de la grosseur d'une pelotte, et de l'autre vingt six bouletz. Et debvez savoir que toutes les dessus-dictes pièces, grandes et petites, avaient chascun leurs coffres tous garniz de bouletz et autres choses y apertenantes. Et en regardant au lez, on voyait toute la muraille couverte de harnas et corseletz de piétons de l'une des pars, et de l'autre part estoient parées de picques, hallebardes et aultres basions de guerre. Et aussy, en tournant la veue contre mont, on choisissait les plancyz d'ung bout à l'autre, tous agenchiz et chargiez de belles hacquebutes avecq leurs mesches et équy-pages ; aussy pluyseurs arbalaistres puissantes à merveilles.

Et estant sorty la Majesté de ce lieu, on le mena par la ville, pour luy monstres encores aultres monitions, si comme de pouldres, et aussy de bledz estans ès greniers par ladicte ville, de grant longueur et largeur, chascun à huyt estaiges ; et estoient lesdicts greniers en nombre de dix sept, dont ès aulcuns estoit la monition de pouldres, et en la pluspart estoient les provisions de bledz. Et debvez entendre que le dessus-dict racompteur, jeusne homme, estoit tant convoiteux de veoir, qu'il ne failloit de suyvre la Majesté partout, de sorte qu'il vit, en l'ung desdicts greniers au bled, ung tableau auquel estoit

escript en substance, assavoir : que le bled estant audict grenier n'avait creu de cent quatre vingtz et huyct ans : dont on fit présent à l'Empereur de quelque quantité quy fut converty en pain. Sy en mangea ledict racompteur, lequel le trouva très bon. Et ainsy ceulx, qui virent toutes les dessus-dides amonitions, disoient n'avoir jamais veu monitions en sy grant nombre ny en si bel ordre. Mais le pis de tout c'est que là où ilz souллоient⁽¹⁾ estre les meilleurs chrestiens du monde, ce sont à ceste heure les plus grans lutériens : dont c'est grant dommaige ; car en ces belles églises on n'y dict point de messes, synon que en secret, en ung cloistre de dames, lequel ne peult guaires durer ; car, après que les vielles meurent, on ne soeuffre y en mettre ou pourveoir d'aultres quy est une grant désolation.

Et depuys Sa Majesté allit à Roinsbourg⁽²⁾ tenir la diette, et sy fut prinse la conclusion pour aller en Argeil, territoire d'Afrique, mener une grosse armée, comme pourrez veoir, aussy la cause du parlement du dessusdict jeusne homme et aussy de son retour.

Et à cause que le temps aprochoit pour soy trouver à la journée de Roinsbourg Sa Majesté ne tarda plus guaires audict Norembourghe, ains parvint en peu de journées audict Roinsbourg, et y fut des premiers ; et peu après y vindrent quasi tout la plus-part des princes d'Allemaigne. Et sy estait ladicte ville — pour entendre à ce pour la commodité d'ung chascun, fort propice ; car elle est grande et bien logeable, et y passe la grosse rivière de la Dunoble⁽³⁾, à cause de laquelle tous les dessusdits princes faisaient amener toutes leurs provisions à moindre fraiz ; et aussy ladicte rivière environnait aulcunes petites isles, lesquelles sont fort bienséantes pour la court, assavoir pour soy y aller esbattre à pied et a cheval ; et sy estait le lieu où on courrait souvent la lance. Et en ladicte ville séjournâ Sadicte Majesté plus de quatre moys.

1. *Souллоient*, avaient coutume.

2. Ratisbonne.

3. Danube.

Et debvez entendre, quand Sa Majesté fut arrivée ès Allemaigne audict Roinsbourg, pour entendre aux différens et controversies de la religion chrestienne, trouva que domp Fernand, son frère avoit grosse guerre contre le wevaude turcq⁽¹⁾, lequel depuis peu de temps avoit conquis une grande partie du royaume de Hongrye, et domp Fernand, craignant que le Grant Turcq ne vint à l'assistance d'icelluy wevaude auroit faict assiéger la grosse ville de Boude⁽²⁾, pour la gagner devant sa venue s'il estoit possible. Ce que sachant l'Impériale Majesté, et aussy prévoyant que ce n'estoit chose de petite conséquence d'empeschier la descente dudict Grant Turcq en la chrestienté, à celle fin de luy haster ladicte occasion, auroit Sadicte Majesté envoyé une partie de ses gens à sondict frère, pour de tant plus fort haster la prinse et expugnation de ladicte ville, laquelle néantmoins fut sy forte et si très bien pourveue de toutes munitions, que noz gens furent constraintz d'attendre la venue d'icelluy Turcq : par quoy ladicte Majesté, en délaissant les disputations de la foy, pensa pour le myeux qu'il jecteroit la plume au vent, en mettant du tout son cœur à la guerre : car il prévoyait que la chose serait trop périlleuse et aussy dommageable à la chrestienté, sy ladicte guerre continuoit long temps oudict royaume de Hongrye. Et devant que les ennemys de nostre foy fussent encores du tout rassurez et enveilliz oudict royaume, proposa de leur faire si grant guerre en leur pays long de noz limites de chrestienté, qu'ilz seraient tous constraintz et provoquez de y retourner à la rescousse, en délaissant paisibles noz paovres frontières chrestienes de Hongrye.

Par quoy, comme l'yver commenchoit à s'aprocher, et que en ce temps on ne peult bonnement faire grant emprinse ou

1. *Wevaude turcq*. En 1541 le sultan Soliman entra avec son armée en Hongrie, sous prétexte de soutenir les droits de Jean-Sigismond, fils de Jean Zapolski, weivode de Transilvanie.

2. Bude. Voir *Urkunden und aktenstücke zur Geschichte der Verhältnisse zwischen Oesterreich, Unger und der Pforte* ; 3 vol. in-4°.

exécution de guerre audict pays de Hongrye, pria au roy domp Fernand, son frère, vouloir entreprendre l'entier fraiz et charge d'icelle guerre. Et cependant se mist à cheminer, par bonnes journées, vers les Italles⁽¹⁾ pour y trouver son armée preste : dont à ces fins avait, à grosse dilligence, despeschié pluyseurs commissaires et capitaines à tous costez, pour lever nouvelle gensdarmierie ; et avait pardessus ce mandé, ès royaumes de Naples et de Cecille, et aussy à Gennes et aultres lieux, de ramasser gros nombre de vasseaulx, si comme grosses naves de guerre, gallions, gallères, fustes, hurques et coursapins⁽²⁾ et aultres, tous furnies de grosses pièces d'artilleries et aultres monitions, et ce pour et affin de transporter sa dessus-dicte armée au territoire d'Affricque, en Argeil. Lequel voyage d'Affricque luy sambla le plus convenable à celle fin d'avoir toute la mer de Levante paysible, et aussy pour oster aux Espaignolz la peur et craincte qu'ilz pourvoient avoir comme voisins les plus prochains dudict territoire, desquelz se vouloyt ayder par après la dicte Majesté, ensemble de leurs deniers, au voyage ensuyvant de Turquie. Et comme il chemynoit, vint à passer par la ville de Monyncq⁽³⁾ ; auquel lieu fut faicte une belle chasse impérialle, comme verrez cy ensuyvant.

Et après toutes les conclusions dessus dictes fynyes, l'Impérialle Majesté se partit de la ville de Rainsbourg, et dressant son chemin vers les Italles, passa par la ville de Monyncq, quy est une très belle ville, en laquelle y a force belles maisons et haultes, la pluspart peintes de très belles histoires et antiquaiges ; et sy sont les rues fort belles et amples, et sy a deux très beauf marchiez a grans ; et est icelle ville fort bien scituée pour y prendre desduict⁽⁴⁾ à la chasse, à cause des belles forestz quy sont aux costez d'icelle et à demy lieue près, èsquelles y a

1. Italie.

2. Coursapins, bateaux de transport. V. plus haut, p. 322.

3. Munich.

4. *Desduict*, amusement.

innumérables bestes saulvaiges. Et est ladicte ville appertenantte aux ducqz de Bavyères ; lesquelz, pour donner plaisir et récréation à Sa Majesté, le volurent festoyer. Et aussy dreschèrent à ces fins une brave chasse : de sorte que, pour le premier, ilz firent hayer et clore ladicte forest de toutes pars, fors du costé d'une bruyère, large d'ung petit quart de lieue, en laquelle estoient constrainttz passer lesdictes bestes pour eulx saulver et garantir en ung aultre boys, quy n'estoit guerres loing de là. Et au Loing de ladicte bruyère, de l'ung des costez, y avoit treize huttes faictes de vers rameaulx en manière de pavillons ou tours ; et estoient toutes de rencq, distantes l'une de l'autre d'ung bon gect de pierre. Et viz à viz desdites feullies, droit au décoipure de la bruyère, y estoit une haye tout du long jusques dedens la forest, et dessus icelle haye on avoit pendu des drapeaulx blancs quy volletoient au vent, affin d'espovanter lesdictes bestes, pour les faire aprochier de plus près lesdictes huttes, pour les povoir de myeulx choisir ; dedens l'une desquelles estoit Sa Majesté, et aux aultres les principaulx seigneurs de sa court, avecq chacune une hacquebute pour les tirer en passant, saulf le seigneur de Flaigy, quy eult ung arcq à main avecq quelques trousses de flesses pour les empenner⁽¹⁾. Et derrière lesdictes huttes, au beau milieu de ladicte bruyère, estoient la pluspart des jeunes gentilzhommes de la maison de Sadicte Majesté, tous bien montez, aulcuns avec quelques javelines et les aultres avecq leurs espées nues, pour les fourcourre⁽²⁾ à course de cheval et aussy les tuer s'ilz pooient. Et dedens la forest estoient les princesses et dames en cherioz bien braves et bien dorez, et y estoient aussy les plus belles et les myeulx parées, pour oyr la musicque et desduictz des chiens courants.

Et ainsy, comme le tout fut bien ordonné, les ducqz de Bavyères vindrent dedens ladicte forest, aussy bien accompagnez des nobles d'Allemaigne ; lesquelz commandèrent à toute di-

1. *Empenner*, tourmenter.

2. *Fourcourre*, attaquer.

ligence descoupler⁽¹⁾ forces lymyers et tous les chiens courans, en faisant semblablement sonner grant nombre de grosses trompes de tous costez ; et les aulcuns desdicts Allemans avoient de belles laches de grans et puissans lévriers, et aussy des dogues d'Angleterre ; et autres, avecq de gros espieulx, actendoient lesdictes bestes au sortir du boys, pour les enserrer derrière ung buisson : dont cestoit grant plaisir de regarder à tous costez chascun faire son debvoir, tant en ladicte bruyère comme dedens et tenant le bois. Et aussy, c'estoit une chose de l'autre monde de ouyr les abbays⁽²⁾ mélodieux de sy très grant nombre de lymyers et chiens courans, lesquelz, pour la grande multitude infynye de gros buyssons ou tropeaulx de bestes rousses qu'ilz rencontraient, glatissoyent incessamment à playnne guelle, les amenans aux lévriers, ou les prennans à force s'ilz povoyent. Et celles quy se desrobboient ou eschappoient des chiens courans ou lévriers se venoient rendre misérablement, une partie par devant les dessus dictes huttes, où elles estoient piteusement traictées à coups de haquebutes ou empennées du seigneur de Flaigy, et l'autre partie d'icelles bestes se venoient rendre en passant où estoit la jeunesse de la court : auquel lieu estaient destrenchées et enfondrez⁽³⁾ à beau coups d'espées et javelynes, sans nul mercy, par especial quant elles venoient à fil ou esgarées ; mais, quant elles se rassambloyent par buissons ou compaignyes de trois ou quatre cens à la fois, on les laissoit passer et pour cause : de sorte que ce jeusne homme vit — à son semblant — plus de à cinq ou six mille bestes rousses, tant en estoit ladicte forest playnne et peuplée.

Et durant ladicte chasse y avoit pluyseurs grandes charrettes députées, quy ne servaient que de mener les bestes mortes en ung beau grant jardin ou préau, près de ladicte ville, où y avoit ung fort beau lieu de plaisance, où fut le mesme soir Sa

1. *Descoupler*, lâcher.

2. *Abbays*, aboiements.

3. *Destranchiées et enfondrez*, coupées par morceaux et renversées.

Majesté festoyée. Et furent mises lesdictes bestes mortes estendues à double rencg : donc il convenait que toute la compaignie passasse au beau meillieu d'elles. Et par pluyseurs furent comptées et trouvées en nombre de cent et neuf bestes rousses, èsquelz n'y eult que seulement XI dains compris en icelluy nombre, dont la reste estoient et cherfz et biches. Et fut lors dict par les charetiers et aussy certiffié que l'Empereur et les seigneurs de sa chambre et aultres estans aux dessus -dictes huttes en avoient tuez environ de trente à la haquebute, et les gentilzhommes de la maison de Sadicte Majesté estans par le millieu des bruyères à l'entour d'une quarantayne, et le surplus avoit esté prins et tué tant à force de chiens courrans courses de levriers, comme enferrez d'espieux.

Et après ceste chasse à toute oultrance, quy fut dicte et appelée chasse impérialle, ne sejonrna guerres la noble compaignie, tant qu'ilz se trouvèrent en la duchié de Millan, et, traversèrent pluyseurs lieux et plaches dignes de mémoire, comme pourrez veoir par après.

Et le lendemain, sans plus attendre, se mist derechief au chemyner Sadicte Majesté. Et, après pluyseurs grosses journées, aprocha la ville d'Isbroucq⁽¹⁾, là ou lui vindrent au devant deux de ses nefveuz, filz du roy des Romains, dont l'aisné luy fist une harenghe, à l'aborder, de fort bonne grâce et en grant assurance, quy dura environ de demy heure, en beau latin : dont Sadicte Majeste en eult grant joye. Et puy après le conduyrent droit au palais, là où il fut receu bien honorablement de quatre jeusnes princesses, ses petites niepcettes. Et y trouva aussy le plus petit de ses nepveuz, quy n'avoit que trois ans ; lesquelz estoient les par plus beaux enffans qu'on eust peu veoir de deux yeulx, par espécial les princesses ; de sorte qu'il sembloit que Dieu et nature n'y avoient riens oublié. Et est ledict palaix fort beau et riche ; et dict on que, quant le roy des Romains se met

1. Innsbruck.

à regarder aux fenestres d'une tourelle estant audict palaix, il peult veoir de son revenu annuel plus de trois cent mille florins d'or ; et ce, dict on, à l'ocasion des mynnes d'or, d'argent et aultres métaulx et aussy de sel qu'il a en ladicte contrée, quy luy vallent ung grant avoir. Et est ladicte ville, comme oyez, scituée au piet desdictes montaignes ; et droit devant la porte d'icelle, par dessoubz ung fort long pont, passe la grosse ryvière de la Dunoëue⁽¹⁾. Et à ung quart de lieue de là y a ungne chapelle, là où on voit tous les empereurs en grandeur et antiquaiges, depuis Charlemaigne. Et dedens ladicte ville devez sçavoir que on y forge les meilleurs harnois du monde à cause de l'eauwe et tempre⁽²⁾ d'iceulx ; de sorte que ung harnois forgié en icelle ville, de l'espaisseur d'un reulle⁽³⁾ de costel, est plus fort et plus dur que d'ailleurs l'espaisseur d'ung doigt ; et, à l'occasion de ce, sont les harnaz d'icelles forges légiers à merveilles. Et qu'ainsy soit, l'on en vit lors faire l'espreuve.

Et après estre party Sadicte Majesté d'Isbroucq, fist tant par ses journées, qu'il passa les destrois des montaignes de Tirolles, quy font les séparations des Allemaignes et des Ittalles, où il trouva quelque nombre de gens de piet de sa gendarmerie des Haulx Allemans, lesquelz l'attendoient, pour passer le pont des Vénitiens Iez le Lacq de Piscaire, pour de là passer à la Lombardie : lequel pont estoit merueilleusement long, et tout faict de très grosses planches assises sur gros nombre de bateaulx, et à costé estoient les appoielles⁽⁴⁾ tendues de belle escarlatte. Et à l'entrée et issue d'icelluy pont y avoit ung très beau portal et très grant, faict tout de boys painct, comme sy se fussent pierres unies. Et, pour plus monstrier leur magnificence, la seignourie de Venise fit faire des présens à ladicte Majesté et aux seigneurs de sa chambre, assçavoir de groz nombre de cherioz, chargiez

1. Danube.

2. *Tempre*, temps.

3. *Reulle*, réglette plate.

4. *Appoielles* appuis.

les aulcuns de bonnes avoynes, et la pluspart des meilleurs vins du pays de toutes manières. Et y avoit, tenant ledict pont, une grant plainne où se vendoyent de toutes sortes de victuailles ; et sy n'y défailloient fors huttes pour y logier le gros nombre de gens quy y estoit, et ce pour cause que là entour n'y avoit point de bonnes villes ny villages près, sinon une douzaine de maisons seullement, où estoit logée Sadicte Majesté et les principaulx seigneurs.

Et le lendemain, en très bon ordre, on passa le dessusdict pont, et sy ne se passèrent guerres de journées après que on ne se trouva en la mémorable ville de Trente⁽¹⁾, qui est bien logeable et fort bien scituée pour la commodité de chascune nation, pour s'y tenir ung beau consille en temps advenir ; et sy y a en icelle ville l'une des plus belles, riches et plaisantes maisons épiscopalles que on pourrait veoir.

Et de là, après avoir traversé Pisquyaire⁽²⁾ et aussy Piscoton⁽³⁾ où le roy François tint quelque temps prison, on parvint brièvement après en la bonne ville de Cremonne⁽⁴⁾ qui est une grande ville assez marchande, et est parée d'ung chasteau quy est imprenable et merueilleusement bien pourveu de force bonne artillerie et monitions, avecq très belle garnison, ayant yssue aux champs et aussy en la ville. Et entre icelle et ledict chasteau y a une très grosse et très belle playnne pour y mettre en bataille une très grosse armée.

Et après avoir par ladicte Majesté assez longtemps regardé par tout ledict chasteau, s'en partit par la poste ayant salie⁽⁵⁾ aux champs, et fit tant que, à la troisième ou quatrième journée, il arriva assez près de la renommée ville de Milan⁽⁶⁾ où il devoit faire son entrée comme vray ducq du pays.

1. Le 10 août, voir le t. II, p. 188 des Voyages des Souverains.

2. Peschiera.

3. Pizzighettone.

4. Le 18 août. Voir *ibid.*, p. 189.

5. Salie, sortie.

6. Le 22 août. Voir *ibid.* p. 189.

Et ainsy que Sadicte Majesté aprocha ladicte ville de Milan à demy lieue prèz, les citoyens en furent fort joyeux ; et, pour le recepvoir plus honorablement, sortirent aux champs les bourgeois de ladicte ville, tous en acoustremens delacquaiz⁽¹⁾ de drap de soye blancq, en signe de plus grant humilité, et estaient agenciz les aulcuns de broderies ou passemens d'or et d'argent, chascun selon leurs estaz ; et se misrent tous de rencq, marchans en bonne ordre aux costez de ladicte Majesté. Et d'aulture part n'y faillit mye le marquis de le Gaste⁽²⁾ avecq ses compaignies de chevaulx légiers, estans tous en bonne équipaige, èsquelz ne défaillaient caparachons et acoustremens braves, aussy de draps de soye blancqz bien découpez avecq forces broderies ; et n'y estait espargnyé ny toile d'or, ni toile d'argent. Et ainsy acompaignyé, entra la dessus-dicte Majesté en ladicte ville de Milan, dont en entrant on cryoit à haulte voix *Largesse*, en gectant au peuple grant nombre de belles pièces d'argent, en forme de testons, tous nouveaulx forgiez. Et en y eult de gectez pour plus de huyt mille escus ; et vailloient les susdictes pièces d'argent les trois ung escu d'or. Et encheminant avant ladicte ville, on ne voyait que histoires à tous costez. Et estaient les rues tendues à toutes pars, mesures en hault, par plaches, de très riches tapisseries, aussy de beau drap de soye.

Et après que ladicte Majesté eust faict ses debvoirs acoustumez à la grant église, fut conduict par lesdicts bourgeois en sa court, lesquelz, après l'avoir aydé à desmonter⁽³⁾, luy prindrent et emmenèrent son cheval l'on ne scèt où, et depuis luy en firent présent d'ung aulture, lequel estait l'ung des plus beaulx et puissans coursiers que on eust pu veoir, et estait enharnachié sy rychement, qu'il ne sçauroit plus ; et disait on davantaige que le dict cheval estoit ferré, pour somptuosité, de quatre fers d'argent avecq les cloux d'or : duquel Sa Majesté en fit présent du coup

1. *Delacquaiz*, entrelacés.

2. Le marquis de Guasto, don Alonso d'Avalos.

3. *Desmonter*, descendre de cheval.

à son grant escuyer, le seigneur de Bossu.

Et en ce lieu séjourna quelcque temps, pour mectre ordre en ladicte Lombardie, ce pendant que son armée de mer s'aprestoit. Et povez sçavoir que c'est une des belles, puissantes et riches villes en marchandises quy soit, par especial de drap de soye, d'or et d'argent, broderyes et harnois polliz, dorez et gravez, et plumars⁽¹⁾ de mesmes, aussy de selles, d'armes, harneseures⁽²⁾ de chevaulx, chanfrains et aultres équipaiges de guerre et choses servantes à une court d'empereur ou roy etc. Et par-dessus ce y a deux choses principalement exquisés, dont l'une c'est le chasteau dudict quy est beau, imprenable et par tout renommé, et l'autre c'est la chief église dudict lieu appelée le Domp, laquelle est sy grande et sy massive, que à bien grant paigne basteroit⁽³⁾ deux des plus grandes églises du Pays-Bas pour en faire une semblable. Et après quelque séjour, Sa Majesté se transporta vers son exercisse⁽⁴⁾, et puy allit à Lucques prendre congié au pape, et puy s'engoulfra avecq son armée en haulte mer, comme verrez.

Et après avoir Sadicte Majesté séjourné en ladicte ville, environ de XV jours, il se commenchoit à ennuyer d'estre sy longtemps sans veoir son armée, laquelle estoit quasy toute preste. Dont il se partit incontinent et arriva le soir mesme dans sa bonne ville de Pavye duquel lieu on se parchevoit encoires très fort de la ruyne et désolation d'icelle et du beau parcq semblablement ayant plus de deux lieues de longueur, lequel parcq fut faict un peu devant la prinse du roy de France dernier. Et de là nous passasmes l'anchienne cité d'Allexandrie, dont, en peu de journées après, nous nous trouvâmes en la mémorable et noble cité de Gennes, où Sa Majesté fut très bénignement receu du bon viellart le prince de Melché⁽⁵⁾, dit Andrieu Doré⁽⁶⁾,

1. *Plumars*, plumas touffes de plumes.

2. *Harneseures* harnachements, couvertures d'un cheval.

3. *Basteroit*, suffirait.

4. *Exercisse*, armée.

5 Melfi.

6. André Doria.

lequel avoit jà toutes ses naves, gallères, gallions et aultres équipaiges de mer quasy prestes et en point de partir : de quoy Sadicte Majesté en fut très joyeux ; et ne tarda gueres après de faire embarquer toute sa garde, et meismes ses archiers de corps, et généralement tous les chevaulx et mulletz de sa court, et plus, ordonna que on fist debvoir de mectre ès bateaulx et embarquier aussi le surplus, en attendant le temps propice pour pouvoir partir, mectant les voiles au vent.

Et cependant que l'exercice estant audict lieu fut ainsy rassemblé en point d'entrer ès basteaulx, et aussy qu'on commenchoit jà à chergier iceulx de biscuydz, farynes, vins, chairs sallées et aultres victuailles pour sustenter ladicte armée ès pays estrangiers et longtains, Sa Majesté, avecq quelques galleres, se fist passer jusques au port de l'Espèce⁽¹⁾, pour veoir passer la monstre de ses piétons Haulx Allemans qui l'attendoient en ce lieu, et puis les faire du coup embarquier ; lesquelz il trouva, à son arrivée, tous en belle bataille. Ce qu'il fasoit beau voir, car c'estoient gens tous à l'eslite, tirez des Allemaignes, et la pluspart estoient armez comme hommes d'armes. Et peu après icelles compagnies se diffirent, faisant le lymachon⁽²⁾ et en très-belle ordonnance vindrent tous à passer par devant Sadicte Majesté, ou il n'y eult faulte d'une très gorgiage⁽³⁾ saluade de harquebusiers, qui dura longuement d'ung aultre accord qu'es-pynettes ou flûttes. Dont il advynt ung malheur inacoustumé : car l'ung desdicts harquebusiers, suyvant l'ung de ses compagnons de trop près, ou par estre trop grant de deux dois seulement, fut actainct au froncq et tombit mort soudain quy estoit indice qu'il en demourroit encores maintes audict voyage. Et puy de là s'en allèrent tous mectre ès grosses naves estans audict port, en chascune desquelles y pavoit une enseigne de cinq cens hommes completz avec leur suyte, tant estoient elles

1. La Spezzia.

2. *Lymachon*, manœuvre militaire.

3. *Gorgiage*, magnifique, belle.

grandes. Et debvez sçavoir que ledict port est des plus beaux, ayant en longueur plus de trois milles italiennes de long, encloz de trois costez de très haultes montaignes, pour garandir lesdicts vassaulx de tous mauvaix vens et tourmentes marynes ; et du quart costé y est l'entrée d'icelluy port.

Et après avoir ainsy pourveu à toutes choses, en actendant le vent propice et oportun pour faire communicquier la voille, Sa Majesté se transporta à Lucques⁽¹⁾ par devers nostre Saint Père le Pape, pour illecq luy communicquier la conclusion et entreprinse de ceste guerre, aussy pour en oyr son opinion et conseil. Lequel Saint Père, en l'admonestant, disait que en Affricque n'avait nulz bons pors ny asseurez, par espécial autour de la ville d'Argeil, et que l'on ne debvroit partant ainsy hasarder une sy très noble armée, principalement par mer, en temps d'yver innavygable ; et en effect semblait qu'il vouloit ladicte Majesté espovanter et dyvertir du tout dudict voyage et entreprinse. Ce néantmoins, après avoir par ledict Saint Père ouy raisons d'icelle tant efficaces, fut constraint de condescendre à la volonté et opinion de ladicte Majesté ; et estaient telles, assavoir qu'il remonstroit combien les ennemys de nostre foy avaient faict de griefz et dommages intollerables et font encores journellement ou royaume de Hongrye, et en quel grant et émynent dangier estait toute la chrestieneté sy ladicte guerre se continuait en ce lieu plus longuement, et aussy on poivoit bien parcepvoir qu'il estait plus que nécessaire de, incontinent et sans arrest, provocquer lesdits Turcqs et ennemis de nostre foy de ce lieu et royaume de Hongrie en leur pays, loing et arrière de noz lymytes, par le moyen de leur faire preste-ment une bien grosse et moleste guerre, de sorte qu'ilz fussent constraintz y courre à la rescousse, délaissant noz frontières chrestiennes. Mais, pour ce qu'il serait besoing avoir un trop plus grant appareil et exercisse pour aller contre les puissances

1. Il y arriva le 10 septembre. Voir t. II *des Voyages des Souverains*, p.191.

du Turcq, ce qu'il ne se pourrait bonnement faire, pour le laps de temps qu'il ne fusist l'esté ensuyvant, luy sembla bon de cependant mener ceste guerre en Affricque, pour aussy oster les Espagnolz hors de toute craincte, et à celle fin qu'ilz fussent plus facilement incitez et enclins à la guerre de Turquye, quy se pourrait faire de brief car ilz avoyent de coustume, quant à ces fins on leur demandait quelque ayde ou argent, de démonstrer à l'opposite leurs plus prochains ennemiz, assçavoir les Mores et infidelles, habitans du susdict territoire d'Affricque, et ainsy s'excusaient pour la craincte que d'eulx en avoient. Desquelles dessusdites raisons ledict Saint Père en fut tant esmeu, qu'il en approuva merveilleusement le conseil de Sa Majesté, et loua fort le grant hardement⁽¹⁾ et noblesse de son couraige. Et puy, ayant receu la bénédiction de Sadicte Sainctete, il s'en partit, et commanda que à toute diligence les grosses naves et aultres basteaulx feissent voiles pour partir, et qu'elles tinsent la haulte mer, tirant droict aux isles de Majorcque, où elles pourroient ancrer en actendant la venue de Sa Majesté. Et ce pendant se partit du port de Veneris⁽²⁾ avecq trente six galères, et tirait droit aux isles de Corsia⁽³⁾.

Et debvez entendre qu'il estait besoing faire ladicte séparation pour cause de la nature différente des dessusdicts vasseaulx : car les naves et basteaulx sont plus sceures tenant la haulte mer, et les gallères se tordent très fort aulcunes fois pour aller plus sceurement terre à terre, en cottoyant les dicques. Et après que les dessusdictes naves eurent quelque temps tenues la haulte mer, avant passer le gouffre de Léon⁽⁴⁾, soudainement leur survint une grande tempeste par quoy elles ne peurent plus tenir leur train, ains furent constraintz obéyr aux vens contraires, lesquelz les séparèrent, et furent déjectées vagantes

1. *Hardement*, ardeur.

2. Port-Venère.

3. Corse.

4. Lyon.

en dyvers lieux. Et au bout de deux journées ladicte tourmente cessa, et fut la mer bonnasque : dont les naves quy s'estoient torssees, estant dévyées de leur droict chemyn, revyndrent en leur premier cours ; et ainsy, à chief de pluyseurs journées, arrivèrent toutes aux isles de Majorque, où ilz ancrèrent, pour eulx rafreschir d'eauwes fresches et aultres choses nécessaires, en actendant la Majesté. Laquelle, après s'estre partie des costes de Corsia, vint aux isles de Sardaynes ouquel lieu, la mesme nuytie que Sa Majesté y arriva, survint une chose inacoustumée : car il y eult une vache laquelle vella ung veau ayant deux testes, dont la femme, à qui appartenoit ledict veau, l'aporta monstrier à icelle Majesté.

Et après s'estre illecq raffreschiz deux jours entiers, s'en partit et tira droit aux isles de Mynorcque : ce quy ne fut sans grosses paynes et labeurs, à cause d'une tourmente maryne quy les surprint ; et, pour estre plus sceurement, gaigna le lendemain le port de Mahon, lequel est le plus beau port que on sçauroit veoir, ayant en longueur quatre grant milles, et est agency de très haultes montaignes pour garantir tous vasseaulx de mauvaix vens et tourmentes marynes. Tout au plus haut desquelles dictes montaignes y a une bonne ville construite, laquelle, sy elle fusisse esté autant forte d'ouvraiges et de remparemens comme elle est de sa propre nature, ce villain turcq Barberousse ne l'eusse point sy facilement pillée et désolée. Et au bout de deux journées la mer fut paisible et gracieuse : donc Sa Majesté ne cessa de chemyner et vauguyer à raymes et voiles, tant qu'il parvynt à prendre port à l'isle de Majorque, où il trouva les très grosses naves de guerre d'Italles, en nombre de cent et cinquante, toutes chergées de gens d'armes et de chevaux, et aussy domp Fernand de Gonsaghe, vicheroy de Cecille, qui y estoit survenu avecq sept gallères. Et, y comprins celles que Sadicte Majesté avoit amenées avecq soy, estoient en nombre de cinquante gallères complètes, sans y comprendre aultres quinze gallères des Espaignes que on actendoit, avecq encores

très gros nombre d'autres naves de guerre d'icelluy lieu. Et, après avoir illecq actendu et séjourné trois jours entiers, survint quelque petit vasseau dit bringantin, lequel vint annonchier comme lesdictes quinze gallères d'Espagne avoient jà prins terre aux cottes d'Affricque, et que celle part tiroyent les dessusdites grosses naves prétendues. Ce que ayant entendu, Sa Majesté commanda que incontinent et sans délai la gente fusse rembarquée, et que après tous vasseaulx fissent voilles pour tirer celle part.

Et debvez sçavoir que la ville de Majorcque est belle et grande, ayant de beaulx édifices. Et passe au travers d'icelle ung beau ruisseau qui descend des montaignes, lequel est fort commodieux et merveilleusement ydoyne pour abeuvrer leurs terres. Et sy usent en icelluy lieu, en leurs machonnemens, de terre meslée avecques petitz cailloux, de laquelle matière en sont mesmement faitz et construictz les murailles de leurs villes. Et est ladicte isle fort fertile et abondante, par especial de tous fruitz dont la terre d'Affricque abonde.

Et sytost que le tout fut embarqué et que les naves eurent mis les voilles au vent, Sa Magesté les fist tyrer droict vers Argeil, quy est une bonne et grande ville dudict territoire d'Affricque, où arrivasmes en moins de trois journées⁽¹⁾, et y trouvassmes les dictes quinze gallères, comme paravant avyons esté advertiz, tenans la terre et costes marynes vers Occident, long d'icelle ville de environ dix milles. Et comme ilz eurent parcheu nostre armée, nous vindrent soudain au devant joyeusement ; mais tost après furent renvoyez pour garder leur quartier. Et ce pendant Sa Magesté envoya de l'autre part de ladicte ville douze basteaulx, pour sçavoir s'il y auroit là lieu plus seur pour pover mieulx résister aux tempestes de la mer ; lesquelz, après avoir fait leur visitation, rapportèrent ledict lieu estre aulcunement propice. Par quoy Sadicte Magesté tira celle part, pour y gecter les ancrs, en actendant les dessusdictes naves.

1. Voir t. II des *Voyages des Souverains*, p. 195.

Et de celluy lieu on descouvroit toute la ville entièrement, pour raison qu'elle gisoit sur le pendant des dicques de la mer, et sy voioit on grant partie dudict territoire.

Ung jour ou deux après, comme aulcuns de noz gallères estoient au guet quelque peu Loing en la mer, pour veoir s'ilz descouvroyent aulcunes choses, cependant leur vindrent à l'improvist deux fustes turquesses tomber très follement en leurs mains, lesquelles fustes, voyans leur abus et faulte, se misrent soudaynement à tourner leurs voilles au contraire, pour fuyr et aussy pour gagner la haulte mer et a rymes et à voilles. Ce que voyant, les nostres ne furent paresseulx de les poursuyvir à toute dilligence pour les rattaindre ; et tant fisrent que l'une desdictes fustes fut boutée au font de la mer et noyée du rencontre de l'unne de nos gallères, et l'autre fuste gaingna la terre à tant. Et fust sceu, par les prisonniers, que lesdictes fustes avoyent esté envoyez de noz ennemys pour par elles espier notre armée, affin de nostre appareil leur en faire quelque rapport.

Et peu après toute la reste des basteaulx et gallères, où estoit l'ost d'Espagne que l'on actendoit, arriva : dont à l'aborder n'y eult faulte de saluades, tant d'ung costé que d'aulture, tous des nostres à grosses pièces d'artilleries, en sonnans par centz de trompettes et tambours et fifres par l'espace d'une grosse heure d'orloge. Et y avoit, durant ce temps, sy très gros bruyt et huée de toutes pars, que c'estoit chose hideuse et horrible de l'oyr : car la mer en retentissoit toute ; et estoit icelle néantmoins pour lors fort paisible et amyable. Dont cependant Sa Magesté commanda au vicheroy de Cecille et au seigneur de Boussu — gens fort experts à la guerre — qu'ilz eussent de prendre un petit basteau de pescheur, pour descouvrir tout du long de la dicque de la mer, et sçavoir à quel endroit nostre armée se pourroit plus sceurement desbarquyer et aussy plus aysément mettre pied à terre. Lesquelz, après avoir très dilligemment transcachez⁽¹⁾ et d'ung costé et d'aulture le tout bien

1. *Transcachez*, chercher.

regardé, de ce qu'ilz en avoyent trouvé en firent leur rapport. Donc, la mesme nuycie fut faict, ung commandement que chascun se tint prest, sans soy chergier d'aultres choses que de harnoyz et bastons de guerre, pour le lendemain bien matin se desbarquier et prendre terre tous ensemble d'une envahye, incontinent que on oiroit deschargier ung troisieme coup de double canon du gallion de Andrieu Dor⁽¹⁾.

Et après avoir ainsy pourveu à toutes choses, et que la mynuycie fut passée, on s'approcha plus près de la ville ; et droit au point du beau cler jour, au lieu le plus commodieux, fut ladicte gensdarmarie desbarquée assez facilement, sans trop grosse résistance de noz ennemys. Et estoit la somme de nostre exercice de piétons en nombre de vingt deux mille hommes combatans èsquelz estoient comprins sept mille Espagnolz, tous souldars praticquans et expers, lesquels avoyent par longues années auparavant estez entretenez aux guerres de Cecille et royaulmes de Naples ; et aussy d'Allemans en y avoit six mille completz, qui sambloyent estre la fleur de la Germanie ; et d'Italiens ramassez chà et là estoient ensemblable en nombre de six mille ; et puy de ceulx quy, de leur propre volonté et à leurs fraiz et despenees avoyent suyvy Sadicte Magesté pour acquerre bruyt et renommée, l'on disoit excéder le nombre de troys mille personnes, sans y comprendre les gentilzhommes et domesticques d'icelle Mageste. Et par dessus ce y estoient les chevaliers de Roddes et aultres ordres et croisades, lesquelz, pour cause de leur veu et religion sont tenez de se trouver à l'expugnation des infidèles, estoient de toutes sortes en nombre d'environ quatre cens ; et de chevaulx légers quy s'estaient embarquiez au royaulme de Naples estoient en samblable nombre de quatre cens ; et de genétaires des Espaignes devoient estre en nombre de sept cens. Et là où noz piétons peurent mettre le pied à terre — car de chevaulx y eult bien peu mis hors des naves ce jour

1. Doria.

là —, en très grande diligence et très abilles se misrent en ordre d'ung très grant et animé couraige, pour recepvoir et combattre à toute oultrance les Arrabes, ennemys de nostre foy, quy très souvent venoyent à bridde abatues et à course de chevaulx jusques à nos ordres, pour empeseher la descente du surplus de noz gens. Mais on y avoit sy très bien pourveu, qu'ilz n'y conquirent guerres : car s'ilz venoyent trop près, ou s'ilz se rassembloient en grosse troppe, l'artillerie de noz gallères et bateaulx tirait tout à travers d'eulx ; par quoy estaiet constraintz de ne nous plus envahir sy souvent, ou du moins de nous charger tous espars et sans ordre : à l'occasion de quoy nous ne receusmes guaire de dommage. Et avyons une chose davantaige qui donnoit grant cœur aux nostres et aux ennemys grant despis et dueil : c'estoit le baston de nostre foy, l'arbre de la croix estant dedens la gallère de l'Empereur, touchant d'ung bout la terre, dedens laquelle gallère y avait d'ung costé l'enseigne de saint Andrieu bien richement paré, et d'aulture part estait l'enseigne du noble eygle, et droit au millieu estait le grant estandart outrepessant tous les aultres, estant tant agency de toutes richesses et choses précieuses qu'il n'estait possible de plus ; dedens lequel estandart gisait le susdict baston de la foy, assçavoir l'arbre de la grant croix matérielle du benoît Jésus ; avecq la remembrance du très doux et béning Salvateur des humains, pourtraict tant bien au vif qu'il semblait à le veoir estendu en ladicte croix, que le sang tout chault luy dérayait de toute pars, et que ses doloieuses playes fussent toutes renouvelées. Devant laquelle pourtraicture, en allant prendre terre, se enclynoient tout nostre gensdarmierie chrestienne, en protestant que c'estoit en l'honneur de celluy quy tant souffrit qu'on prenait tant de paynes, luy recommandant les ames avecq le surplus.

Et, après avoir verement et vigoureusement repoulez les ennemys jusques aux montaignes, nostre armée se mist à cheminer vers la ville, dont nos Espagnolz faisaient l'avant garde, ayans pour leur chief le vicheroy de Cecille, Domp Fernande

de Gonsaghe ; et la bataille menait la Magesté Impériale, accompagné des Allemans, que tant voullut favoriser ; et nostre arrière garde conduisait Camillus Colona avecq les Italliens. Et ainsy marchans en ordre pour ce jour, nous fismes environ demie bonne lieue de chemyn, qui estait la myvoye depuys le lieu où avions prins terre. Et après estre campez et que la nuyct fut venue, nous fusmes contrainctz de la passer tous quasy sans dormir ung seul somme ny reposer : car noz ennemiz, assçavoir les Arrabes, qui tenaient le hault des montaignes, se dévaloyent⁽¹⁾ en la playne et, à leur mode acoustumée, faisaient une très grant Huée, cryans tous comme anraigiez, ayans grans nombres de petitz tambours qu'on porte à cheval et aultres infiniz instrumens ayant tel sons comme musettes. Et ainsy avec tel bruyt nous venoyent traveiller merueilleusement avecq forces fleiches et viretons⁽²⁾ et dars qu'ilz tiroyent, principalement ès lieux où estoient assises les tentes de l'Empereur : dont Sa Magesté y envoya allencontre d'eulx troys enseignes d'Espaignolz, pour les repoulser ou du moins pour les atargier⁽³⁾ qu'ilz ne venissent plus nous assaillir sy audachieusement ; lesquelz furent envahiz des nostres sy aprement, qu'ilz furent contrainctz eulx retirer ès montaignes, et ès aulcuns lieux désers se cachoyent pour de là empescher aux nostres le monter. Toutesfois noz gens eurent tant de cœur et hardement, qu'ilz gagnèrent le plus hault d'icelles montaignes, ayans dégectez les ennemys de ce lieu. Mais le nombre de noz ennemiz creut en sy très grant abondance, que les nostres, estans lassés d'avoir sy très longtems escarmuchez et combatuz, ne povoyent plus bonnement résister ne soustenir les envahies de ceulx quy venoient allencontre d'eulx tous freis et nouveaulx : car, comme ilz avoyent escarmoucez dès devant mynuyct jusques au point du jour, la pouldre deffailloit à noz harquebusiers. Par quoy se

1. *Dévaloyent*, descendaient.

2. *Viretons*, petites flèches.

3. *Atargier*, arrêter.

retirèrent, avecq peu de bléchiez, en nostre camp.

Et peu de temps après, comme il fut grant jour, Sa Magesté fit marcher nostre armée pour aprochier la ville. Et auparavant d'avoir traversé une playne, nostre gensdarmierie se reposa quelque peu : car, pour les travaulx qu'ils avoyent eu le jour de devant et la nuycie passée, estaient fort altérez. Par quoy se misrent pluyseurs de noz souldars à boire de l'eau d'ung ruisseau quy là passoit, dont, soudain qu'ilz avoyent beut, ilz tombaient morts estenduz ; ce qu'estoit chose fort horrible et estrange à veoir. De quoy estant adverti Sa Magesté, le fit publier, à celle fin, que nulz n'eussent de plus boire audict ruisseau. Et puy envoya quelques enseignes de noz gens au pied de la montaigne, pour descouvrir la source et la fontayne dont procédoit ledict ruisseau ; lesquelz, après estre parvenuz audict lieu, trouvèrent icelle fontayne, toute playne de poison et ryagal⁽¹⁾. Et après l'avoir par eulx très bien nettoyé, ilz en povoient boire, sceurement quy vouloit.

Et comme fusmes assez près de la ville, ayans passé la dicte playne, nous restoit à gagner d'ung costé le hault des montaignes quy estoit merveilleusement longues et pénibles à monter, desquelles les ennemys, que avyons laissé derrière nous, nous venoient de rechief fort et ferme assaillir et escarmoucher, de manière qu'ilz eussent peu grandement attargier nostre armée, sy quelque désastre ou chose sinistre nous fusse survenu ; car ilz avoient le hault des montaignes, où ilz se retiroient et saulvoyent aysément et, sans leur grant dommage ou péril, nous foulloyent et grévoyent très fort ; lesquelles dictes montaignes, sy nous les tenyons une fois très facilement nous leur empescherions et clorrions le passage, et aussy les pourrions combattre plus librement et à moindre dangier. Pour toutes lesquelles dessusdictes choses, il sembla estre chose très ydoine et aussy nécessaire de faire son effort de repouler les

1. *Ryagal* espèce d'arsenic.

susdicts Arrabes, noz ennemys, des dessusdictes montaignes, et au mesure lieu y asseoir nostre avant garde. Et combien que la chose fusse bien pénible et aussy difficile pour la haulteur et longueur d'icelles montaignes, ce néantmoins les Espagnolz furent sy preux et sy vaillans, avecq leur chief le vicreroy de Cecille, que, après avoir par eulx dégectez et repoussez entièrement noz ennemys, se seroient allez mectre tout au fin plus hault des dessusdictes montaignes. Et après estre ainsy gagnées, l'Impériale Magesté, qui conduisoit la bataille, accompagné des Allemans comme dessus, se campa sur le pendant d'icelles, et l'arrière-garde fut assise un peu plus bas, tenant à la maryne. Et en ceste manière estans assiz nostre camp, se descouvroit la ville en manyère d'une yerche⁽¹⁾ assiégée de troys pars, assavoir : par mer de l'ung costé, et des deux aultres par terre, de nostre armée ; de sorte que ceulx d'icelle ville ne pooyent avoir grant espoir de secours de ceulx de dehors, assavoir des Arrabes, combien que de la playne iceulx eussent bien peu assaillir nostre camp par derrière. Toutesfois, pour autant que tenyons le lieu plus hault, nous eussions assez facilement résisté contre eulx. Et sy avyons encores aultre chose à nostre avantage : c'estoit que là où estoit assiz nostre camp, y avoit pluyseurs cavains⁽²⁾, qui estoient entre aulcunes playnes et montées, lesquels nous servoyent comme de fossez allencontre de noz ennemys, pour les empeschier en leurs envahies qu'ilz eussent peu faire.

Et après avoir repoulsé les ennemis jusques dedens la ville, et que l'Impériale Magesté eust pourveu à toutes choses quelzconques que l'engien et entendement humain pourroit penser ny comprendre, la nuyt survint, dont toute nostre armée se resjoissoit très fort, quant, hélas ! soudain nous advint une très grande infortune et malaventure, laquelle ne se pooyt du tout éviter. Car, dès devant mynuyt bonne espace de temps

1. *Yerchee herche*, herse.

2. *Cavains*, chemins creux.

jusques au jour, jamais ne cessa de plouvoir très fort. Et combien que ledict malheur fusse assez grant, sy estoit il encores beaucoup plus intollérable par la grant forche et véhémence des vens de bise et aultres qui le tout ne cessoient d'en grever ; car noz gens de guerre s'estoyent desbarquiez, sans nulz empeschemens, fors que de toutes manières d'armes ; de sorte qu'ilz n'avoient apporté avecq eulx ung seul accoustrement pour se pouvoir couvrir contre la pluye, ny aussy nulles tentes pour eulx garantir et retirer au couvert : dont advynt qu'ilz furent tous perchiez jusques à la chaire nue et tant tourmentez desdicts vens et pluyes, que à payne ne leur deffailloit la force et aussy le courage.

Et en ce mesme temps — quy est chose quasi incroyable — la mer estoit tant tourmentée et sy très mauvaise, que pluyseurs grosses naves, lesquelles ne pooyent plus souffrir ny endurer la grant violence et force des wagues d'eauwes dont elles estoient agitées incessamment, et après avoir toutes les grosses cordes de leurs ancrs rompues, s'en alloient donner traverse contre les dicques de la mer et se rompoient en pluyseurs pièces ; et d'aultres naves y avoit assez quy estoient retenues par gros nombres de cordes, lesquelles estant remplies des susdictes wagues d'eauwes, alloient au fons et se noyoyent. Duquel naufrage on perdit pluyseurs bons maryniers et beaucoup de bonnes gens de guerre, et de victuailles grant abondance furent périt et gastez, dont la reste de nostre armée en debvoit estre nourrye et substantée. Laquelle calamité et infortune encores s'augmenta à toute outrance ; car, comme le jour fut venu, les dessusdicts vens et pluyes estoient creuttes en si très grant raiges et véhémences, que à bien grant peyne se pooit personne tenir en pied ou debout. A cause de quoy on ne se fusse jamais doubté de la sallie de noz ennemiz, ce toutes fois qu'ilz fisrent très coyement en très groz nombre et très grande silence : dont, à leur arrivée, surprindrent nostre guet et les tuèrent tous, et puy vindrent donner droit a noz admonitions ; et là avecq forces viretons,

fleiches et dars assailloyent noz Italiens ayans charge de nostre arrière garde, tenant lamarynne, dequoy nous fusmes soudaynement de toutes choses espantez⁽¹⁾ et esperduz : car nous avions encores la véhémence pluye et les dessusdicts impétueulx vens contre, quy nous donnoient droit à la visièrre et au visaige.

Ce néantmoins, nous fismes l'allarme de tous costez ; et noz Italiens, quy estoient les premiers de ce costé, les allèrent envahir de très bonne poulse, de manière que, à celle première envahie, se retirèrent quelque peu noz ennemys, pour nous avoir à l'attrappe, frauduleusement en aulcuns lieux idoynes qu'ilz avoyent à ce disposez ; èsquelz lieux les poursuyvirent nos dicts Italiens avecq nos dicts chevaliers de Roddes, estant ensemble bien aussi gros nombre et assez semblables en forces et puissance ausdicts ennemis. Mais ilz avoyent grant advantaige du lieu, et sy excédoient très fort en toutes manières d'armes, engiens et bastons de guerre ; car ilz combatoient d'ung lieu plus hault, et de là avecq arbalestres, arqz dars et pierres et aultres manières de trectz deffendoyent le monter aux nostres. Et d'aultre part les grosses pluyes avoyent à noz harquebusiers estaintz leur meiches et gastez leurs pouldres ; de sorte que de leurs harquebutes ne se pooyent ayder. Et sy ne restoit au surplus à noz gens nulles manières de trectz ou dars pour iceulx noz ennemys grever ou nuyre de manière que, à la belle picque, main à main et à la payne et course du corps, les convenoit assallir, combien que le lieu mal ydoyne et peu advantagieux nous empeschoit fort d'ung costé et d'aultre.

C'estoit la trop grant raddeur⁽²⁾ et l'agillité de courre de noz ennemys quy nous retardait merveilleusement, lesquelz, courrans, et fuyans devans nous incessament, nous graventoient à grans coups de pierres et avecq toutes manières de trectz : de laquelle manière de combatre noz Italiens n'en estoient point aprins, et sy n'en furent oncques acoustumez. Et sy disoit on que

1. *Espantez* épouvantés.

2. *Raddeur*, vivacité.

c'estoit la vraye coustume d'iceux nos ennemys de se combattre tousjours ainsy, sans jamais venir avecq nous main à main ; mais toutesfois sy se combattent ilz très puissamment à leur dicte mode, toujours courrans et racourrans leurs chevaux, en nous gectans dars et tirans forces trectz, pourpensant⁽¹⁾ attirer noz gens hors de leur ordre ; et s'ilz se voyent suyviz ou assalliz des nostres, ilz fuyent incontinent ; et s'ilz sont poursuyviz d'aucuns, laissant leur ordre quelque peu, ilz tournent bride soudain et viennent en gros nombre environner et enclorre quelque peu de chrestiens, et puys en très grande dilligence les mettent à mort.

Et ce mesme jour estoient sortiz de la ville quasy autant de piétons comme de chevaucheurs, lesquelz piétons sont de leur naturel sy très reddes⁽²⁾ qu'ilz ensuyvoyent facilement les chevaux à la course. Dont de ceste mode de courre et escarmoucher noz gens en furent trompez et abusez : car, après les avoir tous faiz tourner en fuyte, les poursuyvyrent très follement et sans ordre ; et sy ne furent guerre plus d'en my chemin quant les ennemis estoient déjà aux portes de la ville ; et puys, estans montez sur leurs murailles, les actendoient et, les voyans assez près, tout à ung coup et d'une véhémence, à grosses pièces d'artilleries et toutes aultres manières d'engiens, tirèrent au travers de noz Italiens, desquelz ilz firent grant bresse et en tuèrent beaucoup. A cause de quoy prindrent la fuyte comme ilz estoient venuz, sans ordre, comme gens qui n'estoient guaires usitez ny expérimentez à la guerre, et ne demeura que les chevaliers de Roddes assez près des portes de la ville avec aucuns desdicts Italiens, vaillans gens et vieulx souldars qui se misrent soubz leur enseigne, ayans honte de la villayne fuyte de leurs compagnons. Lesquelz, à cause d'icelluy désordre et fuyte, donnèrent occasion aux ennemys de derechief sortir de la ville : ce qu'ilz firent et les poursuyvyrent jusques par de là les tentes

1. *Pourpensant*, méditant, cherchant.

2. *Reddes*, vifs, alertes.

de l'Empereur, delaisant icelles tentes à descouvert du costé de la maryne, où ilz avaient esté campez, faisant nostre arriere garde : de sorte qu'il y en eult aulcuns tuez à deux bons gectz de pierre prés desdictes tentes.

Ce que voyant, Sa Majesté commanda au duc d'Alva, son grant maistre d'hostel, acompaigné des gentilzhommes et domesticques de sa maison, de garder ses tentes avecq une enseigne d'Espagnolz et aultres trois ou quatre bendes d'Allemands. Dont cependant Sadicte Majesté avecq la reste desdicts Allemands lesquelz estoient merueilleusement désirans de combattre, en faisant des croix, en baisant la terre — alla droit vers iceulx ennemis pour les combatre, et aussy pour secourir lesdicts chevaliers de Roddes estans d'iceulx environnez et encloz lesquelz chevaliers furent sy gentilz et sy vaillantz que, après avoir prins quelque destroit ung peu advantaigeux, délibérèrent — en actendant secours — de ne perdre ung seul pied de terre. De manière que les ennemis, estans sortiz derechief de la ville, leur vindrent faire de très grosses envahies, courrans à brides lâches, et puy à leur acoustumé se retiroyent, à celle fin que d'icelluy destroit où ilz estoient se fussent miz en lieu plus ample pour les povoir myeux de toutes pars environner, afin de les mectre tous à mort. Et comme ilz virent qu'ilz n'y gaignoient riens, fisrent monter leurs gens de pied sur les pendans et, plus hault lieu dudict destroit où estoient noz gens, et de là gectoient forces pierres et dars du hault en bas ; dont ceulx des nostres qui n'estoient point armez ne s'en pooyent garantir ne garder. Dont advynt que pluyseurs y laissèrent la vie, et aultres en furent griefvement bleschiez. Ce néantmoins ilz tindrent tousjours bon.

Quoy voyant, nos ennemis furent merueilleusement despittez et aussy courouchez de perdre tant de temps, en empeschant si grant nombre de leurs gens pour sy petit des nostres ; délibérèrent de les venir combattre main à main, pour les mectre à ce coup tous au dernier suplice de la mort ; donc à ces fins pic-

quèrent leurs chevaulx, et plus fort que devant, à brides lâches, les vindrent cocquyer⁽¹⁾ avecq leurs longues javelynes, pour à quoy résister valloyent à merveilles les bons harnois. Et ce voyant iceulx Roddiens et que leur salut et sancté ne gisoit plus que en vaillantises, proposèrent par ensemble de eulx combattre jusques au dernier homme, affin qu'il fusisse mémoire deulx par après ; et s'il convenait mourir, de faire auparavant quelques dommages aux ennemys, plustost que de se laisser tuer en fuyant villaynement. Et sy les aydoit fort l'esperoir du secours qu'ilz actendoient de l'impériale Majesté, sur lequel espoir ilz soustindrent et très virillement allencontre d'iceulx ennemys, et avecq leurs picques, comme ilz donnoient dedens eulx, les perçoient de part en part, sans leur donner le loisir d'eulx retirer. Ce qui se faisoit très facilement, pour ce qu'ilz combattent nuz, sans avoir usance de porter harnois. De quoy se perchevans, n'en vollurent plus mengier, gins se misrent a reculler autant ou plus comme les picques de noz gens pooyent porter ; et puy de là très furieusement et plus aigrement que jamais se misrent à gecter de dars et de tous aultres engiens et manières de trectz ès lieux où n'estions point armez ; et avecq arbalestres tiroyent ès parties de noz harnois, qu'ilz pensoient aisément pooir acteindre : ce qu'il ne se pooit évyter nullement du monde. Néantmoins sy tindrent ilz toujours bon, combien qu'il y eult tant de mors que de fort griefvement bleschiez, d'ung costé et d'aultre qu'ilz empeschoient les ordres par quoy se occupèrent tous à les tuer arrièrre de celle place.

Donc ce temps pendant l'Empereur arriva à l'ayde des nostres avecq toutes ses compagnies d'Allemans — après avoir tourne en fuyte ceulx quy avoient chassez nos dits Italliens — ; et commenchoit Sa Majesté desjà mettre iceulx Allemans en belle ordre de bataille, au lieu le plus spacieux et ample qui là estoit. Ce que voyant nos ennemyz lesqueuz s'estoient occupez

1. *Cocquyer*, forcer, attaquer.

à remuer les mors —, se arrestèrent quelque peu, et puys, pour cognoistre le nombre de noz Allemans, se approachèrent aulcunement : ce qu'ilz ne peurent nullement jugiez ny comprendre pour cause des destroys⁽¹⁾ quy estoient entre eulx et nostre armée. Et comme ilz visrent qu'a ne pooient guerres proufficter et que s'ilz venoient à combatre avecq nous, et que par après fussent constraintz d'eulx retirer, craindant que par telle meslée noz gens ne fussent entrez en la ville avecq eulx, se retirèrent de bonne heure en temps opportun, et se misrent à tirer forces artilleries au travers de nostre gendarmerie, dont la personne de Sa Majesté fut en très grant péril et dangier : car, comme il admonestoit les nostres, estans au premier rencq de bataille, de prendre cœur, aulcuns d'iceulx ausquelz il adreschoit la parolle furent tuez et emportez d'ung coup de canon. Ce néantmoins Sadicte Majesté fut sy très magnanime qu'il ne démonstra oncques d'avoir craincte ny paour, et sy n'en rompit en nulle manière son propos, ne changea sa fache de couleur, ains demoura en tout tel estre, fachon de faire et constance, comme il est acoustumé de faire en bon temps paisible et prospere.

Et estant ces choses ainsy passées, et que Sa Majesté eust faict et acomply tout son voulloir et plaisir pour nous mectre hors de tous périlz et dangiers, ayans repoulez les ennemis en la ville, ramena toutes noz gens au camp, et droit au mesme lieu où avoit esté assize nostre arrière garde des Italliens, tenans la maryne, furent miz la pluspart de nos Allemans en belle ordre, comme ayans conquis et recouvert ladicte plache sur noz ennemis, auparavant vilaynement perdue par iceulx Italliens. Et pour plus donner de couraige et louanges ausdicts Allemans, eurent en leur premier rencq de leurs ordonnances contre les ennemis tous la plupart des seigneurs principaulx et généralement tous les gentizhommes de la court impérialle par tout ledict jour entier et la nuyt ensuyvante, en leur faisant dire que

1. *Destrois* embarras, empêchements.

iceulx courtissans mectroyent leurs tallons où ilz mectroyent la pointe de leurs pieds. Et de..... pour encores myeulx le faire, Sa Majesté envoyoit souvent quelques princes ou grants seigneurs de sa tente leur dire comme il se contentoit merueilleusement fort de leur bon portement, et aussy de l'honneur qu'ilz avoyent conquis en estoit très joyeux, et davantaige qu'ilz estoient entièrement toute sa confidence et espoir, et quant au surplus on ne leur sçauroit faire tant d'honneur qu'ilz ne méritaient trop plus encoires. Et puy iceulx quy avaient ce dict de la part de Sa Majesté, se mectoyent en l'ordre audict premier rencq, en renvoyant aulcuns autres grants seigneurs aux tentes pardevers icelle Majesté, lequel, peu de temps après, en renvoyoit encoires des autres comme dessus, disans quelques autres choses semblables de sa part à l'avantaige et gloire des dessusdicts Allemans, lesquelz en menoyent bien grant joye, menassant fort les ennemiz. Et sy avait on par dessus tout pourveu très abillement de longues galleries tenant à la maryne, couvertes de pluyseurs vailles ramassez des bateaulx quy estoient périz et rompus contre les dicques, dedens lesquelles galleries se mectoyent noz harquebusiers avecq leurs pouldres à secq et à couvert pour la véhémence pluye quy ne cessait.

Et cependant que toutes ces choses avantdictes nous dpémenoyent très durement, assavoir noz mortelz ennemis, les terribles vens et les très véhémentes pluyes, encores estaient sans comparaison noz vasseaulx en pieur estat et plus cruellement affligez sur la mer ; car la force et impétuosité desdicts vens merueilleux avait esmeulte⁽¹⁾ sy très horriblement ladicte mer que, comme iceulx vens enragiez avecq ses grosses vagues d'eauwes venoyent par ensemble donner contre nos dicts bateaulx, ny les ancrs, ny les cordes ne les pooyent garantir, ny garder qu'elles ne donnissent traverses contre la terre, se rompant en cent pièces. Et sy quelques unes estoient retenues à force

1. *Esmelte*, ému, agité.

et puissance de très gros nombre de cordes, elles estoient tant battues desdicts exécrales vens et ondes, que grant partie d'icelles se desjoingdoient et s'emplisoient toutes d'eauwes, s'en allant au fons, se noyoient misérablement. Et que pys fut, la chose augmenta davantaige en sy très grant aigreur et infortune, que les Arrabes noz ennemis, tenans les champs, voyans lesdicts naufragees, vindrent à s'aprocher desdicts dicques de la mer en très gros nombre, et la se occupoient à tuer une partie de noz gens, lesquelz par fortune la susdicte mer avoit gectez vifz en terre : de sorte que pour lors n'eussiez sceu lequel choisir ne désirer pour le myeulx ou de périr en la mer et estre noyé, ou d'eschaper en terre pour soudain estre tuez et mis à mort des ennemis. Desquelles dictes choses Sa Magesté estant esmeu de grant pityé et compassion, envoya sur le champ deux mille Espagnolz pour estre en ayde et secours d'iceulx, en repoulsant les dessusdicts Arrabes noz ennemis ; dont l'arrivée desdicts Espagnolz porta la vie et saveté à pluyseurs de noz gens. Laquelle œuvre pieuse et envoy dudict secours, combien qu'il ne se pourroit bonnement pour redarguer ny reprendre, sy en print il très mal ; car, comme les maryniers estans bien griefvement parsequtez perceurent icelluy secours, ensemble la sceurté de ceulx quy pooyent parvenir en terre, pluyseurs d'iceulx ne peurent plus endurer sy virillement ladicte infortune comme ilz avoient faict, et sy en résistoient plus envye ausdictes tempestes et tourmentes de mer, et aussy d'autant plus fort et plus avant donnaient de leurs naves en terre, les rompans toutes en pièces : à l'occasion de quoy y advynt ung très merueilleux naufrage et grosses pertes irrécuprables. Et que ainsy soyt, y eult, durant icelle tourmente, cent et trente vassaulx, que péris et noyez, y comprins quatorze gallères vaguantes, lesquelles, après estre mattes de la trop longue résistance, s'en allèrent donner traverses, et furent ynondées comme dessus.

Tous lesquelz cas et accidentz misérables dessusdicts tindrent nostre ost en grant destresse, et misrent davantaige

l'imperiale Magesté tout au bout de ses sens, quasy désespéré, et fut tant contristé que jamais on ne vist chose pareille. Et estant ainsy retiré à part avecq aulcuns grans seigneurs de ses plus pryvés, commença, en soy doullousant⁽¹⁾, la larme en l'œil, à profférer telz motz en substance, assavoir : « Messieurs et mes plus espéciaulx amys, vous ne vous debvez esmayer⁽²⁾ de me veoir ainsy desgreiser⁽³⁾, et non sans cause, vous jurant ma couronne, et par Celluy pour lequel prenons tant de pagnes, que madicte douleur extrême n'est point pour crainte nulle que j'aye de ma mort — et que pleust ores au souverain Seigneur feussé je bien mort et que tout la reste allast bien —, mais icelle angoisse merveilleuse me procède d'avoir veu devant mes yeulx extermynier et mettre à fin tant et sy gros nombre de grans seigneurs, gentilzhommes et aultres, lesquelz, de toutes nations quelzconques de la chrestienté, estaient venuz de leur bon et noble vouloir pour à Dieu et à moy faire honneur et service. Et que pis est, je ne voy nulz moyens de pover remener la reste en sceurté ny en terres chrestiennes, ny nulles victuailles pour les pooir cependant nourrir et substenter car, mesdicts sieurs et bons amis, vous sçavez que, quant je feyz prendre terre en desbarquant nostre gensdarmierie, ce fut sans charges ne nulz empeschemens quelzconques, pour estre d'autant plus prompt à combattre ou à cheminer, et sy ne fut apportée que pour deux jours seulement de victuailles desdicts basteaulx : ce quy auroit esté desjà consommé et mengié ces jours passez. D'aultre part, vous voyez grant nombre de noz vasseaulx, et pèryz et noyez. Que sy la reste semblablement périssoit, lors on ne sçauroit espérer ny souhaytier aultre chose que la mort : car il ne resteroit nulles naves pour pover retourner en chrestienté, ny vyvres quelzconques pour estre soustenuz et allymentez, ny couvertures, ny acoustremens pour estre noz gens de guerre

1. *Soy doullousant*, se plaignant, s'affligeant.

2. *Esmayer*, étonner.

3. *Desgreiser*, déperir.

à secq et garantiz des grosses pluyes, ne aussy nulz engyns, pouldres, artilleryes et aultres monitions quelzconques pour l'assault et expugnation de la ville ; et sy ne sçauroit on nulle part où recouvrer vivres. Et, pour conclusion, pour cause de toutes ces choses avantdictes, je ne voy nul moyen ny espoir quelconque de pooir gagner icelle ville. Et partant, messeigneurs et bons amys, aux choses dictes n'y gyst plus que une dyvynne consolation et advis. »

Lesquelz seigneurs, après avoir le tout bien machié et entendu, fisrent une assez semblable response, assavoir : « Très hault, très puissant et très magnanime Empereur, il plaira sçavoir à Vostre Magesté imperiale que en nous n'est l'entendement ny comprinse souffisante de pooir en sy très haulte matière et supernaturelle donner advis ny conseil. Sy esse néantmoins que suplyons très humblement et très affectueusement icelle Vostre Magesté ne se voulloir plus contrister de ceste sorte — combien que en ayez bien occasion et matière —, ains voulloir dissymuler, en se faindant et monstrant tousjours joyeux et délibéré vers vostre gensdarmierie, comme sy bien l'avez faict auparavant, à celle fin que voz gens de guerre ne perdent couraige, et qu'ilz ayent tousjours puissance de résister vertueusement aux assaulx et envahyes de voz ennemys. D'autre part, Vostre Magesté scèt que Dieu ne laisse jamais les siens au besoing, quoy qu'il tarde, comme bien l'avez veu par expérience en voz aultres voyages et affaires, combien que cestuy est, sans comparaison, le plus dangereux. Et quant aux naves, elles ne sont encores toutes péries. Et au regard des victuailles, Votre Magesté a encores son escurie desbarquée en terre et quelques aultres chevaulx de gros seigneurs, desquelz — au plus grant besoing — se pourroit, quelque temps substen-ter et nourrir vostre susdicte armée : remettant tousjours le tout à vostre bonne et très pourveue discrétion, et saulf meilleure opynion que la nostre. »

Et ceste responce ainsy fynye, combien que Sa Magesté le

sceusse très bien faire, dissymulant son dueil, ce néantmoins une grande partie de ladicte armée fut aulcunement tenue en la susdicte perturbation et fâcherie par tout ledict jour entier et la nuyct ensuyvant : dont advynt, quelques jours après, la mer se commença à s'adoulichir, ayant honte de son précédent mauvais gouvernement. Et comme on ne pooit encores bonnement tirer ny apporter vivres des grosses naves ; pour cause que aux petitz bottequins servant à ce faire leur estait encores def fendu l'usaige de rymes⁽¹⁾, pour raison des trop grosses vagues d'eauwes, Sa Magesté fist cependant tuer tous les chevaulx de son escuyrie et aultres, et d'iceulx en nourrist tout le camp plus de troys journées entières.

Et debvez navoir que ladicte infortune fut d'autant pire et plus intollérable, d'autant que avecq les naves péries s'estoient perduz grans quantitez de bledz, farynnes, biscuydz, wyls⁽²⁾, vins, chersallées⁽³⁾ et aultres mylles choses servant pour nourrir et substenter les gens de guerre. Et avecq ce on avait perdu gros nombre de beaulx chevaulx d'Espagne, de Naples et aultres avecq icelles naves. Et les chevaulx restans aux aultres naves demourées furent guyndez⁽⁴⁾ en l'air, assommez, tuez et gectez en la mer, avecq les beaux coffres et malles playnes de bagues et accoustremens, sans riens réserver, et ce pour sauver la vie aux hommes, quy estoit de plus hault prys et estyme, sans comparution, que les choses et bagues avantdictes. Et ce se faisoit le tout pour deschargier les dessusdicts vasseaulx. Et par dessus tout ce avecq lesdictes naves péries furent encoires perduz leurs armes, bastons de guerre, harquebutes à crocq, canons et quelques doubles canons, lesquelz servoyent pour la sceurté et deffence d'icelles naves ; et fut par ensemble perdue généralement toute la grosse artillerie, pouldre, monytions et

1 *Rymes*, rames.

2. *Wyls*, huiles.

3. *Chersallées*, viandes salées.

4. *Guyndez*, levés en haut.

aultres mille choses et engyns quy avoyent esté achetez pour servir à l'assault et opugnation de la susdicte ville. De toutes lesquelles choses dictes, en temps advenir, noz ennemys en pooyent peschier et recouvrer une grant partie. Et enfin fust la perte des susdictes victuailles sy très grande, que bien escarssement en restoit pour remener noz gens d'armes chascun en ses lymites.

Et après avoir souffertes et soustenues tant d'adversitez et infortunes, Sa Magesté remist le siège et assault d'icelle ville jusques à l'esté ensuyvant et de remener ses gens d'armes : donc à ces fins commanda que l'armée se mist en ordre et à chemyner, tirant celle part où la dicque servit la plus propice et ydoyne pour s'y pooir rembarquier le plus aysément. Et fut la chose de ce monde la plus misérable et aussy pytoyable de veoir les povres souldars, après avoir enduré grosse famyne et avoir esté contynuellement des grosses pluyes treperchiez et mouilliés par trois jours entiers, lesquelz furent sy très mattés et affoibliz, que pluyseurs d'iceulx tomboyent tout roidz mortz allant la voye ; et aultres quy ne valloient guères mieulx, ne pooyent plus chemyner en mengeant la terre, demouroyent à la discrétion des ennemis. Et estoit ladicte terre tant fangeuse et abeuvrée, que on ne s'y pooit couchier ny à grant payne chemyner, de manière que, sy les ristres⁽¹⁾ vouллоient reposer, estoient constrainctz de planter leurs picques en terre, et ainsy prendre leur repoz.

De toutes lesquelles difficultez et povretez dessusdicts noz gens en vindrent néantmoins à leurs dessus par le moyen du grant et vertueulx couraige qu'ils prindrent, par pluyseurs bonnes monitions que on leur donnait : de sorte que, après avoir passé deux bien larges ryvyères outrepasant la chinture, au bout de troys journées, parvindrent au lieu où ilz se debvoyent rembarquier, appelé Matafuz⁽²⁾, lequel lieu estait fort avantageux

1. *Ristres*, reiters cavaliers.

2. Métafuz.

pour nous, pour autant que c'estait une ville toute ruynée, tenant à la mer ; et pour cause des murailles rompues et gros moncheaulx de pierres de toutes pars les chevaucheurs ennemis n'y pooyent habiter. A l'occasion de quoy nous receusmes tant moins de dommage ; mais auparavant y arriver, nous eusmes beaucoup de mal, en soustenans pluseurs allarmes et huées de noz ennemis. De manière que, pour la longue durée desdictes escarmouches durant quelque fois quasi par tout le jour, fallait par pluyseurs et diverses foys que lesdicts harquebusiers de nostre bataille allissent au secours de nostre arrière garde, et ceulx de nostre avant garde aucunes fois, pour les soullagier en leur laissant reprendre leurs forces et vertuz, et aussy pour prendre nouvelle pouldre et amorches,

Et estanz parvenez audict lieu de Matafuz, cependant que les Italliens et Allemans se mectoient ès naves, les Espagnolz, lesquelz estoient les meilleurs harquebusiers et en plus grant nombre furent en armes contre noz susdicts ennemis, et le plus habillement que on peult ou les rembarqua. Et pour cause que les tourmentes passées avoient grant nombre de noz naves péries et noyées, en fut ledict embarquement fort retardé ; et ne se peurent emplir icelles naves en moins de deux journées, si comme du bon jour de Tous Les Saintz et du lendemain, jour des Ames. Et le tiers jour ensuyvant, apres avoir rembarquiez la pluspart des Espagnolz, les vens creurent tant peu à peu et enflèrent tant la mer, que bien à grant payne peurent entre rembarquiez le surplus desdicts Espagnolz. Ce néantmoins y eult sy très bon pollice, que ung seul chrestien ne resta en ladicte terre d'Affricque, que tout ne fût ès naves embarqué. Lequel vent prévoyant les maryniers, ceulx qui premièrement estoient chargiez des premiers prenoyent leur cours. Dont il leur en print très bien : car, auparavant que la tempeste leur eusse empeschié la sortie du lieu et le partement, ilz avoyent desjà faict voilles ; et la reste des dessusdictes naves, lesquelles avoient esté plus tardyves de prendre le faiz et charges, auroient esté détenues

et arrestées de ladicte tempeste. Dont advynt que les aucunes perdirent leurs graves⁽¹⁾ et aultres leurs mastes, estans en grant dangier et péril de eulx noyer.

Et Sa Magesté actendoit tousjours pour veoir sy lesdicts vens et tourmentes se vouldroient quelque peu appaiser, à celle fin que avecq ses gallères, à force de longues cordes et de raymes, ilz eussent peu tirer les grosses naves et les ayder à prendre la haulte mer, pour de là les pooir faire mectre leurs voiles et tirer leur droit chemin sceurement. Et comme Sadicte Magesté eust quelque espasse de temps actendu, que sy la tempeste se engrevast, enfin ilz fussent dégectez contre quelques rocqs, pour illecq périr et estre escrasé, se partist, délaissant seullement quatre gallères — lesquelles avoyent prins tout le plus sceur lieu —, pour estre en ayde et secours à la reste des naves delaissées. Et peu après Sa Magesté fut arrivé à l'isle de Bougye⁽²⁾, luy fut rapporté que lesdictes quatre gailères délaissées à l'ayde des susdites naves, après n'avoir peu plus endurer ladicte tempeste, donnèrent traverse contre les dicques et furent rompues en pluyseurs pièches : dont y eult grant nombre de compaignons de guerre et aultres nyez, et la reste, ausquelz la fortune tant voile favoriser que de les saulver en terre vifz, estans de tous espoirs de vie destituez, s'en alloient chemynant droit vers la ville, pour se combatre jusques au dernier homme, faisant à Dieu de leur corps sacrifice. Dont, en chemynant, furent enfin rencontréz des Allabres, lesquelz les misrent tous à mort.

Et voylà la fin que eult la dessusdicte guerre d'Affricque devant Argeil, etc.

Et fault sçavoir que ladicte Magesté fut en ladicte isle de Bougie par l'espace d'environ troys sepmaines, assigié de rechief pour cause de la tourmente marynne : dont au propre port y périt une grande et puissante nave chargée de toutes monitions,

1. *Graves*, crochets, ancrés ?

2. Bougie.

et toutes les aultres gallères furent fort dommagées, lesquelles avoyent esté exemptées à la précédente tourmente devant Argeil. Et que pys fut, eurent estroicement de vivres, pour cause que en ladicte isle n’y croissoit point de bled, ains se pourvoyoit de vivres seulement pour deux cens souldars y estans en garnison. Dont, durant lesdictes troys sepmaines, pour estre ladicte mer du tout innavigable, ne se peult, hors ladicte Isle sçavoir aulcunes nouvelles de ladicte Magesté : ce qui causa la doubte de sa mort en France — pour ung peu —.

Et après ledict terme passé, Sadicte Magesté en brief parvint, à force de raymes ; en Cartaiges⁽¹⁾ et au royaume de Mourtia⁽²⁾, où fist Sadicte Magesté honorablement enterrer le conte d’Egmond au domp et chief église dudict royaume de Mourtia, avecq ses armes bien painctes et l’épitaphe en lettres d’or contenant en substance : « *Cy gyst Charles, conte d’Egmond, gentilhomme de la chambre de l’empereur Charles, Ve de ce nom, lequel termina au retour de l’expédition d’Affricque devant Argell, eagié d’environ XXI ans, etc.* »

Et ladicte Magesté cependant se myst en chemin sans guaires arrester, et chemina plus de soixante lieues auparavant qu’il arriva ou parvint en la ville de Vallidoly⁽³⁾ royaume de Castille, où Sadicte Magesté eult nouvelles comme pluyseurs de noz grans bateaulx de guerre, quy longtemps estoient départiz d’Argeil, les aulcuns estoient encores errans, et aultres, pensant aller en Italles alloient en Espagne ou en aultres royaumes loingtains, estans constraintz de ainsy actendre le printemps pour chascun retourner en leurs contrées. Et estant desbarquiez, s’ilz estoient restez vifz quatre cens, estans en terre trop bien traictez, en moins de huyt jours il en moroit plus d’ung tiers auparavant estre acoustumez de la bonne gouverne. Et sy fut dict que le conte de Raynelbourg⁽⁴⁾, gentilhomme de la maison

1. Cartagène.

2. Murcie.

3. Valladolid.

4. Rennebourg.

de Sa Magesté, estoit noyé auprès de Gennes avecq deux grans bateaulx, ou estoient mil pietons, dont il estoit leur chief.

Et auparavant de partir dudict Vallidoly, le dessus dict quidam s'advancha de parler à Sadicte Magesté, en luy remonstrant humblement le service qu'il avoit faict à icelle, tant en Flandre comme durant ces dernières guerres et voyage d'Affricque, et aussy qu'il avoit tout perdu, de sorte qu'il ne luy restoit, avecq la peauwe⁽¹⁾ aultre chose que l'acoustrement bien usé et pelé que Sadicte Magesté pooit veoir sur luy : suppliant — avecq la bonne envye qu'il avoit de continuer ledict service — en toute humilité de pooir estre receu du nombre des gentilzhommes de Sadicte Magesté. Sur quoy luy fit responce que pour lors il ne entendoit à ce, ains qu'il luy fesse ramentevoir⁽²⁾ quant il seroit de séjour en quelque aultre lieu, comme il fut depuys audict Vallidoly : auquel lieu, au grant regret dudict suppliant, Sadicte Magesté fut tant traveillé des gouttes par quatre moys, que quelquefois, pour la grant douleur, se faisoit oyr de huyt ou dix maisons hors de sadicte court : quy estoit grant pitié ; et puy revint en bonne convalescence. Et estoit environ ce temps que pluyseurs gentilzhommes lors prenoient la poste parmy France, pour retourner en Flandres : dont ledict quidam vint derechief ramentevoir son affaire vers ladicte Magesté, lequel eult pour responce que icelle Magesté se mectoit ung aultre fois à chemin pour aller à Bourgues⁽³⁾ quy estoit troys journées, et que en ce lieu luy donneroit quelque estat. De laquelle response ce suppliant se tint plus content que devant. Sy se myst quelque peu en ordre en suyvant Sadicte Magesté ; et luy venu audict Bourgues, pour n'estre importun, pour la presse aussy d'aultres négociateurs espaignolz, ce suppliant ne se vouloit ramentevoir jusques à la deuxième journée ensuyvant, quy estoit à la Grongne⁽⁴⁾,

1. *Peauwe*, peau.

2. *Ramentevoir*, rappeler à la mémoire.

3. Bourgos.

4. Logroño.

où à l'arrivée, après le disner de Sa Magesté et grâces dictes, ledict quidam s'avancha remonstrer humblement la dernière responce de Sadicte Magesté, disant en oultre, sy Sadicte Magesté ne luy vouloit accorder de bon cœur sadicte demande tant nécessaire, à tout le moins que il luy pleust de luy faire ce bien que d'estre recors de ses dessusdicts services, pour, luy estant de retour en Flandres, le pourveoir aultrement, en baillant en deux lignes à ladicte Magesté le mesme par escript. Lequel respondit qu'il y penseroit, et puy se retira en sa chambre, demandant après Adrien⁽¹⁾ de la chambre, auquel, après luy avoir communiqué son voulloir, sortist ledict Adrien pour dire la responce de Sadicte Magesté audict remonstrant, quy fut telle, assavoir : « L'Empereur.... a receu du nombre des gentilzhommes de sa maison en l'estat de coustillier ; lequel vous mande, de par moy, que le servez bien. Ce n'est point encores tout le bien qu'il vous veult faire. Et allez faire le serment de fidélité ; et puy, quant voirez l'opportunité, vous remerchirez Sadicte Magesté. » Ce que ledict suppliant feit le lendemain au retour de la messe, en disant à icelle Magesté, comme il avait entendu du sieur Adrien, qu'il avoit pleu à Sadicte Magesté de le recepvoir de sa maison, dont il le remerchioit très-humblement, et quand ores fusse du moindre estat d'icelle, sy espéroit il, avecq la grâce de Dieu, de soy y acquiesster, de sorte que Sa Magesté auroit occasion de soy contenter en luy baysant les mains.

Et de ladicte ville de la Grongne, deçoipre⁽²⁾ des royaumes de Castille, après avoir faict monstre à la justice à l'acoustumé de tous chevaulx d'Espagne de costé, Sa Majesté entra ès royaumes de Castellongne et Arragon, pour venir à Monchon⁽³⁾ tenir les courtès d'Espagne, quy se font ordinairement en troys ans, et icelles achevées, y recepvoir beaucoup de cent mille ducatz. Èsquelles courtès fut conclud que le prince d'Espagne

1. André Dubois, aide de chambre de l'empereur, qui avait toute sa faveur.

2. *Deçoipre*, chef-lieu.

3. Monzôn.

seroit déclaré roy régnant, et l'empereur demourant tousjours roy possessant, ne ayant ledict roy régnant nulle auctorité ne puissance tant et sy longuement que ladicte Majesté auroit le pied dedens l'ung d'iceulx royaumes.

Et environ ce temps les François avoyent assiégé Pepignan : dont, pour lever le siège, se meurent de tous costez, mesmes des dernières extrémités desdicts royaumes des Espagnes, assavoir de plus de cent et cinquante lieues de distance dudict Pepignan, et au secours d'icelle ville : quy estoit chose esmerveillable, de veoir sy très grant nombre de gènesaires et chevaux d'Espagne venir audict secours ; et se devoient tous rassembler allentour de la grant ville de Sarragoche⁽¹⁾. Et ne se pourroit racomparer ladicte multitude et rassemblée myeux que aux fourmigières sortans de tous costez sans nombre. Quoy entendans par les Franchois et qu'ilz ne auroient point le bon, laissèrent de bonne heure ledict Pepignan, pour n'entre conduit peult estre trop avant.

Et après lesdictes courtès achevées, se partit la Majesté de la ville de Monchon, pour venir au royaume de Barchelone, dont Sa Majesté vouloit passer par Montserra⁽²⁾ et y séjourner ung jour, où il y a ung monastère riche à merveilles sur une haulte et aspre montaigne, ayant une lieue de haulteur, ou l'on ne peuh bonnement monter synon avecq quelque mulle, pour la grant droicteure et haulteur, où l'on a pied à grand travail. Et est ledict monastère sy bien fondé, que tous passans généralement y peullent séjourner trois jours entiers, sans nulz contredictz ; et y donne l'on tout le pain, vin, huyle, herbes et chaulches que l'on y mange, sans argent. Et sy y sont les logis et demeures sy amples, que tous sont logiez selon leurs estatz, si comme roix, ducqz, marquis, gentilzhommes et commun peuple ; quy est chose esmerveillable. Et outre ce y a, au-dessus dudict cloistre, aultres montaignes et rochiers diverses jusques à XII, ayans au

1. Saragosse.

2. Montserrat.

fin bout de chascun d'iceulx rochiers, ung hermitage : les hermites desquelz, après qu'ilz y sont entrez, sont razez la barbe et la teste, et de là en avant ne sont plus touchez de rasoir tant qu'ilz vyvent. Et pour les aller veoir convyent avoir ung jour entier, pour cause de monter et descendre de l'ung des hermitages à l'autre, combien que d'ung arcq à main on peult facilement tirer de l'ung hermitage à l'autre. Et sy ne descendent jamais que quatre foys par an pour venir au cloistre, à la grant messe, en grant solempnité, recepvoir leur Créateur ; puy disnent ensemble. Et sy a l'ung deulx spirituel, quy est leur curé ; et chascun d'eulx tiennent en leur l'ermitage une cloche pour, au besoing, quant ilz sont mallades, la sonner pour avoir confession. Et ledict curé se tient au millieu d'eulx tous, lequel, au jour de dymenche, leur célèbre la messe. Et pour leur vivre y a en bas, au cloistre, ung asne, lequel est aprins et acoustumé, deux fois la sepmaine, de porter à tous leurs vivres ; et ayant par le premier d'eulx reçu sa portion, remectent ledict asne au droit chemin, pour aller vers les aultres, en rendant graces à Dieu. Et voylà comme se maintiègnent iceulx hermites, où pour lors y entra ung gentilhomme itallien, de la maison d'icelle Majesté, ayant faict plusieurs beaulx voyages, et ce par grant dévotion, délaissant toute mondainté.

Et partant ladicte Magesté dudict monastère, parvynt à Barchelonne, laquelle est une belle grant ville, battant à la grant mer d'ung costé. Et à ung aultre costé de ladicte ville y a quelque montaigne anpellée le Mont Juyf⁽¹⁾ au plus hault de laquelle y a une tour grosse, à laquelle y a comme des volans de molins, où communément se font grans feux et fumées quant ilz parçoipvent quelques fustes ou galleres de Mores, leurs ennemis, pour advertir tout le pays d'environ, lesquelz en moings de demy jour se peullent rasssembler plus de X^m hommes de deffences sur la marynne. Et davantaige, sur le marchié d'icelle

1 Monjuich ?

ville y a une grosse forte tour avecq pluyseurs portes de fer, où lon dict estre le principal trésor du royaulme d'Arragon, où on ne peult touchier, sans faire une rasssemblée de tous ceulx dudict pays avecq ung sommier bien ou extrême nécessité concernant la perte ou salvation de tout le pays généralement, etc.

Et cependant que Sadicte Majesté séjournoit audict Barcelonne, il envoya le prince d'Espagne ès royaulmes d'Arragon et Cathelonne, pour faire ses entrées pour y estre juré, comme dessus est dict, roy régnant, et, acompaigné généralement des gentilzhommes de Sa Majesté, et mesmement servy d'iceulx de tous pointz, comme ladicte Majesté. Et au retour d'iceluy prince d'Espagne desdictes entrées et triumphes, où y eult maintes braves torreaulx courut et miz à mort — dont me déporte d'en racompter pour briefveté — Sadicte Majeste se retira dudict Barchelonne aux royaulmes de Vallence, et de là en Castille, pour illecq prendre congié de la Majesté de Madame sa mère, et y achever aulcunes négoces, soubz espoir de, l'esté prochain, passer aultres fois la mer de Levante et les gosfres⁽¹⁾, pour soy transporter au territoire d'Affricque devant Argeil, et ce pour recouvrer la faulte passée, la conquestant s'il estoit possible. Dont à ces fins donna congié à tous gentilzhommes de sa maison et aultres de povoir demourer audict Barchelonne, sur la mer, par l'espace de quatre moys entiers, pour illecq séjourner eulx et leurs chevaulx, pour en estre d'aultant plus aptes et accommodez pour son dessusdict service.

Et sur le printemps retourna Sadicte Majesté audict Barchelonne⁽²⁾, pour entendre au dessusdict voyage. Et après y avoir séjourné quelque espace de temps pour mectre ordre aux embarquemens provisoirs et exercites⁽³⁾ de mer, survindrent nouvelles de Flandres comme les passaiges des Allemaignes en Flandres estoient serrez par les François et duc de Clèves : quy

1 *Gosfres*, golfes.

2. Voir t. II des Voyages des Souverains, p. 254.

3. Exercites, armées.

fut cause de faire rasssembler le conseil de guerre de Sadicte Majesté, lequel, entre aultres, conclud qu'il valloit myeulx garder le certain, que estoit sa vache de Flandres, que de soy mectre en hasard de conquerre l'incertain, qui estoit la ville d'Argeil. Quoy voyant, Sa Majesté proposa de envoyer seulement partie de son armée audict Argeil, cependant qu'il, avec le surplus, poursuyvroit l'apparent voyage de Flandres. Sur quoy fut par sondict conseil derechief advisé qu'il se déporteroit, actendu qu'il n'avait trop de gens, pour cause qu'il lui convenait passer les Italles et Allemaignes, entrant à main armée en sondict pays de Flandres, comme il fait.

Et peu de temps après avoir pourveu à tout, traversa la mer d'Espagne en Italles, passant devant le port de Marchelle⁽¹⁾ où estoient les gallères de France, quy avaient belle peur, ne eulx osant tirer hors de leur havre, nous selluoient en passant à coups d'artillerie. De là vinsmes aux isles d'Yers⁽²⁾, et puy à la puissante ville de Gennes, aussy en Alexandrie et à Millan, où furent achetés maintes beaulx harnois. Et sy passames à Crémosne⁽³⁾, où il eult quelque séjour, à cause du Saint Père le Pape, qui vint à Buchée⁽⁴⁾ où la Majesté l'allit saluer.

Et estoit ledict Buchée une petite ville distant de la ville de Crémosne environ dix milles ; et au bout de ladicte villette avait ung chasteau ayant deux portes, dont l'une avait salue aux champs, et par l'autre on entrait en la ville ; et estoit départy ledict chasteau pour les logis du Saint Père et de Sa Majesté, assavoir : le quartier dudict Saint Père tenait la porte des champs, et Sadicte Majesté celle de la ville ayant l'ung autant de garde comme l'autre, assavoir : ledict Saint Père Vc arquebusiers italliens, et Sa Majesté aultant d'Espaignolz, lesquelz chascun soir, venant à leur guet, faisaient une saluade. Dont

1. Marseille. Voir t. II des *Voyages des Souverains*, p. 254.

2. Hyères.

3. Crémone, où l'empereur arriva le 14 juin. Voir *ibid.*, p. 255.

4. Busseto.

ledict Saint Père, ayant oy la saluade de noz Espaignolz, se esmerveilla après avoir sceu le nombre petit qu'ilz estaient, disant qu'ilz menaient autant de bruyt comme s'ilz fussent Vm.

Et après avoir faict par lesdict Saint Père et Sa Majesté leurs salutations et complymens, séjournarent quelque huyt ou dix jours : dont ung jour, entre les aultres, vindrent X ou XI cardinaux, quy estoit venuz avecq ledict Saint Père attendre Sadicte Majesté, comme il descendait du quartier dudict Saint Père, quy commencharent tous d'une voix à cryer tous ensemble : *Paix ! Paix ! Paix !* à la susdicte Majesté laquelle, entendant leur demande, leur fait telle response en substance « Messieurs, s'il y a deux de vous aultres qui se veulle mettre en ostaige et respondre que la paix se fera et entretiendra d'entre le roy et moy, faictes vous aultres ladicte paix que vous voudrez, et je la signeray. » A laquelle response demourarent tous confuz, regardant l'ung l'autre, sans aultrement répliquer.

Et quelque peu après⁽¹⁾, Sadicte Majesté prenant congé dudict Saint Père, se partist de ce lieu, poursuivant tousjours son chemin, venant à Trente, et puy passa les montaignes et destroictz de Tirolle jusques à Ysprocuq⁽²⁾, là où il trouva encores quelque petit nombre d'Espaignolz, soldars vieulx, venans de Hongrie ; et sy mesna avec luy VIc chevaulx légiers. Dont fut dict au viceroy de Cecille, capitaine général de nostre camp, que ce seroit chose difficile de mesner lesdicts chevaulx légiers par les Allemaignes ; lequel respondit, par grant collère, que Sa Majesté demoureroit le maistre, ou luy deviendrait esclave. Toutesfois ilz passarent gallamment, combien que, sur le Rin, leur fut faict quelque reffuz de les recepvoir pour une nuyst en quelque lieu, dont ledict quidam vit les capitaines dire ausdits chevaulx légiers : « Seigneurs. piedz à terre ; laissez vos chevaulx avec le bagaige ; prenez vos lanches au pointz et assaillez ces canailles. » Dont en ung instant, nonobstant leurs

1 Voir *ibid.*, p. 356.

2. Innsbrck, où l'empereur arriva le 9 juillet. Voir *ibid.*, p. 258.

arquebusiers, rompirent et abatirent leurs portes et sacquaigèrent le beau bourg : quy fut dommage. Et ainsy de là en avant ne furent plus refusez lesdits chevaulx légers, combien qu'ilz avoient de coustume de tenir bon guet, se logeans tousjours en troppeaulx ; et n'y avait sy belle grange qu'ilz ne voydassent pour une nuyt, pour estre ladicte grange environnée avecq les jardinaiges et allentour de leursdicts chevaulx. Et quant aux Espaignolz, furent plus gratieux, combien qu'ilz n'estaient guares libéraux, eulx tenans bien serrez. Et d'aulture part, les Allemans s'y conduisaient quelque peu plus loablement, pour estre leur naturel pays.

Et ainsy avecq les susdites compagnies avecq le temps Sa Majesté fait tant, par ses journées, qu'il traversa toute l'Allemagne jusques à la ville de Convelence⁽¹⁾, à demy journée près de Coullongne, où Sa Majesté commendia à tenir les champs pour entrer au pays des ennemys. Et tant fut faict, que l'armée de Sa Majesté arriva à la ville de Dure⁽²⁾ laquelle fut assiégée, pour ne se voulloir rendre. Et sy debvez entendre que le camp fut mal servy de boire et vivres pour deux journées, et ce pour cause que aucuns malveullans de Sa Majesté de la ville de Coullongne, comme on disait, avoient rué sus⁽³⁾ quelques vyvendiers, et par ce ne osoyent les aultres partir de Coullongne pour apporter monytions : de sorte que, pour ung vendredy, par faulte d'aultres vivres, fut mangié, à l'estat de maistres d'hostelz et gentilz hommes de l'Empereur, de la chair. Quoy venu à la cognoissance de Sa Majesté, il fut griefvement courrouchié, disant que, pour ung seul jour, nonobstant la nécessité, on s'en deusse bien passer. D'aulture part cedit quidam se trouva l'ung d'iceulx jours au soupper avecq l'Excellence du prince Sallamosne⁽⁴⁾, capitaine général des chevaulx légers,

1. Coblenze, où l'empereur arriva le 12 août. Voir *ibid.*, p. 259.

2. Buren, où il arriva le 22 août. Voir *ibid.*, p. 253.

3. *Rué sus*, attaqué.

4. Sulmone.

lequel eult, pour ung présent, des maistres d'hostelz de l'Empereur, pour chose esquise, deux lotz de vin seullement, pour n'avoir ladicte Majesté pour lors que ung seul tonneau de vin pour toute sa maison. Lequel prince, voyant bonne compaignie à sa table de gentilz hommes de Sa Majesté et aultres, feit prendre lesdicts deux lotz de vin et les mesler avecq aultant d'eauwe, disant qu'il avoit à exposer sa vie aux dangiers comme nous aultres, et semblablement il se passeroit bien de semblable boychon⁽¹⁾, comme nous ferions. Et ainsy montra sa grant noblesse et vertu — combien que ce fust nostre grant regret.

Et environ le troysiesme jour de nostredicte arrivée, se vint joindre, avec l'armée de Sa Majesté, l'armée de Flandres, que menoit Monsieur le bon prince d'Orenge avec le conte de Hoochstrate par quoy furent ouvers tous les passaiges, dont eusmes grant abondance de vivres. Laquelle armée adicte Majesté allit veoir et recepvoir aux champs, en ordonnant audict prince d'Orenge son quartier ; et puys, pour parassigier ladicte ville⁽²⁾ de tous costez, ordonne au conte de Hoochstrate de passer d'ung aultre part quelque ruisseau, luy disant qu'il feist bon debvoir et qu'il estoit et le tenoit pour chief de sa compaignie qu'il avoit avecq luy, et qu'il se confioit du tout en sa loyauté et preudhomme. Et ce mesme jour, ou le lendemain, après avoir esté bien batue, ladicte ville fut assaillye environ de mydy dont Sa Majesté se tint du costé de la bresse sur ung hault, avecq son escadron de gentilzhommes de sa maison durant l'assault. Et advint que aulcuns ennemis estans dedens la ville eurent sy mauvais couraige que, voyant Sadicte Majesté ainsy sur le hault durant ledict assault, allèrent mectre quelque faulconneau en ung trou de la muraille que nostre artillerie avoit fait nouvellement, et ainsy tirarent que, à trois personnes de Sa Majesté et dudict quidam, fut tué le cheval d'ung gentilhomme espagnol.

1. *Boychon*, boisson.

2. Ladicte ville, c'est-à-dire la ville de Duren.

Quoy voyant, Sadicte Majesté dict que on se tinsse quoy⁽¹⁾, disant en oultre : « Faictes tous comme moy, affin que les ennemys ne s'en perçoipvent » Et ainsy nous feit reculler noz chevaulx au pas, sans perdre l'ordre, pour estre hors de leur visée d'environ deux gectz de pierre, et qui ne porta ausdicts de la ville guaires de sancté : car l'assault en fut plus cruel, et y morut de trois à quatre mil hommes en moings de demy heure après. Et furent les femmes et jeusnes filles, en grande multitude, par l'ordonnance de Sa Majesté, enfermées en l'église plus d'ung jour et demy, bien gardées, et après furent menées marchantes en ordre aux tentes de l'Empereur. Et debvez entendre qu'il y avait entre elles les plus belles créatures que on pourroit veoir : dont il y eult aucuns souldars sy mal courtoys, qu'ilz faisaient acroire à aucunes d'elles, les plus belles, que on les menoit pour les faire mourrir. Dont par ce moyen ilz en subornoient aucunes, en leur gectant quelque manteau sur les espaulles ; et aultres furent sy vertueuses qu'elles aymoient plus cher morir que perdre leur honneur. Et ainsy qu'elles eurent estez ausdictes tentes environ de deux heures, Sa Majesté y arriva, lequel leur dict à toutes, en substance, qu'elles avaient aussy bien mérité la mort que leurs mariz et parens, ains, pour aultant qu'elles estoient femmes, il leur vouloit rendre bien pour mal, leur pardonnant à toutes pour ceste foys. Ce qui leur causa à toutes une très grande joye, et firent de ce ung murmur bien admirable. Et, ce faict, Sa Majesté les feit conduire à sceureté plus de troys lieues du camp.

Et quant aux prisonniers, qui estaient en petit nombre, Sa Majesté les feit tous comparoir à sa court, pour estre miz par escript leurs noms, ensemble leur naissance ; et puy, après avoir sur ce au conseil de guerre de Sadicte Majesté bien délibéré, fut prononchié par sentence que ceulx quy estoient de Clèves et Julliers eschapperoient, pour ranchon seullement à

1. *Quoy*, coi.

la volonté de leurs maistres, et ceulx quy estoient de Gueldres, pour ce que c'estoit fief d'Empire et succédé à Sa Majesté, perdroient quelque partie de leur membre, si comme ung dois, et puis mis à ranchon comme les précédens ; et ceulx au surplus quy seraient des pays patrimonialx de Sadicte Majesté avaient déservy la mort comme traistres, contrevenant à leur serment contre leur prince naturel : dont, ce nonobstant, Sadicte Majesté fust assez douche à l'exécuter.

D'autre part les Espagnolz, pour avoir gagné ledict assault, on leur permectoit faire leur proffit dedens la ville, dont ilz vendoient toutes choses bien chères, tant vivres que aultres choses, pour nostre camp, et sy s'acoustroient comme bourgeois et gens de ville, pour le froit : de sorte que, au troisieme jour, le feu fut bouté en ladicte ville. Aulcuns disent que c'estoient des Allemans, pour envye qu'ilz avaient de veoir lesdicts Espagnolz faire leur prouffit ; aultres disent que ce fut fait de la part des ennemys, pour porter à nostredict camp quelque dommage, et partant il laisse à devynner le lyseur. Toutesfois la pluspart de la ville fut bruslée avec la grant église et un fort beau monastère : quy fut une grante désolation.

Et après avoir ce que dessus achevé, Sa Majesté se mist à parpoursuyvre sa fortune, faisant marcher son camp ; et en cheminant, pour ung jour se vindrent rendre plus d'une disayne de villes, présentant à Sadicte Majesté les clefz de leurs portes : dont y eult aulcuns quy leur disrent — sans toutesfois en avoir la charge — qu'il n'estoit besoing qu'ilz se traveillassent tant d'apporter lesdictes clefz, et que Sa Majesté menait avecq luy toutes les clefz de leurs villes, si comme canons et doubles canons, chargiez de pouldre et gros boulets massifz. Et ainsy poursuivant Sadicte Majesté son chemyn, nous campasmes lez la ville de Remunde⁽¹⁾, laquelle Sa Majesté allait recepvoir.

Et debvez sçavoir que, nonobstant la susdicte prinse de

1. Ruremonde.

Dure, sy y eult il aulcuns maryniers dudict pays quy ne pensaient ladicte Majesté estre vif, à cause que de longtems on leur avait faict acroire qu'il estoit mort, et aussy pour le grant trouble et guerre inacoustumée quy régnaît lors en ce lieu, et semblablement pour veoir la navygation du Ryn, venant de Coullongne en Flandres interdite et défendue : de manière qu'ilz estaient du tout povres avecq leurs dicts bateaulx, par faulte de voytures⁽¹⁾ dont l'ung d'eulx, entre les aultres, vint demander — en son bon sens — à ce dessusdict quidam s'il estoit vray que Sa Majesté fust encores vif, auquel il respondist qu'il eusse patience et qu'il le verrait bientost.

Et ainsy que Sadicte Majesté vint pour entrer dedens ladicte ville de Remunde, armé de riches armes avecq les et caparachon de son cheval de fin drap d'or figuré, avecq velours cramoisy ; et avoit icelluy cheval le chanfrain doré avecq force plumars rouges et blancqz. Et en entrant Sadicte Majesté avecq ledict brave cheval, faisait pluyseurs peunades⁽²⁾ et saulx quy estait chose belle à veoir. Lors ce quidam dict audict maronnier : « Voyez, voyez ce nouveau saint George ; c'est celluy que vous avez demandé. » Lors ledict maronnier de Brant joye, avecq les larmes aux yeulx, vint embrasser ledict quidam, en luy disant que, pour ces bonnes nouvelles, il yroit chargier sondict bateau de vins pour amener au camp, et en donneroit audict quidam ce qu'il en auroit de besoing, sans argent, en luy demandant à ces fins son nom. Et après avoir par Sadicte Majesté receu ladicte ville et aultres, vint camper devant la ville de Venlo, où fut rendu sur le surplus desdites duchées, ensemble celle forte duchée de Gueldres. Et fut ladicte subjogation et conquete louable de ladicte Majesté parachevée en moings de ung moys. Que à Dieu en soyt la gloire !

Et icy se peult veoir comme Sa Majesté entra par force et à main armée en ses pays de Flandres, desquelz, après y estre

1. *Voytures*, chargements.

2. *Pennades*, coups de pied. Voir plus haut, p. 214.

arryvé, il chassa le roy de France avecq son armée devant le Chasteau de Cambresy. Les François dient que ce fut une belle retraicte : dont ils en sont bons maistres, comme chascun scèt.

D'aulture part les clerqs des universitez de Paris ne fallirent d'en faire une farche, disant que l'empereur et le roy avoyent joué à la paulme et avoyent quarante cincq à deux, et depuys l'empereur eult l'avantaige. Quoy volant par le roy, il eult craincte de perdre le jeu ; par quoy il laissa faire une chasse en remettant ledict jeu à parfaire une aulture foys.

Et au surplus, pour ne donner facherie aux escoutans par estre trop prolix, on fera fin à ce petit recueil, faict de bien mauvaïse grâce du gendarme, quy trop mieulx coucheroit sa lance que nulz aultres escriptz quelzconques, en mettant toutesfois au jugement du lyseur quy eult du pyre ou du meilleur oudict jeu de paulme, à cause que l'empereur, pendant la ville de Ligny, eult XV, et puys trente en gagnant Saint-Dysier, et XIV pour riens quant il vint à une journée près de Paris, où Sa Majesté donna oudict royaulme saulfconduyt, en traictant la paix du tout à son plaisir, comme bien y pert encores pour le jour d'huy : car les François ne veullent ladicte paix : entretenir. A tant liseur, délibérez : priant à Dieu vous donner bonheur et le sçavoir de Salomon.

NOTES

SUR LE RÉCIT DE

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

FAIT PAR

LE CHEVALIER DE VILLEGaignon

NOTE I.

Africanum bellum suscipiendum sibi esse putavit, ut Hispanos Afrorum metu liberaret, quo facilius ad Turchicam expeditionem incitarentur (etc.).

Les causes qui poussèrent Charles-Quint à entreprendre son expédition contre Alger ont été, jusqu'ici, classées de la manière suivante : 1 ° le désir de faire diversion aux attaques des Turcs contre la Hongrie ; 2° celui de donner un nouveau prestige à ses armes, qui venaient d'éprouver quelques échecs sur la frontière orientale de l'empire ; enfin, la nécessité de ne pas laisser l'Espagne en proie à la piraterie algérienne, pendant tout le temps que devait durer la grande entreprise qu'il rêvait. Il résulte des propres paroles que Paul Jove met dans la bouche de l'empereur⁽¹⁾, que cette grande entreprise eût été, au besoin, l'invasion de la France : et que, les Algériens une fois domptés,

1 . Vol. II, p. 702. — Voir aussi Peyssonel, *Voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger*, p. 399.

le formidable armement devait faire voile (le cas échéant) pour les côtes de la Provence. La sagacité de nos ambassadeurs et le bon sens public ne s'y trompèrent point ; et l'on peut facilement reconnaître dans les lettres de l'évêque de Montpellier⁽¹⁾, aussi bien que dans le dizain satirique de Brantôme, l'expression de la joie peu dissimulée avec laquelle la France accueillit la nouvelle du désastre.

Il a paru bien difficile, jusqu'à ce moment, de s'expliquer l'obstination avec laquelle Charles V persévéra à attaquer Alger, malgré les avis de ses plus fidèles et de ses plus sûrs conseillers : on a été surpris qu'il n'ait tenu aucun compte des observations du marquis de Guast et du prince de Melphy⁽²⁾, non plus que des prières de son frère Ferdinand et des supplications mêmes du pape : quelques auteurs ont cherché à expliquer cette conduite par la fatalité ; d'autres⁽³⁾, plus sagaces, ont soupçonné un motif qui leur était resté inconnu : c'est de ce côté qu'est la vérité, comme nous allons chercher à le démontrer.

Remarquons d'abord que les nombreux historiens qui ont raconté l'expédition d'Alger se sont unanimement récriés sur la mauvaise direction qui avait été donnée aux opérations militaires et navales. Tous ont fait remarquer combien le temps fut mal choisi pour se mettre en campagne, précisément au commencement de la mauvaise saison : avec quelle imprévoyance les troupes furent débarquées sans vêtements, sans vivres et sans abris ; on s'est étonné avec juste raison de voir l'artillerie de siège rester à bord, ainsi que tout le nécessaire, alors que la possession du camp du Hamma rendait si facile l'établissement d'un grand centre d'approvisionnement, dont la conservation

1. *Négociations de la France dans le Levant*, par Charrière, (t. II, p. 520 et suiv.).

2. André Doria, prince d'Amalfi.

3. MM. Sander-Rang et F. Denis, dans l'excellent travail qu'ils ont consacré à l'expédition de Charles V, disent à ce sujet : « La constance avec laquelle il persista dans son entreprise paraîtra toujours une chose fort étrange ; c'est que, selon toute probabilité, on n'en a jamais bien connu le véritable motif. » (*Fondation de la Régence d'Alger*, (t. II, p. 348.)

eût assuré en même temps la ligne de retraite ; on n'a pas pu comprendre qu'une armée commandée par Charles V, et qui comptait parmi ses généraux des hommes comme le prince de Melphy, le duc d'Albe, Camille Colonna et Fernand Cortez, ait été dirigée dans l'attaque elle-même d'une manière aussi imprudente : ait été lancée sur la ville sans avoir laissé de réserve, et tellement à l'aventure que les contingents arabes se reformaient derrière elle au fur et à mesure de sa marche ; ait enfin été déployée autour des murs d'Alger, sur une ligne d'une immense étendue, renouvelant ainsi la manœuvre qui avait été si fatale à Hugo de Moncade⁽¹⁾. On s'est demandé comment les Doria, ces grands hommes de mer, si pratiques de la Méditerranée, avaient pu amonceler une telle quantité de galères et de bâtiments de transport sur une côte sans abri, et dans un lieu que les vents du N. E. rendent dangereux au-delà de toute expression.

Toutes ces questions sont restées jusqu'ici sans réponse ; et il n'y avait, en effet, pas grand chose à dire, tant qu'on continuait à raisonner dans l'hypothèse où l'empereur aurait voulu faire le siège de la ville. Nous allons voir qu'il n'en était point ainsi et que Charles V se croyait fondé à entrer dans Alger sans coup férir. — Dès lors, tout s'explique (je ne dis pas que tout s'excuse) : on n'a pris que deux jours de vivres, parce que la flotte débarquera vivres et munitions dans le port d'Alger : l'artillerie de siège est destinée à armer la place : on ne garde pas le camp du Hamma, parce qu'on n'a pas à y repasser : le déploiement excessif de l'armée devient une démonstration : les galères, enfin, trouveront un abri dans le port, tandis que les transports déchargés iront attendre des ordres aux îles Baléares ou seront, au besoin, tirés sur le sable, sous la sauvegarde du canon des forts.

Quelques lignes de Marmol avaient donné à supposer que Charles-Quint était entré en négociations avec Hassan Aga

1. En août 1518.

avant d'entreprendre son expédition. Cet indice, qui n'a pas échappé aux historiens, aurait pu conduire à des recherches plus sérieuses dans cette voie, et aurait amené la découverte de la vérité. Malheureusement, Marmol est un peu discrédité, et cela, bien à-tort en ce qui concerne l'expédition d'Alger, à laquelle il assistait⁽¹⁾. Une malheureuse erreur de date (celle du débarquement, qu'il met au 26 octobre) a ébranlé toute la confiance qu'on aurait pu accorder à ses assertions⁽²⁾. On a donc prêté peu d'attention au passage par lequel il nous apprend que l'empereur, à peine débarqué, envoya un parlementaire⁽³⁾ à Hassan Aga : que cet envoyé fut bien reçu à Alger, et que les propositions dont il était porteur ébranlèrent sérieusement le chef de l'Odjeac, et eussent amené sa reddition, si l'on n'eût vu intervenir à ce moment le renégat Mehemet qui, par ses protestations et ses menaces, imposa⁽⁴⁾ la résistance à la volonté chancelante⁽⁵⁾ de son chef. On a préféré s'en rapporter aux allégations des écrivains musulmans, qui parlent, en effet, de l'envoi d'un parlementaire⁽⁶⁾, mais affirment que ses propositions furent tout d'abord rejetées avec dédain. Il résulte cependant de quelques recherches modernes que Marmol s'est montré très-véridique

1. « Pour moi, j'étais fort jeune lorsque je quittai la ville de Grenade, où je suis né ; je n'en partis que dans le dessein de me trouver a la fameuse entreprise de Charles V contre Tunis. Après la prise de cette ville, je suivis les enseignes de l'empereur par toute l'Afrique durant vingt ans et j'assistai à tout ce qui s'y passa de grand et de mémorable. » (*Marmol*, préface). Marmol fut fait prisonnier vers l'an 1556, et resta pendant 7 ans et 3 mois en captivité. A son retour en Espagne, il publia sa *Description de l'Afrique* (Grenade 1573, 2 vol. in-4°).

2. On peut remarquer avec surprise que Gomara, qui assistait à l'expédition, parmi les gens de Fernand Cortez, donne ainsi que Marmol, une date fautive pour le débarquement, celle du 1er dimanche de novembre (*Cronica de los Barbarojas*, p. 104).

3. Ce fut le chevalier don Lorenzo Manuel qui fut chargé de cette mission ; il la remplit avec une arrogance qui fut remarquée de tous.

4. Caïd Mehemed, juif espagnol renégat ; il fut depuis roi de Tagora (Marmol),

5. ... embio un cavallero a Hascen Aga, que a la fazô era governador de Argel, con una vanderâ de seguro ; ei quai salto in tierra y fue bien recibida de aquel renegado, que era de nasciô Sardo, y explicando ante el su embaxa... Demas desto le hizo otros offrescimientos secretos que tunieron harto suspenso el animo de Hascen Aga, y se entiendo del que tenia volûtad de complazer al Emperador (*Marmol*, lib. V, fol. 218).

6. Voir à l'appendice, première partie.

en cette circonstance, et que Hassan négociait avec l'empereur depuis plus d'un an.

Il y avait longtemps que Charles-Quint avait conçu le projet de s'emparer d'Alger. Une fois ce résultat obtenu, le bassin occidental de la Méditerranée devenait, à proprement parler (sauf le littoral français), un lac espagnol. Déjà le pavillon impérial flottait en maître dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte, de Tripoli, de Tunis⁽¹⁾, de Bône, de Bougie, d'Oran, de Mers-el-Kébir et de Melilla. Seule, sur toute la côte, la ville d'Alger résistait, y servait de base à la puissance turque, d'abri à la piraterie, et fomentait la révolte depuis Tripoli jusqu'à Tlemcen. Une fois ce centre d'action détruit, la possession des côtes Barbaresques paraissait assurée sans conteste, et pas une barque française ne pouvait dès lors se montrer dans la Méditerranée sans la permission de l'empereur. Les tentatives⁽²⁾ à main armée que l'Espagne y avait dirigées du temps des Barberousse avaient été loin d'être heureuses : et la perte du Peñon d'Argel⁽³⁾ rendait l'entreprise encore plus incertaine.

Charles V résolut de tourner la difficulté, et commença, dès 1538, à nouer avec Kheïr ed Din (Barberousse) une intrigue diplomatique dans laquelle il devait se laisser jouer comme un enfant par le rusé corsaire.

A ce moment, Kheïr ed Din, après avoir quitté Alger et en avoir laissé le gouvernement intérimaire à Hassan Aga⁽⁴⁾, commandait les flottes du sultan, dont il était le capitain-pacha. Si grands qu'eussent été les services qu'il avait rendus, et quelque brillante que fût en apparence sa position à Constantinople, il y était tenu dans une sorte de suspicion. Il ne manquait pas de

1. Villegaignon nous apprend que le roi de Tunis ravitailla la flotte à son départ de Bougie.

2. Celles de Francesco de Vera en 1516, et celle de Hugo de Moncade en 1518.

3. En 1530.

4. Hassan était un enfant quand il fut pris par Kheïr-ed-Din, dans une descente sur les côtes de Sardaigne. Il fut fait eunuque ; plus tard, ayant plu à son maître, il fut investi par lui de diverses fonctions dont il s'acquitta avec assez d'habileté pour mériter sa confiance.

gens qui lui supposaient le désir d'employer les forces Ottomanes à se constituer un royaume indépendant qui eût compris toute la côte d'Afrique, de l'Égypte au Maroc ; et l'on sait⁽¹⁾ que ce bruit avait pris assez de consistance pour faire longtemps hésiter le padischah à lui confier la direction de ses forces navales. Encore, était-il en butte à une méfiance obstinée, que sa sagacité lui laissait facilement apercevoir et dont sa prudence lui défendait de se plaindre. Sur ces entrefaites, il reçut à diverses reprises plusieurs agents secrets de l'empereur ; ces émissaires étaient chargés de lui offrir précisément ce que la rumeur publique l'accusait de souhaiter. Le premier qui commença les négociations fut Alonso de Alarcon, auquel succédèrent le capitaine Vergara et le docteur Romero. Ils ne communiquaient pas directement avec Charles V, mais bien avec le prince Doria, qui paraît avoir été mis à la tête de toute cette intrigue⁽²⁾. On faisait savoir à Kheïr ed Din que l'empire le verrait avec plaisir se rendre maître de la côte africaine et s'y déclarer indépendant de la Porte : on le flattait de l'espérance que l'Espagne lui remettrait les ports dont elle était maîtresse sur ces rivages et l'aiderait même dans ses entreprises contre les sultans de l'Ouest : le tout, en échange d'un faible tribut et d'une déclaration apparente de vassalité. En réalité, le but à atteindre était celui-ci : d'un côté, affaiblir la Porte par cette rébellion, et la priver d'une bonne partie de ses vaisseaux et de ses meilleurs capitaines, qui étaient les amis et les vieux compagnons d'armes de Barberousse ; de l'autre, annuler ce dangereux ennemi qui, à peine débarqué sur la côte d'Afrique, se serait vu abandonné à lui-même, sans espoir de secours extérieurs, en butte aux attaques de tous les princes du Gharb, excités et soutenus par l'Espagne et par Constantinople ; enfin,

1. Voir *Sandoval*.

2. Voir, au sujet des négociations de Charles V avec Barberousse :

Ferreras, *Hist. d'Espagne*, t. IX ;

La Fuente, *Hist. d'Espagne*, t. XII ;

Gomara, *Cronica de los Barbarojas, notes et app.* (édit. de Madrid).

profiter des divisions et des guerres intestines pour mettre la main sur Alger et assurer ainsi la conquête du littoral.

Pendant deux ans, Kheïr ed Din reçut les émissaires, discutant la question dans tous ses détails, marchandant le tribut, refusant les garnisons espagnoles sur tel point, les acceptant sur tel autre, se laissant arracher des concessions, et sans doute faire des présents : en un mot, il mystifia les envoyés à un tel point que Doria put écrire à l'empereur⁽¹⁾ : « *Barberousse a le plus vif désir (desiderosissimo) de complaire et d'être le perpétuel serviteur de V. M,* » Pendant tout ce temps, il tenait soigneusement le sultan au courant de l'intrigue, et lui communiquait toutes les pièces qui y étaient relatives. Une lettre adressée par le docteur Romero à Doria (1540), nous donne, avec quantité de détails, le dénouement de cette échauffourée diplomatique.

La lettre est très-amusante : elle témoigne d'une fureur naïve de s'être laissé jouer par un *barbare* : elle révèle que l'attitude de Kheïr ed Din n'a été qu'une longue duperie, et qu'il se faisait remettre les lettres de Doria pour les montrer au sultan : elle affirme qu'il *est plus musulman que Mahomet*, et que *lui remettre un créneau, c'est le remettre au sultan lui-même* ; enfin (ceci est du plus haut comique) le bon docteur se plaint amèrement de cette *trahison*, qu'il déclare *dépasser celle même du comte Julien*. Il faut dire, à sa décharge, qu'au moment où il écrivait ces lignes, il sortait à peine d'un cachot des *Sept Tours*, dans lequel il avait dû éprouver pour sa tête les inquiétudes les mieux justifiées.

A partir de ce moment, les négociations avec Barberousse paraissent avoir été rompues ; mais le but que l'on se proposait ne fut pas pour cela perdu de vue, et les efforts se tournèrent du côté d'Hassan Aga.

Dans le tome IX de la *Revue africaine* (p. 379), M. Berbrugger a publié trois lettres, qui existent en original dans le

1. Le 2 octobre 1539.

vol. 1686 de la Bibliothèque du Secrétariat général, à Alger. « La dernière de ces lettres, dit-il, prouve clairement ce que la première ne faisait qu'indiquer, à savoir qu'Hassan négociait avec le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, avant l'expédition de Charles V, et que ces négociations ont repris leur cours peu de temps après. » Il est difficile de ne pas être de l'opinion de M. Berbrugger quand on rapproche les passages suivants :

« *Marzo* (sic) est arrivé ici. Que Votre Seigneurie daigne m'informer si Elle désire qu'on touche quelque chose de l'affaire passée : qu'Elle veuille donc s'enquérir là-bas à ce sujet et m'en donner avis, parce que ce jeune homme voudra s'en aller promptement. » (Lettre de don Alonso au Comte d'Alcaudete, son père).

Au reçu de cette lettre, et du mémoire qui l'accompagne⁽¹⁾, le comte d'Alcaudete écrit à Charles V (Montemayor, 16 janvier 1542) :

« Le 7 de ce mois, il arriva ici un messenger de Don Alonso, avec des nouvelles d'Alger, que V. M. ordonnera d'examiner dans un mémoire⁽²⁾ que j'envoie avec la présente. Le jeune More, qu'il dit attendre là-bas, est celui qui, il y a un an ou très-peu plus, vint tâter don Alonso relativement à une négociation de la part de Hassan Aga Que V. M. m'envoie mander ce qu'on doit lui dire, s'il voulait traiter. » Et, sur la marge, *de la main de l'Empereur*, ces mots : « Que Don Alonso entende ce que lui veut le More, et qu'il avise. »

On peut donc considérer dès maintenant comme un fait acquis, que Charles V, après avoir échoué dans ses tentatives auprès de Barberousse, chercha à entrer en relations avec Hassan Aga, et que celui-ci se prêta à des négociations : il est difficile de savoir s'il était ou non de bonne foi ; néanmoins, quand on considère qu'au moment même où il savait devoir être attaqué,

1. Document n- 766, Bib. du gouvernement général de l'Algérie (documents relatifs aux Maures d'Espagne) publié dans la *Revue africaine* (t. XV, p. 141).

2. Où est ce mémoire ? ce serait une pièce bien probante.

il avait envoyé dans l'Ouest la plus grande partie des Turcs, si bien qu'il ne lui restait dans Alger que 800 hommes de forces régulières, quand on voit combien peu il opposa au débarquement et à l'investissement de la ville, on a de fortes raisons d'ajouter foi au récit de Marmol, et de conclure que, si la tempête ne fût pas arrivée, Charles V fût entré dans la ville sans effusion de sang, et sans résistance de la part du lieutenant de Kheïr ed Din. A l'appui de notre thèse, nous rappellerons que Baudoin raconte que : un *Mottigère* (sic) sortit de la ville après l'investissement, et vint prier l'empereur de laisser une route libre à ceux qui voulaient s'enfuir. D'autres historiens nous disent qu'au milieu de la nuit (du 24 au 25) et au moment où la tempête était déjà déclarée, un *More* vint trouver Charles V et s'entretint longtemps avec lui ; et qu'après son départ il sembla aux assistants que le chef de l'armée avait reçu une nouvelle fâcheuse. Ce More ne serait-il pas celui dont il est question dans les lettres du gouverneur d'Oran, et n'est-il pas aisé de croire qu'il était envoyé par Hassan, pour prévenir l'empereur de la nécessité de la défense que lui imposait l'opinion publique, et qu'allait favoriser la tourmente ? J'insisterai sur l'attitude qui fut conservée, même après le désastre, par le comte d'Alcaudete⁽¹⁾, qui avait conduit toutes les négociations, et savait mieux que personne à quoi s'en tenir. En résumé, il y a là des preuves et des présomptions : des preuves qu'Hassan s'était prêté à négocier⁽²⁾ : des présomptions que ces négociations avaient réussi,

1. Voir note XIX.

2. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer qu'au moment même où l'Empire cherchait à se faire un ami et un allié de Barberousse, les écrivains espagnols ameutaient le monde chrétien contre la France, pour avoir recherché l'alliance de Soliman. Qu'eût dit Sandoval, qui demandait à grands cris que François Ier fût, pour ces causes, excommunié et privé de son titre de *Roi Très-Chrétien* s'il eût appris que le *Rey Catolico*, son propre souverain, avait brigué (et en vain) les mêmes alliances ! Mais, combien les idées du bon Évêque de Pampelune eussent été plus troublées encore, s'il lui eût été donné d'avoir connaissance du manuscrit suivant : *Copies des actes concernant le traité de confédération fait, en 1504 entre le Pape Alexandre VI et le Grand-Turc Bajazet, contre Charles VIII, roi de France* (50 ff.). — (Ms. français de la biblioth. de Saint-Pétersbourg.)

et que Charles V espérait entrer dans Alger sans coup férir. Tel fut, selon nous, le motif, peu connu jusqu'à ce jour, qui lui fit repousser les avis qui le détournaient de l'expédition, et négliger, dans l'action elle-même, les précautions indispensables.

Note II.

Ubi res insolita contigit. Quâ enim nocte eô accessimus, bos vitulum bicipitem peperit, quem mulier, cujus bos erat, vindendum Cæsari obtulit (etc.).

Tous les historiens contemporains parlent de cet incident, en paraissant y attacher une certaine importance ; quelques-uns ajoutent que ce *lusus naturæ* fut considéré par toute l'armée comme un mauvais présage. MM. Sander-Rang et F. Denis disent fort justement à ce sujet : « Nous n'en pouvons conclure qu'une seule chose : c'est que, pour tirer un mauvais présage d'une rencontre si fortuite et d'un aussi mince intérêt, il fallait nécessairement que les esprits fussent déjà en proie à une vague inquiétude⁽¹⁾. » Même en faisant la part des idées superstitieuses du temps, nous ne pouvons nous empêcher de partager l'avis des deux savants commentateurs. Il est néanmoins intéressant de constater la puissance que les idées de cette nature avaient encore au XVI^e siècle. C'est ainsi que nous voyons toute l'armée tirer un mauvais présage de ce que l'enseigne de la galère royale la Réale est tombée à la mer au moment de l'arrivée ; et, par contre, nous voyons les Algériens⁽²⁾ s'en réjouir. Il y a aussi une certaine histoire d'une sorcière d'Alger, qui avait prédit la défaite : aucun des chroniqueurs contemporains ne manque d'en parler.

1. *Fondation delà Régence d'Alger*, t. II, p. 252.

2. Voir le *Mekhemé* à l'appendice, première partie.

Note III.

Quæ, si opère tant esset munita quant naturâ, non ita facile ab CEnobarbo, qui vulgo Barbarossa nuncupatur, expilata fuisset (etc.).

Ici, l'auteur fait allusion à la prise de Port-Mahon par Barberousse (Kheïr ed Din). Après la prise de Tunis, le bruit s'était répandu qu'il avait été tué ou fait prisonnier. C'est au moment où on célébrait cette victoire par des feux de joie, et où on le brûlait en effigie, qu'il débarqua brusquement sur les côtes de Minorque, prit ou brûla les vaisseaux qui étaient dans le port, ravagea une partie de l'île, et s'empara de la citadelle après un combat de peu de durée. Le Razaouât raconte cette expédition dans des termes très-réjouissants et d'une manière tout-à-fait originale : mais l'auteur oriental paraît avoir donné un cours un peu trop large à son imagination. Quoi qu'il en soit, Kheïr ed Din revint de cette courte campagne avec un riche butin, un nombre très-considérable de captifs, et la terreur qu'il inspirait devint plus grande encore que par le passé. Il s'y mêla quelque chose de superstitieux, et il ne manqua pas de gens qui affirmèrent avoir assisté à son supplice, et l'avoir vu s'élancer sain et sauf hors des flammes de son bûcher pour continuer à remplir sa mission de dévastation contre le monde chrétien.

Note IV.

Adœdificandum utuntur maxime terra calculis permixtis : quâ materiâ mûri oppidi effecti sunt. Tapie vulgo nominantur.

Le mode de construction que nous décrit Villegaignon, et que probablement il voyait employer pour la première fois, a été en usage sur tout le littoral sud de la Méditerranée. Les anciens forts d'Alger et la plupart des maisons mauresques ne sont pas construits avec d'autres matériaux, et le nom de *tapia*

a été conservé. C'est une sorte de béton, composé de terre rouge et de cailloux, arrosé de lait de chaux, et fortement damé. Cet agglomérat devient avec le temps d'une dureté excessive, et nous le voyons souvent nécessiter l'emploi de la poudre, lorsqu'il s'agit de le détruire. L'observation de l'auteur nous montre avec quel soin il étudiait sur son passage tout ce qui est relatif à l'art de la fortification.

Note V.

Ab eo loco urbs tota sub aspectum nostrum cadebat, seque regio late nostris oculis ostendebat. Postridie, mare paulatim intumescente, solvimus, atque locum cepimus, quem venti minus urgerent, Eum Matafu, nominant.

Ces phrases nous indiquent clairement le lieu où s'arrêta d'abord la flotte : c'est en face de l'embouchure de l'Harrach : la mention de la grande plaine que l'on pouvait apercevoir ne permet pas d'en douter, et on voit qu'il fallut aller s'abriter au cap Matifou, aussitôt que la mer grossit un peu.

Le lieu exact du débarquement a été plus contesté : la carte de 1832 l'a placé beaucoup trop à l'Ouest, à l'extrémité Nord de la plaine de Mustapha ; on l'a ensuite rejeté un peu plus à l'Est, à l'endroit où s'élève l'agglomération de maisons appelée, pour cette raison (mais à tort), village Charles-Quint. C'est encore plus à l'Est qu'il faut aller pour trouver la véritable place.

Remarquons que Villegaignon nous apprend, qu'après que toutes les troupes furent débarquées et qu'on eut formé les trois corps d'armée, on se dirigea du côté de la ville (*ad urbem iter facit exercitus*), et on ne fit ce premier jour avant de camper que mille pas environ⁽¹⁾. (*Eo die, circiter mille passus progressi,*

1. Ce n'est évidemment pas une marche : c'est une manœuvre faite pour dégager le terrain et permettre aux corps qui venaient d'être formés d'occuper leurs positions respectives. Cette réflexion est nécessaire, en présence de l'étonnement que plusieurs auteurs ont témoigné à ce sujet.

constituimus.) Marmol, d'accord avec Villegaignon, dit : *como un quarto de luego*. Or, le Mekhemè et le Zohrat el Nayerat nous désignent d'une façon précise le lieu du campement sous le nom de *Hamma* (le Zohrat el Nayerat dit : *Hammamat*⁽¹⁾ ; c'est l'emplacement actuel du jardin d'Essai, qui s'appelle aussi jardin du Hamma. C'est donc à mille pas à l'Est de là qu'il faut chercher la plage du débarquement. Or, précisément à cette place, se trouve un lieu jadis révééré des indigènes, et marqué sur les cartes du nom de : *Tombeau des Moudjahdine* (martyrs de la guerre sainte). Il n'est pas excessivement téméraire d'affirmer que ce fut le lieu de la sépulture des guerriers musulmans qui tombèrent en essayant de s'opposer au débarquement. Au surplus, je ne donne ce dernier fait que comme une indication accessoire, et l'argumentation qui précède me semble suffire à prouver que ce fut bien sur la plage d'Hussein-Dey que l'armée de Charles V débarqua⁽²⁾.

Note VI.

Eas nostri persecuti, altéra unitis ex navibus nostris concursu depressa est.

Ce premier succès fut dû à l'ardeur du vicomte de Cigala, célèbre par ses exploits sur terre et sur mer, plus célèbre peut-être encore par ses aventures romanesques.

Note VII.

Summa autem exercitus hæc erat.

En présence des exagérations des auteurs orientaux, qui ont porté à 70,000 hommes le nombre des combattants de l'armée

1. Après une nuit passée à Hammamat, l'empereur se transporta de sa personne sur le Koudiat el Saboun (*Zohrat el Nayerat*, trad. de M. Rousseau, p. 109-110).

2. S'il était nécessaire de pousser plus loin la discussion, on pourrait ajouter que le lieu parut aux Algériens tellement favorable à un débarquement, qu'ils s'empressèrent d'y construire une batterie, et, plus tard, un ouvrage régulier.

de Charles V, il est nécessaire de contrôler les assertions de l'auteur. Nous le trouvons ici, comme dans toute sa relation, très-véridique et parfaitement d'accord avec les meilleures sources (voir Sandoval, vol. II, p. 301, et le Journal de Vandenesse, à l'appendice). Les auteurs de la *Fondation de la Régence d'Alger* ont fait avec une très-grande exactitude le dénombrement de l'armée, et en arrêtent le chiffre total à 23,900 pour l'armée de terre, et à 12,330 pour l'armée navale. La flotte comptait 516 voiles, dont 65 grandes galères. On peut dire que ce fut un des plus grands armements de ce siècle, et il est bien difficile de croire qu'il était uniquement destiné à l'attaque d'une ville très-mal fortifiée, et qui n'avait à ce moment comme défenseurs qu'une force régulière de 800 Turcs, une population que le premier échec eût fait soulever contre son propre gouvernement, et des voisins toujours prêts au pillage, dangereux alliés⁽¹⁾, qui attendaient sur les collines du Sahel que le sort des armes leur indiquât de quel côté ils devaient choisir leur proie.

Note VIII.

Ubi primum terram pedites attigerunt.

Les auteurs musulmans eux-mêmes reconnaissent que le débarquement s'effectua sans rencontrer une bien vive résistance de la part des Algériens. Il semble cependant que, si Hassan Aga eût été bien décidé à se défendre, il ne pouvait guère trouver une meilleure occasion que celle qui lui était offerte en ce moment. Le débarquement de plus de vingt mille hommes est, toujours et partout, une longue et difficile opération : mais si l'on veut tenir compte de la proximité de la ville, de la nature même de la plage, de l'imperfection des moyens employés à

1. En 1830, lorsque la victoire se fut déclarée en notre faveur, le premier soin des contingents indigènes que le dey avait appelés à son aide fut de piller à fond les villas moresques des environs d'Alger, et le mal eût été beaucoup plus grand, sans le secours généreux que prêta spontanément le général en chef à la population désarmée.

cette époque, et de la quantité d'Arabes qui couvraient la campagne, et seraient devenus, en cette occasion, de précieux auxiliaires, dont les attaques irrégulières et incessantes eussent semé le désordre et l'effroi dans les rangs d'une troupe jetée sur la plage par petites fractions, on reste convaincu qu'Hassan ne fit pas tout ce qu'il devait faire. Le temps ne lui avait pas manqué pour faire ses préparatifs et prendre position (Charles V resta inactif du jeudi 20 au dimanche 23) ; et l'insuccès qui accompagna O'Reilly⁽¹⁾ à la même place et dans les mêmes conditions, est une preuve historique de ce que pouvait faire le lieutenant de Barberousse, s'il eût voulu prendre les dispositions nécessaires.

La date elle-même du débarquement a été très-contestée et a donné lieu à de nombreuses erreurs, qui eussent été, pour la plupart, évitées par un rapprochement scrupuleux des textes : il est d'autant plus nécessaire de bien la fixer, que Villegaignon ne donne pas une seule date ; et que, ce point une fois déterminé, il nous sera facile d'établir sur son récit le journal des opérations, et de le contrôler par les auteurs musulmans.

Le Razaouât et le Mekhemè nous apprennent que l'arrivée de la flotte dans la baie d'Alger eut lieu le 28^e jour de la lune de Djoumad et Thani 948 (jeudi 20 octobre 1541), et que le débarquement eut lieu le dimanche suivant 23 octobre : ces dates sont parfaitement d'accord avec le Journal de Vandenesse (app.), qui nous indique les événements jour par jour avec un soin religieux, aussi bien qu'avec le récit de Sandoval (vol. II, p. 302), et ceux de Ferreras et de Mariana. Nous allons voir de plus, qu'en suivant les événements jour par jour, nous arriverons au départ de Charles V, le treizième jour de la lune de Redjeb (jeudi 3 novembre), ce qui se trouve conforme aux assertions

1. Le général O'Reilly, à la tête d'un armement considérable, débarqua le 8 juillet 1775, sur la plage d'Hussein-Dey. Il fut complètement battu, perdit son artillerie, eut 600 tués, 1800 blessés, et se vit forcé de rembarquer à la hâte, et de s'éloigner. Ce fut la dernière grande tentative de l'Espagne sur les côtes barbaresques.

du Razaouât, d'un côté ; du Journal de Vandenesse, de l'autre. Cette double concordance (des époques de l'arrivée et du départ) entre des auteurs qui n'ont pu avoir ensemble aucune communication, nous semblerait déjà (à défaut d'autre) un-contrôle suffisant.

Tableau du Journal des Opérations.

27 Djourmad 2e 958	Mercredi	19 oct. 1541	Les Vigies d*Alger reconnaissent la flotte à l'horizon.
28	Jeudi	20	Arrivée dans la rade à 7 heures du matin. — La mer grossit. — A 3 h. après-midi, la flotte va s'abriter à Matifou, la division espagnole au cap Caxines.
29	Vendredi	21	Mer agitée. — Repos.
1er jour de Redjeb	Samedi	22	On fait de l'eau et on reconnaît la plage.
2e	Dimanche	23	Débarquement au point du jour. — L'empereur débarque à 9 h. du matin. — Formation de l'armée en trois corps. — Marche d'un mille et campement au Hamma. — Attaque de nuit par les Algériens..
3e	Lundi	24	Marche en avant. — Prise des positions autour de la ville. — Quartier général au Koudiat-es-Saboun. —, Pluie et vent à partir de 9 h. du soir.
4e	Mardi	25	Sorties des Algériens. — Combat de Ras-Tafoura. — La tempête augmente. — Perte des vaisseaux et du matériel.
5e	Mercredi	26	La tempête continue. — La retraite est décidée et commence. — On tue les chevaux, faute de vivres. — Retraite le long de la mer, jusqu'à l'Oued Knis (le ruisseau).
6e	Jeudi	27	Marche en retraite jusqu'à l'Harrach, débordé.
7e	Vendredi	28	Traversée de l'Harrach. — Marche en retraite jusqu'à l'Hamise, débordé.
8e	Samedi	29	Traversée de l'Hamise. — Marche en retraite jusqu'à Matifou, où se trouvent abrités les débris de la flotte.
9e	Dimanche	30	Repos. — Conseil de guerre. — Réparation des vaisseaux.

10e	Lundi	31	Repos. — On commence à embarquer.
11e	Mardi (Toussaint)	1er novembre	Embarquement de l'empereur.
12e	Mercredi	2	La mer grossit de nouveau. — Les galères aident les vaisseaux à doubler le cap.
13e	Jeudi	3	Départ de l'empereur pour Bougie.
14e	Vendredi	4	Arrivée à Bougie, de grand matin.

Je ferai remarquer que les dates données par ce tableau diffèrent, à partir du dimanche 23 au soir, de celles qui sont données dans un ouvrage que j'ai déjà cité souvent, et que je considère (à part cette erreur) comme ce qui a été écrit de meilleur et de plus complet sur l'expédition de Charles V. Je veux parler du récit contenu dans le tome II de la Fondation de la Régence d'Alger. Les deux savants auteurs se sont laissé entraîner à deux erreurs de dates : l'une, basée sur une fausse interprétation du texte du Mekhemè ; l'autre, purement matérielle. En effet, ils font continuer le débarquement le lundi 24, et mettent l'attaque de nuit dans la nuit du 24 au 25, sur la foi de cette phrase : « le lendemain, l'ennemi passa la nuit à El Hamma » (app.). Cette erreur eût été évitée, s'ils se fussent rappelés que les Musulmans comptent la journée d'un soleil couchant à un autre ; et que, par conséquent, ce qui est pour nous la nuit du dimanche est pour eux la nuit du lundi. Il est résulté de ce *lapsus* qu'ils ont reporté la *marche en avant* au mardi, les combats et la tempête au mercredi, et ainsi de suite jusqu'à la page 314, où se trouve l'erreur matérielle que je signale. Après avoir dit, p. 310, *jeudi 27*, ils décomptent un jour, et disent, p. 314, *vendredi 27* (le vendredi était le 28) et ainsi de suite jusqu'à la fin du récit. Je n'ai pas pu comprendre davantage sur quelle autorité ils s'étaient appuyés pour ne faire commencer la retraite que le jeudi, alors que Vandenesse dit formellement que : *le mercredi 26e sa dicte Majesté se retira sur la maryne environ trois mil* (ce qui amène bien l'armée en retraite sur les bords du Ruisseau) : et que, d'un autre côté, le Mekhemè nous dit non

moins formellement que : *le matin du mercredi, le maudit de Dieu fit ses réflexions, et vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renoncer à la conquête d'Alger Aussitôt donna ordre de se mettre en marche, etc.* (app., p. 132).

C'est par un pur amour de l'exactitude que je fais cette rectification : et je tiens à répéter qu'il existe peu de travaux aussi accomplis que celui dans lequel je viens de révéler ces légères imperfections.

Note IX.

Ibi noctem pene insomnem transegimus, etc.

Cette petite attaque de nuit, dont l'importance, été fort exagérée par les auteurs musulmans (app., p. 116), nous est donnée avec son véritable caractère par Vandenesse : « *Ils pouvaient-être environ huit cent, avaient une musette et un flageolet, et faisaient grand hurlerie* » Lorsque nous lisons plus loin qu'ils tiraient au hasard et par une nuit noire dans la direction du camp, nous reconnaissons facilement qu'il ne s'agit là que d'une de ces *fantasias*⁽¹⁾ nocturnes que les indigènes se refusent si rarement quand ils en trouvent l'occasion. Cette escarmouche eut pourtant un résultat fâcheux ; elle troubla le repos de l'armée et priva de sommeil une troupe que la pluie et le froid devaient encore tenir éveillée pendant la nuit suivante, en sorte qu'elle dut livrer les combats du mardi dans les plus détestables conditions physiques qu'il soit possible de se l'imaginer.

Note X.

Virtute tamen tantum Hispani præstiterunt, ut, expulsis hostibus, in montium fastigium evaserint.

L'histoire nous a conservé les noms des officiers qui exécutèrent si brillamment cette belle attaque, dans un terrain hé-

1. Parmi ceux qui ont fait partie des colonnes expéditionnaires en Kabylie, il en est bien peu qui n'aient pas eu l'occasion d'entendre cette « *grand hurlerie* » à laquelle se

rissé de difficultés : c'étaient les colonels Don Alvaro de Sande et Louis Ferez de Vargas⁽¹⁾, à la tête des régiments Bone et Sicile, sous les ordres de Fernand de Gonzague. En comparant le texte du Mekhemè à celui de Villegaignon, nous pouvons facilement suivre l'opération pas à pas sur le terrain : en effet, l'un nous apprend que l'armée s'arrêta d'abord à mille pas de la ville : *Quem locum mille passus abeese ab urbe demonstravimus* ; et l'auteur arabe nous dit : que les chrétiens s'arrêtèrent d'abord au Ras-Tafoura (emplacement actuel du fort Bab-Azoun), et montèrent ensuite au Koudiat es Saboun⁽²⁾ (emplacement du fort l'Empereur). L'attaque eut donc lieu suivant une ligne presque parallèle au front sud de nos fortifications modernes et un peu en avant de ce front : elle fut poussée avec une grande vigueur et couronnée d'un tel succès que, le soir venu, le centre de l'armée (Allemands) et l'empereur campèrent sur le Koudiat es Saboun⁽³⁾, pendant que l'aile gauche (Espagnols) continuait hardiment le mouvement et poussait ses avant-gardes jusqu'aux pentes qui descendent vers le cap Caxines⁽⁴⁾. Une fois ces positions prises, la ville était entourée et dominée de toutes parts⁽⁴⁾,

marie agréablement la musique du flageolet et de la *derbouka*. — Nos vieilles troupes d'Afrique avaient si bien pris l'habitude de ces démonstrations insignifiantes, qu'elles n'en perdaient pas un quart d'heure de sommeil.

1. A cette époque, on trouve un membre de cette belle famille de Vargas partout où il y a un trait d'héroïsme à accomplir.

2. L'empereur passa la nuit dans la kouba de Sidi-Yacoub, qui se dressait très-probablement sur l'emplacement du fort actuel, ou tout au moins dans son voisinage : c'est dans cette kouba que, quelques années plus tard (1357). Caïd Youssef massacra le pacha Tekelerly, qui y avait vainement cherché un refuge.

3. La plupart des historiens font arrêter le déploiement de l'aile gauche à la naissance du Frais-Vallon. Il est impossible qu'il en ait été ainsi : car nous lisons que, pendant la tempête du 25, les navires espagnols qui étaient restés au cap Caxines furent jetés à la côte et que leurs équipages allaient être massacrés, si l'on n'eût pas lancé à leur secours quelques compagnies qui parvinrent à les sauver. Tous ceux qui connaissent les lieux comprendront facilement qu'on ne fût pas arrivé à temps si l'aile gauche eût occupé seulement les positions indiquées jusqu'ici — Ajoutons que le manuscrit de Vandenesse nous apprend que dans la même journée du 25, les Algériens firent une sortie par la porte Bab-el-Oued, et attaquèrent les Espagnols, qui les repoussèrent vigoureusement.

4. Les Algériens sentirent bien quels dangers ils avaient courus, et ne tardèrent pas à élever un fort sur le Koudiat-es-Saboun : « Il fut commencé en 1545, sous le gouvernement de Hassan, fils de Barberousse, lorsqu'il fut pacha d'Alger pour la première fois. Il a été établi au sommet d'un monticule, sur le point même où Charles V, de glorieuse mémoire, planta sa tente. » (Haêdo. Top. de Argel.)

et le succès de l'entreprise pouvait paraître assuré à une armée fondée à croire qu'on avait profité de cette journée pour mettre à terre le matériel nécessaire. C'est, du reste, l'impression que ressentait l'auteur, et qu'il traduit par ces mots : « *Inclinatâ in noctem die, vigiliis dispositis, se lætitia dabat exercitus.* »

Note XI.

Urbs eum velut angulus respiciebat. Quæ ab uno latere mari concluso, ab aliis duobus obducto exercitu trianguli speciem effecerat.

Ce passage vient encore à l'appui de l'opinion que j'ai émise dans la note précédente, à savoir : que l'aile gauche de l'armée a été poussée beaucoup plus loin qu'on ne l'a cru généralement. Cette seule phrase de Villegaignon nous décrit parfaitement les lieux et la position de l'armée. « La ville, dit-il, nous apparaissait comme un triangle, dont un côté était fermé par la mer, les deux autres entourés par notre armée. » Il est donc évident que l'aile gauche avait dépassé la naissance du Frais-Vallon, et plus que probable qu'elle s'était reliée par des avant-postes à la division espagnole du cap Caxines.

Note XII.

Quum repentina calamitas incidit, quæ vitari omninô non potuit.

Cette assertion nous paraît assez aventurée. Qu'on n'ait pas pu éviter qu'il ne fût une tempête, c'est par trop évident : mais on eût pu éviter d'entreprendre l'expédition à l'époque habituelle des tempêtes⁽¹⁾. Et, même après cette première faute, les précautions de la prudence la plus élémentaire eussent suffi

1. Nous lisons dans la *Fondation de la Régence d'Alger*: L'époque à laquelle Charles V conduisait son armée en Afrique était précisément celle que les Maures nomment *cassem*, qui veut dire section, parce que, eu égard à la nature des phénomènes at-

pour empêcher le désastre. Si y avait de commencer les opérations, on eût débarqué l'artillerie, les vivres et les munitions, et installé le tout dans une bonne position fortement gardée, il devenait facile de renvoyer immédiatement les transports aux Baléares ; et l'armée de terre pouvait, dans la sécurité et dans l'abondance, attendre patiemment qu'une embellie lui permît de procéder à l'attaque dans de bonnes conditions. Tout cela est tellement simple et était tellement dicté par les circonstances que je ne vois d'autre explication plausible que celle que j'ai donnée précédemment⁽¹⁾.

Note XIII.

Quum vero videremus salutis nostræ subsidium in virtute positum esse, etc.

C'est par cette seule phrase, grande dans sa simplicité, que Villegaignon nous indique le rôle glorieux que jouèrent, ce jour-là, les chevaliers de son ordre. Il pense à peine à se plaindre de la fuite honteuse qui les laissa seuls à supporter tout l'effort de l'ennemi, et il se contente de ces quelques mots tant soit peu dédaigneux : *Ex Italis, eos dederunt in fugam, quibus non magnus esset usus militiæ*. Mais l'histoire⁽²⁾ nous apprend que le corps italien, qui formait l'aile droite, lâcha pied dès le commencement de l'action, à l'exception de quelques braves, parmi lesquels il faut citer Colonna et Spinola, qui faillirent perdre la vie en essayant d'arrêter la déroute des leurs. Il n'est que juste de réparer l'oubli que la modestie de l'auteur lui a fait commettre volontairement, et de rendre aux chevaliers de Saint-Jean la part de gloire qui leur revient ici.

Profitant de la tempête, et se doutant avec raison qu'une aussi mauvaise nuit avait dû fatiguer les troupes et ébranler

mosphériques, c'est alors le passage de la belle saison à la mauvaise, passage qui semble toujours marqué par quelques semaines d'orage. (T. II, p. 303.)

1. Voir note 1.

2. *P. Jove*, II, 714. — *Marmol*, lib. V, f° 219.

leur moral, les Algériens sortirent sans bruit avant l'aube. Ils surprirent et forgèrent dans son sommeil le poste avancé, et se précipitèrent sur le camp, qu'ils envahirent pêle-mêle avec de grands cris. Au milieu de la panique et du tumulte, les chevaliers sautèrent sur leurs armes, firent face à l'ennemi, et se groupèrent autour de leur étendard, où les rejoignit le petit nombre d'Italiens qui n'avait pas suivi la déroute. Ils ne tardèrent pas à faire place nette autour d'eux, et, prenant l'offensive, ils marchèrent sur la porte Bab-Azoun, en fendant à coups d'épée les flots pressés des assaillants. Pons de Balagner (surnommé Savignac) portait la bannière de l'ordre et marchait en avant de la petite troupe. Cette charge fut tellement vigoureuse, que l'ennemi fut refoulé jusque dans la ville, avec un désordre si grand, qu'Hassan fut contraint de faire précipitamment fermer les portes, abandonnant les fuyards au fer des chevaliers qui en firent un grand massacre. Si le corps italien eût appuyé ce mouvement hardi, la ville pouvait, à ce moment, être prise par un coup de force, et le désastre changé en un triomphe éclatant.

Mais, abandonnés de tous, écrasés par les projectiles de toute espèce qui tombaient sur eux du haut des murs, s'apercevant enfin que leur petit nombre allait enhardir l'ennemi à faire une nouvelle sortie et à les entourer, ils se décidèrent à reculer⁽¹⁾ d'environ deux cents pas, et furent planter leur bannière au défilé de *Cantarat el Efran*⁽²⁾. Ce fut là qu'ils soutinrent le terrible combat dont les indigènes devaient si longtemps conserver la mémoire. Réunis en un seul groupe, barrant comme une muraille l'entrée du défilé, recevant sur le fer de leurs piques, la furie de l'attaque, les chevaliers firent encore subir à l'ennemi

1. C'est à ce moment que Savignac, déjà blessé, et furieux de voir qu'il lui fallait retourner en arrière, planta sa dague dans la porte Bab Azoun, en criant aux assiégés : « Nous reviendrons la chercher ! » (Voir *Marmol* le P. *Dan*, *Baudoin*, etc.)

2. Le pont des Fours. — On le voyait encore il y a une vingtaine d'années, à l'entrée de la place Didon. Mais la place Didon elle-même a disparu sous les nouvelles constructions. L'emplacement exact de ce beau fait d'armes est sur la rue de Constantine, à l'angle sud de la nouvelle caserne des Douanes. — Je répète qu'il n'y a pas même une pierre commémorative !

une perte si grande, que, renonçant définitivement à combattre corps à corps, les Algériens se retirèrent sur les hauteurs voisines. De là, ils firent pleuvoir sur ces braves une grêle de traits, qui ne tarda pas à éprouver rudement cette poignée de héros, sans parvenir toutefois à les faire reculer d'un pas. Cela dura jusqu'au moment où l'empereur, averti, chargea en personne pour les dégager. Il était temps que ce secours leur arrivât. Près de la moitié des chevaliers (trente-huit sur cent) étaient couchés à terre, morts ou hors de combat : nous citerons parmi les blessés le prince de Salmone, Villars, du prieuré d'Auvergne, Villegaignon lui-même, et le brave Savignac, qui mourait enveloppé dans les plis du drapeau qu'il avait tenu à conserver jusqu'à son dernier soupir. Les Algériens⁽¹⁾ se souvinrent longtemps de ces *hommes rouges* (ils portaient sur leurs armes la sopraveste de soie cramoisie ornée de la croix blanche) qui leur avaient tant coûté de sang ; un bruit se répandit par la ville, et y devint un dire populaire, qu'Alger ne serait jamais pris que par des guerriers habillés de rouge : et plus d'un auteur a fait remarquer qu'en 1830, les pantalons garance et les retroussis écarlates des habits de nos soldats semblèrent justifier cette prédiction. Les historiens⁽²⁾ ont été unanimes à reconnaître et à célébrer le courage de ces chevaliers, dont il ne faut pas oublier que la plus grande partie appartenait à la Langue de France. Les écrivains musulmans eux-mêmes ont rendu justice à leur valeur, et les noms de ceux de leurs guerriers qui avaient affronté les casques rouges ont été pieusement conservés dans leurs récits et dans les chants de leurs poètes⁽³⁾. Marmol, qui put les voir combattre, nous montre en quelques lignes émues quel souvenir il avait gardé de leur vaillance⁽⁴⁾. Nous terminerons en disant

1. Haëdo nous apprend que, de son temps, les Turcs appelaient le défilé des Fours : *le tombeau des Chevaliers* et l'honoraient d'une manière toute particulière.

2. P. Jove, II, 716 — Sandoval, II, 303 — Marmol, etc., etc.

3. Voir à l'appendice, première partie.

4. « Este dia mostraro bié au valor los cavalleros de la horden de Sant luan, los quales llegaron con su vandra hasta las puertas de la ciudad, y un cavallero de xo hincada

que, malgré les énormes pertes qu'ils avaient faites⁽¹⁾, ils partagèrent avec la gendarmerie espagnole l'honneur d'être choisis comme extrême arrière-garde de la retraite, et s'y acquittèrent pendant quatre jours de la périlleuse mission de contenir la poursuite, et d'empêcher le massacre des traînards.

Note XIV.

Ibi Cæsar non ita longe abfuit a periculo, etc.

Cette phrase n'est point une vaine flatterie, et tous les contemporains, sans exception, ont rendu hommage au courage personnel que montra Charles-Quint en cette occasion. Il avait lancé en avant trois compagnies de lansquenets, qui rencontrèrent une résistance assez vive, et se laissèrent ramener : l'empereur indigné tira l'épée⁽²⁾ et chargea en personne, en criant aux gens de sa maison : « Messires, venez avec moi voir fuir les Maures. » L'élan imprimé fut irrésistible, les Algériens se trouvèrent rapidement refoulés dans la ville, dont les portes furent de nouveau fermées en toute hâte. — On doit ajouter qu'à partir du moment du désastre, ayant perdu toute illusion

una daga enla una déllas, y viendo que la gente se reliva se recogieron debaxo a su vadera, y con buen orden se retiraron tambien elles sin quitarse de la retaguardia, donde fueron bié vistos y señelados, por su valor, y por las sobrevistas colorados con las cruces blancas que llevavan sobre las armas, aunque los cavallos Turcos que se avian recogido a largo de la cerca por fuera de la ciudad los figuieron, reziamente y les mataron el Alferez y algunos cavalleros (lib. V, f° 219).

Dans le *Rapport d'un agent à François Ier sur l'expédition d'Alger*, (*Négociations de la France dans le Levant*, I, 522) on lit à ce sujet : « Pareillement j'ay entendu que quant les Turcs veirent la déroute dudit, sortirent avec deux mille chevaulx, et si n'eust esté les Chevalliers de Rhodes, ce dict qu'ils eussent prins ledit empereur. »

1. Pour bien apprécier tout leur mérite et l'énergie qu'ils durent déployer, il est nécessaire de se rappeler que la journée du dimanche 23 avait été consacrée au débarquement ; que la nuit du dimanche avait été passée sans repos, à cause de l'attaque nocturne du camp ; la journée du lundi employée à marcher et à combattre : que la pluie et le froid avaient privé de sommeil pendant la nuit du lundi tous ces hommes sans abri ; enfin que, depuis l'aube, on combattait sous la pluie, à jeun, couverts de lourdes armures, dans une terre glaiseuse et défoncée au delà de toute expression.

2. Voir P. Jove, II, 716, *Sandoval*, II, 303, etc.

sur la connivence d'Hassan, l'empereur redevint un grand chef d'armée dans toute l'étendue de ce terme. Par sa résignation, son sang-froid, par les sages mesures qu'il ordonna pour l'évacuation et la retraite, il maintint l'ordre dans les limites du possible, sauva tout ce qu'on pouvait sauver, et empêcha le mouvement rétrograde de se transformer en déroute.

Note XV.

Interea, dum venti, hostes et pluvia terrâ nos duriter exagitant, mari naves longe durius afflictantur, etc.

La tempête avait commencé le lundi soir et dura trois jours : les pertes de la flotte furent énormes. Le vent soufflait avec violence du N.-N.-E. : et la rade d'Alger n'est pas tenable dans ces conditions⁽¹⁾, surtout pour les petits voiliers de cette époque. Les grandes galères subirent proportionnellement de bien moins fortes pertes : outre qu'elles étaient plus solidement construites et mieux commandées, elles trouvèrent dans la chiourme un précieux élément de salut. Les capitaines firent border les rames et nager contre le vent, et évitèrent ainsi d'être jetés à terre. Cette manœuvre dut être continuée plus de vingt-quatre heures sans interruption. Ceux auxquels manqua la force furent brisés sur le rivage, et ce que les flots avaient épargné tomba sous le fer des contingents irréguliers accourus à la curée. Quinze ou seize grandes galères furent perdues, ainsi que cent quarante bâtiments de diverses grandeurs⁽²⁾. La perte d'une grande partie de ces bâtiments fut due aux rameurs eux-mêmes, dont une bonne partie était composée d'esclaves musulmans, qui préférèrent courir en même temps la chance du naufrage et celle de reconquérir leur liberté. Le Razaouât nous

1. M. Devoulx a publié dans la *Revue algérienne* un très-intéressant relevé des principaux naufrages dont la baie d'Alger a été le théâtre ; il y en a au moins 95 sur 100 survenus par les vents du N.-E. (Tome XV.)

2. *Sandoval*, II, 304. — *P. Jove*, II, 717.)

apprend qu'en effet quatorze cents musulmans furent sauvés et recueillis par les Algériens⁽¹⁾. L'empereur avait détaché quelques compagnies pour empêcher le massacre de ceux que la tempête jetait à la côte : mais le sinistre se passait sur une telle étendue que le secours apporté ne put pas être très-efficace. Presque tout ce qui aborda eut le sort le plus fatal : les femmes elles-mêmes ne furent pas épargnées. Au milieu de tous ces malheurs, quelques-uns se firent remarquer par leur héroïsme. Le chevalier Azevedo, qui commandait la galère *la Bâtarde* (de Malte), vit son équipage se révolter contre lui, et abandonner les rames pour laisser arriver au plain : il sauta, l'épée nue, sur les bancs de la chiourme, maintint l'obéissance jusqu'à la fin de la tourmente, et sauva sa galère par son énergie. André Doria se montra digne de son nom. Confiant dans la bonté du bâtiment qu'il montait et dans le choix de son équipage, il sembla dédaigner la tempête⁽²⁾, et ne cessa de prêter aux combattants le secours le plus efficace.

Malgré tout, la grosse artillerie, le matériel de siège, les vivres et objets de campement furent à jamais perdus avec les transports. Les auteurs musulmans nous apprennent que de Cherchell à Dellys⁽³⁾, la côte était couverte d'épaves et de cadavres : et le butin fait par les Algériens fut si grand que, longtemps après, on le prenait encore comme terme de comparaison, quand on voulait parler d'une riche prise. Parmi les pertes particulières, on peut citer celles des Doria, que Charles V indemnisa généreusement ; et celles de Fernand Cortez⁽⁴⁾ qui vit engloutir sous ses yeux la plus grande partie des objets précieux qu'il avait rapportés du Mexique. Les sables d'Hussein

1. Voir à l'appendice, première partie.

2. Luy, avec sa galère capitainesse, qui se nommoit *la Tempérance*, favorisa si bien nos gens, en costoyant la mer et tirant aux ennemis force canonnades en despit de celles de la ville, que sans elles les chrestiens ce coup la estoient fort mal menez, tant le tout leur estoit contraire (Brantôme, *Grands capitaines estrangers*, 1866, t. II, p. 43.)»

3. Voir l'appendice, première partie.

4. Gomara, l'auteur de la *Cronica de los Barbarojas*, qui faisait partie de la maison de F. Cortez, s'étend souvent avec douleur sur les pertes énormes qui furent faites en ce jour par son seigneur et patron. — Il assistait au désastre, comme il nous l'apprend lui-même.

Dey roulent peut-être encore ces énormes émeraudes, sur le naufrage desquelles Gomara verse tant de phrases attendries ! Malgré les services rendus, les bons conseils donnés, et le courage éclatant dont il avait fait preuve, Fernand Cortez ne fut pas même indemnisé de ses pertes, et ne recueillit en échange que la disgrâce de son souverain : triste exemple d'une ingratitude jalouse qu'entretenaient avec soin les allusions perfides des courtisans ! La tempête n'épargna personne, et nous lisons dans un document de l'époque⁽¹⁾ : « Le beau filz de l'Empereur et les principaulx d'Espagne sont eschappez en chausses et pourpointz, et ledit beaufilz a perdu plus de cent mille ducatz et les ambassadeurs d'Angleterre et de Portugal ont faict le pareil. »

Note XVI.

Et duorum tantum dierum cibaria secum tulerunt.

On n'avait donc pris que deux jours de vivres : le fait est constant, et nous est affirmé par tous les témoins, à part quelques différences insignifiantes (Marmol dit : trois jours de vivres). — Combien ce fait vient à l'appui de ce que nous avons voulu démontrer, que l'empereur se croyait assuré d'entrer dans Alger sans coup férir ! Qui croira que Charles V, avec son expérience de la guerre, ait pu penser qu'il ravitaillerait facilement une armée de plus de vingt-deux mille hommes, sur une ligne d'une immense étendue, dans un pays difficile, sans routes, et inconnu ? Ou, qui voudrait dire que sa sagacité habituelle l'avait abandonné à un tel point qu'il ne se fût même pas préoccupé de la subsistance de ses troupes ? Quand j'aurai ajouté que les avis prodigués par l'expérience des Doria, et les leçons données par les coups de vent qu'on essuyait depuis l'arrivée, avaient certainement dû lui démontrer combien il serait imprudent

1. Rapport d'un agent à François Ier sur l'expédition d'Alger, (*Négociations de la France dans le Levant*, par Charrière, t. I, p. 522).

de compter sur la tranquillité de la mer pour se ravitailler, il devient de plus en plus évident qu'il se fia beaucoup trop aux promesses trompeuses d'Hassan Aga.

En tous cas, ce fut certainement le manque de vivres qui amena le désastre et commanda la retraite. Les combats qui avaient eu lieu étaient insignifiants au point de vue stratégique ; les pertes subies étaient presque nulles, eu égard au nombre des combattants ; et le peu de solidité qu'avaient montré les Algériens toutes les fois qu'ils avaient été sérieusement attaqués était un sûr garant du succès. La tempête elle-même et le désastre de la flotte n'eussent, pas ébranlé à un tel point le moral des soldats, s'ils eussent senti derrière eux seulement quinze jours de vivres et de munitions, et la perspective d'un assaut heureux. Mais rien de tout cela n'existait, et il fallut songer à partir. L'empereur ordonna qu'on abattît les chevaux pour s'en nourrir, et donna l'exemple⁽¹⁾, en sacrifiant tout d'abord les magnifiques montures qu'il avait fait débarquer pour son usage. Ce ne fut que quatre jours après, à l'arrivée au cap Matifou, que l'on trouva de quoi commencer à faire quelques distributions régulières de vivres.

Note XVII.

Quarum magnam partem hostes, etc.

Les Algériens purent en effet retirer de l'eau une grande quantité d'armes, de pièces d'artillerie en bon état, et de matériel de toute espèce : ce dont leur puissance fut fort accrue. Ils renflouèrent un grand nombre de petits bâtiments et quelques grandes galères. Une lettre⁽²⁾ de l'évêque de Montpellier à François Ier (Venise, 10 mars 1542) dit que : « Les Algériens ont renfloué six galères et cent vingt pièces de grosse artillerie de

1. Les auteurs de la *Fondation de la Régence* (II, 310) dirent à ce sujet : « Paul Jove cite assez maladroitement ce fait comme un acte de haute générosité. » Hélas, que P. Jove aurait beau jeu à répondre au mot *maladroitement*, s'il avait vécu de nos temps !

2. *Négociations de la France dans le Levant* (I, 521).

bronze. » Une autre lettre, adressée par don Alonso de Cordoba⁽¹⁾ gouverneur intérimaire d'Oran, à son père, Martin de Cordoba, comte d'Alcaudete, lui dit que : les Turcs ont renfloué quatre galères entières et une très-peu endommagée... Ils ont tiré de l'eau soixante pièces d'artillerie, dont quarante petites, et le reste de gros calibre (25 déc. 1541). Cent ans après⁽²⁾, on retrouvait encore une galère ensablée, dont on pouvait sauver et utiliser les canons. Tout ce matériel servit à armer les nouveaux forts, et à donner une nouvelle extension à la piraterie.

Note XVIII.

Itaque jussit eam littoris partem petere, qua naves commodo conscendi possent,

La retraite une fois décidée, l'armée se mit en marche vers le cap Matifou, à l'abri duquel Doria avait mis ce qui restait de la flotte. Pour y arriver, il faut traverser trois cours d'eau, qui méritent à peine en temps ordinaire le nom de rivières (l'Oued-Knis est un ruisseau) mais que les pluies torrentielles des jours précédents avaient grossi au point d'en faire des obstacles sérieux. Toutefois, cette circonstance fut plus utile que nuisible à l'armée en retraite, qui campa le mercredi soir dans l'angle que fait l'Oued Knis avec la mer, se trouvant ainsi protégée sur deux faces contre les attaques des contingents irréguliers qui couvraient la plaine : cette disposition permit aux soldats épuisés de se reposer un peu. On observa le même ordre le jeudi soir sur les bords de l'Harrach et le vendredi sur ceux de l'Hamise. L'Harrach était tellement grossi qu'il fallut construire un pont de bois pour le traverser : les débris rejetés par la mer furent utilisés en cette occasion. Les Algériens, qui étaient sortis en foule pour piller les camps abandonnés, achever les blessés et massacrer les traînards, arrêterent là leur poursuite et retournèrent

1. Vol. 1686 de la Bib. du secrétariat général à Alger (pièces manuscrites).

2. Voir le P. Dan (*Hist. de la Barbarie et de ses corsaires*).

à la ville se réjouir de leur butin et de leur succès inespéré. Dès lors, et jusqu'à l'arrivée à Matifou, qui eut lieu le samedi soir, l'armée n'eut plus affaire qu'aux Arabes de la campagne, qui la suivaient pas à pas sans attaquer, mais en égorgeant tout ce qui quittait les rangs. — La retraite fut faite en bon ordre, autant que le permirent les circonstances ; l'empereur y apporta tous ses soins et une grande abnégation de sa personne⁽¹⁾ : il plaça le corps Italien à l'aile gauche, les Allemands à l'aile droite, les blessés et les malades au centre, les Espagnols et les chevaliers de Malte à l'arrière-garde, où il se tint lui-même, faisant de temps en temps nettoyer le terrain par des retours offensifs du peu de cavalerie qui lui restait. Malgré ces sages mesures, l'épuisement des hommes était tel, et la marche si difficile dans les terres glaiseuses et défoncées, qu'il fut impossible d'éviter de grands malheurs. Bien qu'on n'ait pas de documents certains à cet égard, on estime généralement à quinze ou dix-huit mille le nombre d'hommes que coûta cette fatale expédition. Sur ce chiffre, on peut évaluer à deux ou trois mille combattants les pertes faites pendant les quatre jours de la retraite.

Note XIX.

Dum Itali et Germani imponuntur, etc.

L'armée était à peine arrivée au cap Matifou, et campée dans les ruines de l'antique *Rusgunia*, où la flotte avait pu débarquer quelques vivres, que Charles-Quint, avant de donner des ordres pour l'embarquement, réunit en un conseil de guerre les principaux de ses capitaines. Villegaignon ne mentionne pas ce fait important : il est vrai qu'à ce moment il était grièvement blessé, et très-probablement dans l'ignorance de ce qui se passait autour de lui. La question fut agitée de savoir si l'entreprise devait être ajournée, ou s'il restait quelques chances de renouveler

1. *P. Jove*, II, 720.

l'opération avec un meilleur succès. Comme il était facile de s'y attendre, la grande majorité opina pour l'ajournement, les uns par conviction que la partie était irrévocablement perdue, les autres pour ne pas vouloir paraître avoir la présomption de réussir là où l'empereur avait échoué. L'opinion contraire trouva cependant deux ardens défenseurs : le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, qui combattait en Afrique depuis l'âge le plus tendre, et dont le courage indomptable et l'énergie hautaine ne pouvait supporter l'idée de battre en retraite devant des gens de cette race qu'il avait vaincue si souvent ; il s'exprima vigoureusement dans ce sens, déployant l'audace et le mépris du danger qui devait lui être fatal quelques années plus tard⁽¹⁾. Il fut chaudement appuyé par Fernand Cortez, qui se rappelait ce qu'un chef hardi peut faire avec un millier d'hommes de courage et auquel Alger ne semblait pas plus terrible que Mexico⁽²⁾. Il supplia l'empereur de lui laisser choisir dans l'armée quelques éléments solides, et de lui donner les vivres et munitions nécessaires, se faisant fort de prendre la ville. La demande fut repoussée, et il ne manqua pas de courtisans pour taxer son héroïsme de folie arrogante : on alla jusqu'à dire qu'il ne cherchait qu'à recouvrer ce qu'il avait perdu⁽³⁾ ; enfin les impuissants et les lâches le tournèrent en dérision (*lo burlaron, dit Sandoval*). Le départ fut donc résolu : l'embarquement commença aussitôt, et se continua pendant trois jours ; mais le temps devenant de nouveau menaçant, il fut convenu que chaque bâtiment partirait lorsqu'il serait chargé et sans attendre d'ordres : et Charles V, qui ne partit qu'un des derniers, courut des dangers sérieux et faillit ne pas pouvoir doubler le cap Matifou.

1. Il fut tué en 1558, près de Mazagran. Le chemin de la retraite lui était ouvert : mais il eût fallu abandonner un canon à l'ennemi, et il ne voulut pas se sauver à ce prix.

2. El marques del Valle suplico al Emperador con grande instancia le dexa se boluer con aquella gente sobre Argel, porque con el poco bastimento q avia quedado en aquellos havios y lo que se podria embiar de las islas, esperaba en Dios tomar aquella ciudad (Marmol, lib. V, f° 220).

3. Voir *Sandoval* (II, 306). — *P. Jove* (II, 722) — *Gomara* (105, édition Madrid) ; d'après ce dernier, l'opposition vint surtout des Doria et des autres marins.

Note XX.

Eos denique ad urbem properantes, a Numidis ad unum omnes interfectos fuisse.

C'est sur la foi d'un on-dit que Villegaignon donne à l'expédition ce dénouement tragique : il devait être alité par ses blessures quand arriva la première nouvelle, et il put, par suite, être mal informé. Les historiens espagnols disent⁽¹⁾, au contraire, que cette poignée d'hommes, se voyant abandonnée sur la plage, ne perdit pas courage ; prenant leurs armes et se formant en un groupe serré, ils marchèrent vers la ville en résistant bravement aux attaques des Arabes. On assure qu'Hassan les reçut à merci, ce qui est assez conforme à ce que nous savons de son caractère : ils furent donc seulement prisonniers de guerre.

Note XXI.

Tempus et laborum diuturnitas nos Bugiam appulsos ad quietem vocabant : sed locus id minime patiebatur.

La mauvaise fortune qui s'attachait aux pas de cette malheureuse armée ne lui permit même pas de trouver dans le port de Bougie le repos dont elle avait tant besoin. La flotte fut exposée de nouveau à une série de tempêtes⁽²⁾ qui la mirent dans le plus grand danger et empêchèrent le ravitaillement, en sorte que les vivres vinrent à manquer totalement⁽³⁾, et qu'à l'appréhension d'être jetés à la côte, se joignit celle de mourir de faim. — Bougie appartenait aux Espagnols depuis la fin de 1509 ; mais le récit de Villegaignon nous montre dans quel état misérable se

1. *Sandoval* (II, 307). — *P. Jove* (II, 722).

2. Les Algériens attribuèrent ces tempêtes à la protection divine et à l'intervention du marabout Si Betka, dont la koubba existait en dehors de la porte Bab-Azoun.

3. « Et en ce lieu endurèrent autant ou plus de faim qu'ilz n'avoient auparavant, car ilz ne mengèrent, sinon chiens et chatz et herbes, et si le mauvays temps eust encores duré deux ou troys jours, tout se feust perdu. » (Rapport d'un agent à François Ier *Négociations de la France dans le Levant*, I, p. 522.)

trouvait la garnison de cette place. Un mauvais port⁽¹⁾ (*stationem infidam*), pas d'autres vivres que ceux qui étaient envoyés d'Espagne (*quidquid nostris frumenti est, ab Hispania importatum habent*), de mauvaises fortifications entourées d'ennemis (*Mauri imperant toti finitimæ regioni*) telles étaient les conditions dans lesquelles la ville se trouvait placée et qui devaient infailliblement amener sa perte un jour ou l'autre⁽²⁾, Ce que nous apprennent Villegaignon, Vandenesse⁽³⁾, et l'agent de François Ier, au sujet de la famine qui régna à Bougie, ne s'accorde guère avec les dires de Dapper et d'Haëdo⁽⁴⁾. Ceux-ci ont raconté que Ben el Cadi, roi de Kouko, avait porté secours à Charles V, et ravitaillé l'armée de Bougie : ils ont ajouté qu'Hassan le punit l'année suivante de cette trahison. Cette tradition a été acceptée sans discussion et reproduite peut-être un peu à la légère par M. Berbrugger⁽⁵⁾ : il nous paraît plus naturel de s'en rapporter aux contemporains et aux témoins oculaires qu'à des allégations faites plus d'un siècle après, sur la foi de renseignements qui nous sont restés inconnus.

Note XXII.

Tuneti omnibus rébus ab urbis rege reffectâ classe nostrâ, etc.

C'était Muley-Hassan qui régnait alors à Tunis, où il avait été ramené et remis sur le trône par Charles V, en 1535. — Nous voyons par les paroles de Villegaignon qu'il prêta à la flotte en désarroi un secours généreux et une aide efficace. — Ce renseignement est pour nous une raison de plus de nous méfier de l'allégation relative à Ben el Cadi (voir la note 21) ; il nous paraîtrait peu naturel que le chevalier, qui ne néglige pas de parler des

1. Il faut cependant dire que le port de Bougie ne passe pas généralement pour être aussi mauvais que le prétend le Chevalier.

2. Bougie fut reprise par Salah-Reis, en 1555.

3. Voir à l'appendice, première partie, n° IV.

4. Page 62, col. 3.

5. *Époques militaires de la grande Kabylie*, p. 77.

secours reçus à Tunis, eût omis ceux qu'aurait apportés le chef de Kouko, à un moment où on en avait un si pressant besoin.

Note XXIII.

Intérim, ne omnino essem otiosus, etc.

Nous devons à ce *besoin de ne pas être otieux*, qui caractérise si bien toute l'existence du chevalier de Villegaignon, le plus précieux des documents que l'on puisse trouver sur l'expédition de Charles V. On peut reprocher à son récit de ne pas donner de dates, ce qui le rend moins précis que celui de Vandenesse ; mais en revanche, il est bien plus vivant, plus animé, et bien autrement intelligent des choses militaires. Une grande sincérité y éclate partout, et les recherches les plus minutieuses n'y laissent rien découvrir de douteux. Les descriptions de lieux sont faites avec un soin particulier, une vérité et un relief saisissant. Le style latin est sobre, net, et d'une élégance que n'encadre aucune périphrase inutile : c'est à peine si l'on trouve deux phrases d'un goût hasardé et rappelant un peu trop les jeux d'esprit italiens⁽¹⁾. Somme toute, il est impossible de douter que l'auteur ne fût un véritable écrivain, nourri lui-même de la lecture des meilleurs historiens de l'antiquité, et digne des éloges que lui ont accordés des hommes comme de Thou et le cardinal de Granvelle.

1. On se souvient peut-être des notes dans lesquelles, sous la traduction de Tolet, ces deux phrases ont été critiquées (p. 43,44).

APPENDICE

PREMIERE PARTIE

DOCUMENTS

RELATIFS À

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER

I

EXTRAIT DU MANUSCRIT ARABE *El Zohrat el Nayerat*
(LA FLEUR BRILLANTE), TRADUIT PAR
M. ALPHONSE ROUSSEAU⁽¹⁾.

Toul à coup⁽²⁾ on apprit que l'empereur en préparait une autre contre Alger ; cette fois la tentative était plus sérieuse que toute autre et les moyens mieux assurés que dans celles qui rayaient précédée. Les préparatifs furent tenus secrets et la na-

1. Alger, 1841, in-8°. Imprimerie du gouvernement. L'ouvrage a été composé l'an de l'hégire 1194, sur Tordre de Mohammed Bey, par Mohammed ben Mohammed ben Abd-er-Rahman ben El Djilani ben Rekia, natif de Tlemcen, de la famille des Menscha el Tschadiri.

2. Dans l'avant-propos de sa traduction, M. Rousseau semble croire que le *Zohrat-el-Nayerat* est la suite du Razaouât — il dit à ce sujet : « En 1837, MM. Rang et Denis mirent au jour un ouvrage inédit déposé à la

tion les ignorait encore alors même que l'armement entier était prêt. L'empereur avait demandé et obtenu de la république de Gènes un contingent de troupes et une division de bâtiments de guerre ; ainsi rien ne paraissait plus entraver l'exécution de ce grand projet ; l'empereur (que son nom soit maudit !) monta à bord de son meilleur vaisseau et peu de jours après, à l'heure de l'Asr⁽¹⁾ le jour du jeudi et le 28ème du mois de Djoumad-el-tsani de Tannée 948⁽²⁾, toute l'armée navale était mouillée dans la rade d'Alger.

Les Algériens, qui n'avaient jamais vu d'armée aussi considérable, furent réellement effrayés à l'approche de cette masse imposante que, dans la terreur dont leur esprit était frappé, ils comparaient à une énorme et menaçante montagne. L'effroi gagnait si rapidement les cœurs qu'Hassan-Agha⁽³⁾ vit bien qu'il n'y avait pas un instant à perdre ; il comprit que l'énergie et l'instantanéité pouvaient seules sauver le pays, et, dans le but de ranimer l'esprit public, il convoqua à la fois les anciens, les notables, ainsi que les ulémas d'Alger. Là, dans une chaleureuse allocution, il chercha à relever les courages abattus ; il s'at-

Bibliothèque royale, et qui faisait partie des papiers du célèbre orientaliste Venture de Paradis. Ils lui donnèrent le titre d'*Histoire de la fondation de la Régence d'Alger*. Ce livre présentait la traduction de *la première partie seulement d'un manuscrit arabe, dont le complément nécessaire se trouvait entre nos mains, et avait sans doute échappé aux recherches de Venture.* » Nous avouons ne pas comprendre ce qui a pu amener M. Rousseau à commettre cette singulière confusion. Tout le monde sait que l'ouvrage traduit par Venture de Paradis, et si bien mis en lumière par MM. Rang et F. Denis, n'est autre que le *Razaouât*, et qu'il a été fait dans le courant du XVIe siècle ; tandis que le manuscrit qu'a traduit M. Rousseau parle de faits arrivés dans le XVIIIe, et n'a été écrit que vers la fin de ce siècle, comme nous l'apprend l'auteur lui-même : « La dernière main fut mise à ce livre à l'aurore d'un jeudi, dans le mois de Dieu, l'excellent djoumad et tsani, dont ce jeudi était le onzième jour, et ce, dans l'année de l'hégire 1194 » (1780). De plus, il suffit d'une comparaison tant soit peu attentive des textes pour s'assurer qu'ils ne sont rien moins qu'identiques, même en ce qui concerne l'histoire des Barberousses. Toutefois, l'auteur Tlemcénien a fait quelques emprunts textuels au *Razaouât*, comme on le verra.

1. Vers quatre heures de l'après-midi.

2. Cette date correspond au 20 octobre 1541.

3. Les auteurs de la *Fondation de la Régence* avaient déjà fait remarquer avec raison que Hassan n'était pas un *Agha*, mais bien un *Aga*, par corruption de *Aka*, eunuque.

tacha à détruire l'effet qu'avait pu produire la présence de l'armée ennemie.

« Vous tous qui m'écoutez ici, leur dit-il, auriez-vous oublié les victoires d'Haroudj et de Khaïr-el-Din sur les armées chrétiennes ? auriez-vous oublié leurs honteuses défaites, glorieuses manifestations du secours incessant que la bonté divine accorde aux vrais croyants ? Ce secours du Tout-Puissant ne vous faillira pas ; il est à nous, croyez-moi ; et tous les infidèles vont avoir le sort qu'éprouvèrent leurs aïeux. L'heure de la guerre sainte a sonné ; que tout défenseur de la foi se relève et chasse de son âme la crainte puérile du trépas. Chacun ne sait-il pas la promesse de Dieu ? Promesse qui assure la place la plus élevée, la plus digne, à tous ceux qui paieront de leur vie le bonheur de combattre pour la guerre sainte ! Dieu a dit en parlant de la sainte prise d'armes : Loin de vous cette pensée que ceux qui ont succombé soient morts ! Ils vivent au contraire et reçoivent leur nourriture des mains du Tout-Puissant⁽¹⁾. Si nous sommes faibles, et que l'ennemi soit nombreux, Dieu nous répète encore : Que de fois une armée formidable n'a-t-elle pas fléchi, par la volonté du Très-Haut, sous les efforts d'une poignée de fidèles⁽²⁾ ? Ainsi le Tout-Puissant a parlé ; il est, n'en doutez pas, avec ceux qui ont la foi et l'espérance. Vous connaissez ses promesses : la victoire ou le martyre ! Ainsi plus de doute, notre devoir est tracé, notre sort est écrit, c'est la mort dans l'un ou l'autre cas.

« L'homme qui meurt medjahed (combattant pour la guerre sainte) acquiert devant Dieu bien plus de mérite que celui qui succombe à sa fin naturelle ; les bénédictions et le salut sont sur lui, s'écrie le Prophète ; le paradis est à l'ombre des lames de cimenterres, car il est avéré que le sabre du medjahed est sus-

1. Citation du *Coran*, Surat III, verset 169 (Rousseau). — Tout ce discours est copié mot pour mot sur le Razaouât

2. *Coran*, surat II, verset 251 (Rousseau).

pendu à la voûte céleste d'où son effet exerce une vive stimulation sur l'honneur⁽¹⁾.

« Dieu a voulu que notre pays fût le théâtre de là guerre sainte ; il nous a gratifiés de cette faveur insigne ; ainsi donc bonheur à celui qui s'abreuvera dans la coupe de la Chehada (martyr) et en qui cette boisson aura manifesté son effet divin ! Nous avons d'un commun accord défendu cette province contre les attaques des ennemis ; j'ai l'espoir que cette fois aussi, nous la préserverons du fléau qui semble la menacer ; au surplus rassurez-vous, car des secours efficaces nous seront envoyés par notre sultan et par Khaïr-ed-Din pacha⁽²⁾. »

Ces paroles pleines de sentiment, de patriotisme et d'ardeur, produisirent un chaleureux effet sur toute l'assemblée qui, à l'exemple du peuple, courut à l'arsenal se munir d'armes pour marcher au combat. Puis tous adressèrent au Très-Haut une fervente prière pour lui demander la victoire et la force de vaincre l'ennemi de la religion.

Les forts furent sans délai munis d'une bonne artillerie et Hassan-Agha désigna lui-même les postes que devaient occuper les défenseurs de la ville ; de leur côté les chrétiens, impatients d'en venir aux mains, opérèrent promptement un débarquement de troupes et de matériel et élevèrent à la hâte leurs retranchements.

L'empereur ne put comprimer un certain sentiment de surprise à la vue des mesures de défense arrêtées par les Algériens⁽³⁾. « Voyez, dit-il à ses compagnons, voyez tout l'appareil à l'aide duquel on prétend nous combattre et nous soustraire une

1. Hadits d'Abd er Rabman el Taâlibi (Rousseau).

2. Il est presque inutile de faire remarquer que ce discours, aussi bien que celui de l'envoyé de Charles V, et la réponse que lui fait Hassan, est un fruit de l'imagination, de l'auteur du *Razaouât*, auquel le poète tlemcénien en a fait l'emprunt, sans y rien changer.

3. Ce discours, prêté à Charles V, ainsi que sa lettre à Hassan Aga, et la réponse de ce dernier (le tout de pure invention), est copié presque mot pour mot sur le *Razaouât*.

ville dont l'orgueil semble prêt à s'abaisser devant nous. Cet homme n'est-il pas bien insensé d'oser se mesurer avec moi, moi, souverain d'un grand empire, entouré d'une immense armée ! Malheureux Algériens, ouvrez donc les yeux sur le résultat infaillible de la lutte qui va bientôt s'engager ; revenez de votre aveuglement et qu'un chef aussi aussi téméraire s'empresse de venir implorer sa grâce et celle de ses concitoyens ! »

L'empereur jura alors sur les choses les plus sacrées de sa religion qu'il démolirait Alger pierre à pierre et qu'il y effacerait ; jusqu'à la dernière trace de l'islamisme ; il écrivit aussi la lettre suivante à Hassan-Agha :

« Toi qui oses me braver ainsi, sache donc que tu n'es qu'un sujet, que dis-je ? tu es le plus simple parmi les plus simples des serviteurs de Barberousse ! Tu as devant toi l'empereur des Espagne ! Ignores-tu que mes armes ont soumis Tunis, et cependant Tunis est une ville autrement puissante qu'Alger ; j'y suis entré néanmoins avec l'aide de mon épée, et j'ai quitté cette ville dont j'ai chassé Barberousse, Barberousse ton seigneur et maître ! Détrompe-toi donc ; sous peu j'entrerai dans Alger à la tête de mon armée, et si je ne puis m'en emparer sur-le-champ, le siège en sera maintenu tout l'hiver ; et si l'or diminue et que mes troupes s'affaiblissent, mes États ne sont-ils pas là pour m'en fournir de nouveau ? Toutefois je veux bien consentir, avant de commencer les hostilités, à t'offrir le salut pour toi et pour les tiens ; Je te propose donc de capituler ; si tu refuses, plus de pitié, plus de grâce ; alors guerre et carnage ! Réfléchis » bien à la détermination que tu vas prendre, car si tu persistes dans le refus de mes propositions, j'ordonne à tous mes soldats de fondre ensemble sur la ville et je ne répons plus alors des malheurs qui l'accableront ! » Tout fier d'être chargé d'une aussi fulminante épître, le parlementaire se présenta devant Hassan-Agha et lui en fit la remise ; celui-ci la lut rapidement et dicta sur-le-champ la réponse suivante qui respire l'indignation dont il était pénétré :

« Chien de chrétien!... tu n'es qu'un chien parmi les chiens tes frères ; j'admire ton présomptueux orgueil de vouloir subjuguier cette cité guerrière alors même que tu as si honteusement échoué devant de si misérables bicoques ! Si par malheur pour toi notre maître, le sublime sultan, avait vent de ta folle entreprise, tu serais bientôt son esclave ; un nègre, un simple nègre qu'il enverrait, pour ne point ravalier l'honneur de ses armes, suffirait seul pour te conduire à ses pieds ! Je mets à part toute forfanterie et m'en rapporte à ce témoignage universel, incontestable sur ce point, que nos armes sont sous l'influence divine. Un instant encore et tu assisteras à ta destinée, car c'est en vain que tu réuniras l'intégralité de tes forces ; elles seront insuffisantes ; l'infidèle verra bien à qui échoira en partage la récompense de cette vie ; il faut, je le répète encore, que tu sois insensé ou dépourvu du moindre jugement pour t'exalter ainsi et te flatter d'un succès qu'avant tout il convient d'obtenir.

« Je termine en te rappelant ici qu'à deux reprises différentes vos efforts sont venus se briser contre nous ; que deux fois l'Éternel vous a noirci le visage et que, si cela peut encore lui plaire, les événements qui se préparent ne seront que la fidèle image de ceux qui les ont précédés. »

Cette lettre cachetée et remise au parlementaire fut bientôt entre les mains de l'empereur qui la parcourut avec une extrême indignation.

Aussitôt et par ses ordres, ce qui restait d'artillerie fut mis à terre⁽¹⁾ ; on acheva les derniers préparatifs et chacun se disposa pour l'attaque. De son côté Hassan-Agha ne cessait de surveiller et d'activer toutes les opérations. De l'avis de son conseil privé, il fut décidé qu'on attaquerait l'ennemi et qu'on procéderait par surprise nocturne. Six cents hommes déterminés furent joints à mille cavaliers, pour former un corps d'élite chargé spécialement de cette entreprise qui devait partir aux

1. Malheureusement pour Charles-Quint, il n'en fit rien.

premières clartés de l'aube⁽¹⁾. Enfin l'instant si désiré arriva ; une des portes s'ouvrit et la petite troupe sortit de la ville, se dirigeant avec une extrême précaution vers le camp ennemi. A l'approche des retranchements chrétiens, et au cri général de Allah hou Akebar (Dieu est grand), ils firent sur eux une décharge générale. Les infidèles se réveillèrent en sursaut, sautèrent sur leurs armes, mais leur surprise fut telle qu'ils firent feu de toutes parts et s'entretuèrent mutuellement. Quant au parti musulman, il dut se mettre à l'écart pour se garantir du feu bien nourri des vaisseaux ennemis. Les musulmans rentrèrent bientôt dans la ville où le bruit de leur victoire les avait précédés. Ils avaient laissé l'ennemi dans un état complet de consternation, état qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'énergie d'une attaque aussi brusque et tellement décisive, que le lendemain ils cherchaient encore à se reconnaître.

La perte des Espagnols fut d'environ trois mille hommes ; ce fatal échec ne fut pour eux que le sinistre présage d'un coup encore plus funeste dont la Providence allait bientôt les frapper.

Ces événements calamiteux durent gravement influencer sur le ressentiment de l'empereur qui ne voulut plus sous aucun prétexte retarder l'attaque générale ; en conséquence son artillerie composée de deux cents bouches à feu⁽²⁾ fut dirigée sur la ville, et après une nuit passée à Hammamat⁽³⁾, l'empereur se transporta de sa personne sur le Koudiat-el-Saboun⁽⁴⁾, lieu élevé où il établit son quartier-général ; c'est sur cette éminence que se trouve aujourd'hui le fort de Mouley-Hassan. On était au lundi et le débarquement avait été opéré la veille. On se rappelle que ce fut un jeudi, trois nuits avant la fin de djou-

1. Dans tous les récits arabes, l'importance de cette sortie paraît avoir été exagérée.

2. Énorme exagération de l'auteur : l'armée se mit en marche avec quelques pièces de campagne seulement

3. Le Hamma.

4. Montagne du Savon : c'est l'emplacement actuel du Fort-l'Empereur.

mad-el-tsani de l'année 948, que la flotte espagnole chargée de soixante mille combattants avait apparu à l'horizon d'Alger.

Ce fut donc dans la matinée du lundi que l'ennemi se mit en mouvement ; la campagne était entièrement couverte de ses hordes et la population algérienne sous l'influence de terreurs purement imaginaires, et en tous cas exagérées, crut à cet aspect voir marcher d'innombrables colonnes de fourmis.

Quatre mille chevaux composaient la cavalerie ennemie.

L'attaque eut lieu et fut vigoureusement repoussée, non sans d'énormes pertes pour les Espagnols. Les Algériens renfermés dans leur ville se battirent tous en désespérés, mais il est nécessaire de rendre ici plus particulièrement justice à, la bravoure de Hadj-Bacha, à celle de Hadj-Mami, à l'intrépidité du caïd el-Akhdar et de Hadj-Bakir qui combattirent avec la plus grande valeur dans les environs de Ras-Tafora⁽¹⁾.

Le canon tonna de part et d'autre, jusqu'à la nuit.

C'est dans cette même nuit et vers les approches du jour que s'éleva cette fameuse tempête qui poussa en pleine mer tant de navires désemparés ; le ciel était chargé de nuages épais d'où s'échappèrent bientôt des torrents semblables à ceux d'un véritable déluge et qui vinrent mettre le comble à cette scène de désolation que Dieu avait sans doute ordonnée pour mettre le sceau à l'étendue de la protection dont il honore ce royaume. Pendant la durée de cet affreux orage, plusieurs navires s'entreouvrirent, d'autres sombrèrent au large, d'autres enfin vinrent se briser sur la côte. Une terreur panique s'empara de tous les Espagnols, mais particulièrement de ceux qui se trouvaient à terre ; attaqués par l'ennemi, ne pouvant faire usage de leurs armes mouillées, ils restèrent glacés d'épouvante et demeurèrent presque anéantis.

En homme de guerre habile, Hassan-Agha s'empressa de mettre à profit l'avantage dont le ciel le favorisait pour opérer

1. Emplacement actuel du fort Bab-Azoun. C'est là que se trouvaient les chevaliers de Malte.

une sortie générale et livrer bataille à l'ennemi ; toutefois, avouons-le sans détour, les chrétiens firent preuve dans cette sanglante journée d'un courage et d'une intrépidité remarquables. Le monarque chrétien était entouré de sa garde impériale, forte de vingt mille hommes qui n'avaient pas encore pris part à l'action. L'armée des croyants se précipita sur eux, et pendant deux heures entières ils en massacrèrent un grand nombre. Cependant Hassan-Agha rassembla bientôt tous ses braves soldats et rentra peu après dans la ville, drapeaux en tête. Les chrétiens eurent à regretter dans cette journée mémorable, la perte de quatre mille d'entre eux. Deux cents musulmans trouvèrent aussi dans la mort la gloire et le bonheur d'avoir combattu pour la cause de Dieu⁽¹⁾.

Les résultats funestes de cette bataille jetèrent le découragement dans les rangs ennemis ; le froid, la pluie continue et la perte d'un grand nombre de leurs bâtiments vinrent accroître leurs angoisses. Ils firent de bien tardives réflexions sur la témérité de leur entreprise et ils eurent à déplorer amèrement la critique position où venait de les conduire la gloire chimérique après laquelle ils couraient.

A tant de circonstances fâcheuses vint encore s'ajouter une pénurie complète de munitions de bouche ; dans leur sécurité presque aveugle, ils avaient négligé de débarquer tous les vivres que renfermaient leurs vaisseaux, en sorte qu'ils eurent à supporter les cruels effets de leur imprévoyance, et au bout de trois jours de souffrance, ils furent réduits à se nourrir de la viande de leurs chevaux.

Quand le chef de cet armement⁽²⁾ en eut réuni les débris

1. L'exagération est manifeste ; il est certain que cette journée coûta autant d'hommes au moins aux Algériens qu'à l'armée de Charles V ; ce fut dans la retraite qu'on perdit le plus de monde.

2. Il s'agit ici d'André Doria, et le récit de l'auteur arabe concorde bien avec celui de Brantôme (*les Vies des grands Capitaines étrangers*, édition de M. Lud. Lalanne, t. II, p. 29-43).

arrachés ou échappés aux tempêtes, il ne put demeurer le témoin impassible de la position critique dans laquelle se trouvaient l'armée et son empereur ; aussi conçut-il le projet d'attaquer la ville du côté de la mer, mais il essaya vainement d'y pénétrer ; c'est alors que, perdant tout espoir de succès, il fut se réfugier avec les débris de sa flotte derrière le cap Matifoux, où la pluie et les éléments contraires allèrent encore l'assaillir.

L'empereur, découragé lui-même, ne contemplait pas sans effroi les résultats de cette fatale défaite. Il dut reconnaître le doigt de Dieu dans la perte de son armée et dans les souffrances qu'elle endurait ; les rôles étaient changés ; d'assiégeant qu'il était, il devenait lui-même le véritable assiégé.

Dans ces conjonctures graves il était important de prendre une prompte décision pour assurer le salut du reste de l'armée ; sa détermination fut à la hauteur des circonstances ; camp, artillerie, bagages, tout fut abandonné et la retraite ordonnée vers le cap Matifoux. Là, l'empereur espérait trouver un refuge à bord de ses vaisseaux que nous avons vus plus haut se diriger vers ce point ; toutefois sa retraite n'était point encore à l'abri des coups des soldats de Hassan-Agha, car peu après la déroute de l'ennemi, les musulmans sortirent de la ville, firent main basse sur tous ceux qu'ils trouvèrent dans le camp abandonné et atteignirent enfin le gros de l'armée chrétienne aux environs de la rivière l'Aratch, que les pluies avalent prodigieusement grossie. Le danger était imminent ; il n'y avait pas à hésiter, les chrétiens se jetèrent dans la rivière et gagnèrent l'autre rive non sans y avoir laissé un grand nombre de leurs frères. Quant à l'empereur il passa la rivière sur un pont que l'on installa avec les débris des bâtiments naufragés.

On évalue le nombre des chrétiens morts dans cette expédition à douze mille hommes. On a dit depuis que d'Alger à Dellys et de Cherchell à Alger, la plage était couverte de cadavres d'hommes et de carcasses de chevaux. Enfin d'une armée navale de 750 bâtiments le souverain espagnol ne ramena dans

ses États que douze corvettes (gharabath) et quelques faibles débris de son armée de terre qui, comme il a été dit, se composait de soixante-dix mille hommes⁽¹⁾. Tous ces faits s'accomplirent dans le court espace de sept jours⁽²⁾. Rentré dans son royaume, l'empereur ne gouverna l'Espagne que pendant peu de temps encore, puis il abdiqua et se retira dans un couvent où il se fit religieux⁽³⁾.

Hassan-Agha s'empressa de porter à la connaissance du Sublime Divan la relation de tous ces événements et le récit de la victoire que Dieu avait accordée aux Algériens sur les ennemis de la foi. Un de ses officiers s'embarqua sur une galiote et fut chargé d'aller à Constantinople remettre ce rapport au Sultan. A son arrivée à Stamboul, l'envoyé fut voir immédiatement Khaïr-el-Din qui le présenta lui-même au Sultan. Celui-ci, on ne peut plus satisfait de la conduite glorieuse de Hassan-Agha, le nomma gouverneur d'Alger et lui envoya un caftan magnifique avec sa nomination. Il lui fit passer également, par l'entremise de son ambassadeur, d'autres pelisses d'honneurs et de fort riches présents destinés aux principaux personnages qui s'étaient distingués dans cette circonstance. L'envoyé reçut ainsi que sa suite des marques nombreuses de la munificence du Sultan.

Au retour de son envoyé, Hassan-Agha rassembla son conseil et lut le firman impérial qui l'investissait du gouvernement d'Alger ; il revêtit en grande pompe le caftan qu'on lui avait envoyé et fit la distribution des présents adressés par la cour de Constantinople. Des actions de grâces solennelles pour la conservation des jours du Grand Seigneur terminèrent cette cérémonie.

1. Nous avons vu qu'on doit réduire ce chiffre à 23,000 environ.

2. L'auteur compte depuis le jour du débarquement jusqu'à celui de l'arrivée des troupes en retraite à Matifou.

3. Interprétation arabe de la retraite de Charles V au monastère de Saint-Just.

Et Alger, semblable à une jeune mariée fraîche et heureuse, continua à jouir du bienfait de la sécurité dont l'Éternel l'avait dotée ; désormais pour elle il n'y avait plus d'ennemis. Cet événement mémorable fut connu du monde entier, depuis l'habitant des régions de l'Est jusqu'à celui des régions de l'Ouest.

La terreur du nom musulman répandit longtemps la crainte dans le cœur des infidèles. Répétons ici que ce fut le huit du mois de Novembre⁽¹⁾, ainsi nommé par les chrétiens, que cette horde d'infidèles arriva en vue d'Alger.

II

EXTRAIT DU *RAZAOUÂT* (VICTOIRES D'AROUDJ ET DE KHAÏR-ED-DIN⁽²⁾)

Cependant le roi d'Espagne préparait en secret son armement, et l'on ignorait contre qui il allait le diriger. C'est une loi générale parmi les infidèles que, lorsqu'un de leurs souverains fait une expédition maritime, il ne confie son secret à personne. Celui-là même qui est chargé de la conduite de la flotte ne connaît sa mission que trois jours après son départ, lorsqu'il ouvre le pli qui contient les instructions qu'on lui a remises.

Le roi d'Espagne avait écrit à Gênes pour qu'on équipât tous les vaisseaux qui s'y trouvaient. Lorsqu'il jugea qu'ils étaient

1. Ceci est une faute de *concordance des temps* : l'auteur nous a donné pour date le 28^e jour de la lune de djoumad et tsani, de l'an 948 ; cette date ne correspond pas au mardi 8 novembre 1541, mais bien au jeudi 20 octobre, comme nous l'avons dit, page 94.

2. Cet ouvrage a été écrit dans le courant du XVI^e siècle, sur l'ordre de Soliman Pacha, par Sinan-Tchaouch, de Constantinople (voir sur ce point un savant article de M. Stanislas Guyard, du Collège de France, dans la *Revue critique* du 11 avril 1874, p. 228-232). Le *Razaouât* a été traduit en français par Venture de Paradis et publié par MM. Sander Rang et F. Denis, sous le titre de : *Fondation de la Régence d'Alger* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°).

prêts, il partit d'Espagne et alla joindre sa flotte à celle des Génois. Toutes deux réunies formaient une armée de quatre cents voiles, et, selon quelques auteurs, de quatre cent cinquante⁽¹⁾. Le nombre des troupes qui furent embarquées sur ces bâtiments montait à cinquante mille hommes. Au premier souffle de vent favorable, le roi d'Espagne partit et fit route pour Alger ; il mouilla dans la baie de Temantefous deux jours avant la fin de la lune Djumadi-Ulthani, l'an de l'hégire 948 ; il était environ trois heures après midi lorsque la flotte ennemie jeta l'ancre. En voyant leur baie couverte de vaisseaux, parmi lesquels il y en avait qui ressemblaient à de hautes montagnes, les Algériens ne purent s'empêcher d'être inquiets, et l'alarme fut bientôt générale. Hassan-Aga invita les principaux habitants de la ville, les-gens de loi, les imans des mosquées et les chefs des Zaviès à se rendre à l'hôtel du gouvernement. Là il commença à les encourager, en leur faisant voir que les moyens de défense n'étaient pas si inférieurs aux forces de l'ennemi qu'on aurait pu le supposer, et il leur dit⁽²⁾ :

Ce discours d'Hassan-Aga, prononcé avec énergie et d'un ton qui annonçait la sécurité de son âme, ranima le courage des Algériens, et ils brûlaient déjà du désir d'en venir aux mains avec leurs ennemis. Aussitôt Hassan-Aga fit ouvrir la salle d'armes, et il distribua des sabres, des javelots, des fusils, de la poudre, des balles à tous ceux qui en avaient besoin ; et quand tout cela fut fait, le peuple passa de l'hôtel du gouvernement à la mosquée pour prier le Seigneur, afin qu'il lui donnât la victoire sur les ennemis de la foi. Au son des tambours et des trompettes, Hassan-Aga fit arborer les étendards sur toutes les tours et les châteaux d'Alger, puis il assigna aux troupes les postes qu'elles devaient occuper.

Les chrétiens, de leur côté, commencèrent à mettre pied

1. Voir note VII, p. 92.

2. Voir appendice, p. 211.

à terre et à débarquer leur artillerie. Leur premier soin fut de creuser des fossés autour de leur camp, et d'y dresser des batteries pour en défendre l'approche. Le roi d'Espagne, surpris des dispositions que faisait Hassan-Aga pour lui résister, disait à ses courtisans⁽¹⁾ :

Cette attaque continua plusieurs jours de suite, et les Algériens, du haut de leurs remparts, se défendirent avec constance.

A la fin, le Tout-Puissant jeta un regard de bonté sur son peuple fidèle, et s'empessa de venir à son secours : les vents se déchaînèrent de toutes parts, les nuages s'amoncelèrent, le tonnerre gronda dans les airs, une pluie semblable au déluge tomba à grands flots, sur la terre, la mer agitée jusque dans ses profondeurs éleva des vagues plus grosses que des montagnes ; les vaisseaux mouillés dans la baie s'entrechoquèrent, leurs câbles rompirent et la plus grande partie de la flotte vint se briser sur le rivage. Les infidèles, épouvantés à la vue de tant de désastres, crurent que la trompette du jugement dernier allait sonner : ils n'avaient aucun abri pour se mettre à couvert d'un si terrible orage ; leurs munitions de guerre furent emportées par les torrents ; leurs canons et leurs fusils, devenus pour eux des armes inutiles, ne servirent plus qu'à les embarrasser.

Hassan-Aga était trop sage pour ne pas profiter d'un moment si favorable : il sortit de la ville à la tête des troupes turques, et fondit sur la garde avancée des chrétiens. Le roi d'Espagne (que Dieu maudisse !) avait autour de lui, dans le quartier-général, vingt mille hommes qui n'avaient point encore donné ; lorsqu'ils virent le massacre que les musulmans faisaient des leurs, ils se présentèrent. Hassan-Aga les combattit pendant deux heures entières, et à la fin jugeant que ses troupes devaient être fatiguées, il s'approcha peu à peu de la ville, où il rentra précédé de l'étendard de la victoire. Les Algériens, ayant satisfait dans cette journée d'une manière si glorieuse au précepte

1. Voir appendice, p. 212.

du divin Coran qui ordonne l'extermination des infidèles, allèrent à la mosquée rendre leurs actions de grâces au Tout-Puissant. Les chrétiens avaient perdu dans ce combat plus de quatre mille hommes, et deux cents musulmans qui avaient gagné le martyre⁽¹⁾ s'étaient vus appelés à la félicité éternelle.

Cependant l'orage affreux que les infidèles venaient d'essuyer, la perte de la plus grande partie de leurs vaisseaux, le massacre que les Algériens avaient fait dans leur armée, n'étaient encore que le prélude des revers que Dieu leur réservait. En quittant leur flotte, ils n'avaient fait descendre à terre que les provisions indispensables pour passer deux ou trois jours, dans l'idée où ils étaient qu'aucun événement ne viendrait interrompre les communications avec leur flotte qui servait de magasin. Il arriva néanmoins que, lorsque la tempête commença, les provisions de bouche étaient presque entièrement consommées, et cependant cette tempête qui durait depuis trois jours consécutifs avec plus ou moins de violence, et qui continuait à les transir de froid et à mouiller leurs vêtements, les empêcha de recevoir aucun secours du reste de leur flotte. Dans l'extrémité où ils se virent réduits, ils n'eurent bientôt d'autre ressource, pour apaiser leur faim, que de manger la chair des chevaux. Le nombre des vaisseaux, grands et petits, qui se perdirent durant cet orage, fut de cent trente⁽²⁾, sans compter quatre bâtiments que la mer et le vent poussèrent dans le port d'Alger. Quatorze cents esclaves musulmans recouvrèrent leur liberté dans ces divers naufrages ; parmi eux il y avait cent cinquante Turcs, et le reste se composait de Maures appartenant à Alger et à Tunis. Lorsque le roi d'Espagne (que Dieu confonde !) vit le courroux du ciel déchaîné contre lui, ses vaisseaux brisés sur le rivage, son armée épuisée par les veilles, mourant de faim et de froid, ses troupes massacrées par les Algériens qu'il était venu

1. Voir note IX, p. 192.

2. Voir page 199.

assiéger et qui l'assiégeaient lui-même, il prit le parti d'abandonner le camp, ainsi que son bagage et son artillerie, et de retourner à Temantefous pour tâcher de se sauver sur les tristes débris de sa flotte⁽¹⁾

Les chrétiens commencèrent à s'embarquer dans la journée de mercredi, douzième jour de la lune de regeb, et ils mirent à la voile le jour suivant, après avoir brûlé les bâtiments qui étaient en trop mauvais état pour pouvoir résister à la mer. De quatre mille chevaux qu'ils avaient lors de leur fatale descente sur les terres d'Alger, ils ne purent en remarquer aucun : une partie avait été tuée par les flèches et par les balles des musulmans, l'autre leur avait servi de nourriture pendant les trois jours de tempête. Quant au petit nombre de ceux qui leur restaient, ils se virent obligés de les égorger, afin qu'ils n'occupassent pas dans les navires une place devenue strictement nécessaire pour le transport des hommes. Le roi d'Espagne, ce maudit de Dieu, s'embarqua pour son pays, ayant pour cortège les regrets, le repentir, la honte et l'ignominie, tandis qu'Alger célébrait avec reconnaissance sa délivrance miraculeuse. On prétend que le reste de cette flotte proscrite essuya, dans sa navigation, une tempête furieuse qui fit périr la plupart de ses vaisseaux, et que celui sur lequel était embarqué le roi infidèle alla se briser sur les côtes d'Espagne.

Hassan-Aga fit un mémoire détaillé de tout ce qui s'était passé de remarquable depuis le moment de la descente des chrétiens jusqu'à celui de leur départ, et il expédia une galiote pour porter cette dépêche satisfaisante à la Sublime-Porte.

Le nombre de canons que les infidèles furent obligés d'abandonner montait à deux cents selon quelques-uns, et à une centaine seulement selon d'autres. Les musulmans les pla-

1. Suit une description de la retraite copiée par l'auteur du *Zohrat el Nayerat*. Voir app. p. 218.

cèrent pour la défense des châteaux et des remparts contre lesquels ils avaient été dirigés.

III

EXTRAIT DES ARCHIVES DU *Mehkemé*⁽¹⁾

(Traduction de Venture de Paradis sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale).

On prétend que l'expédition de l'empereur contre Alger fut occasionnée par le fait que je vais raconter⁽²⁾. Il avait fait partir pour Ouéran (Oran) un bâtiment richement chargé ; un reis algérien, nommé Kuchuk-Ali, s'en empara après un léger combat et l'emmena à Alger. Il y avait sur cette prise plusieurs officiers de marque et entre autres un officier général de mer. Kuchuk-Ali le mena chez Hassan-Aga qui gouvernait Alger en qualité de lieutenant de Kaïr-ed-Din pacha. Cet officier chrétien fut surpris de l'air noble et majestueux de Hassan-Aga. Il leva son chapeau et vint lui baiser respectueusement la main. Le commandant lui demanda des nouvelles de la chrétienté. Cet officier lui apprit qu'à son départ il avait laissé un gros vaisseau qui se disposait à se rendre à Bégiagé (Bougie). Hassan-Aga, profitant de l'avis, fit armer sur-le-champ deux galères qui eurent ordre d'aller l'attendre sur les parages de Bégiagé ; elles se mirent aux aguets entre deux écueils qu'on nomme El-USch-Ouel-Mincar (le nid et le bec). Kuchuk-Ali était un reis chargé de cette expédition.

1. *Mehkemé*, le lieu d'où viennent les ordres : tribunal supérieur d'Alger, où étaient conservés les actes juridiques (note de MM. Sander-Rang et F. Denis). La transcription adoptée de nos jours est *Mehakhemat*.

2. Il est inutile d'insister sur la puérité des motifs allégués ; mais on peut s'étonner de rencontrer cette tache dans un récit généralement bien fait, et qui paraît le plus sérieux de tous ceux que nous ont fournis les auteurs musulmans.

Kuchuk-Ali et son compagnon conduisirent leur prise à Alger, où ils firent une entrée pompeuse. Hassan-Aga, au comble de la joie de cette victoire, leur donna ordre de lui amener l'équipage et le capitaine. Ces esclaves défilèrent deux à deux pour se rendre à l'hôtel du gouvernement, à travers une foule de femmes et d'enfants accourus pour jouir de ce spectacle, et qui témoignaient de leur allégresse en battant des mains. Hassan-Aga, après avoir fait quelques questions aux chrétiens, les envoya au bague destiné pour les captifs.

Lorsque le maudit de Dieu qui, dans ce temps-là, commandait l'Espagne, eut été informé de la prise de ces deux vaisseaux, il se décida à faire un armement contre Alger.

En annonçant ses projets, il donna ordre dans tous les États de rassembler des troupes et de préparer des vaisseaux.

Hassan-Aga, le khalifa de Kaïr-ed-Din pacha, eut avis de ces mouvements, et il crut sans peine qu'ils le menaçaient.

Il avait un enfant⁽¹⁾ en âge d'être circoncis ; il voulut donner une fête publique à l'occasion de cette cérémonie. Il habilla quantité de pauvres enfants destinés à être circoncis en même temps que le sien. Il fit faire un splendide festin où tout le peuple fut invité, et il distribua des aumônes à tous les pauvres qui se présentèrent.

Lorsque ces réjouissances furent terminées, Hassan-Aga s'occupa d'un objet plus important, celui de mettre la ville en état de résister aux attaques de l'ennemi. Il fit faire les réparations nécessaires aux remparts et aux châteaux. Il fit placer de nouvelles batteries dans les lieux qui lui paraissaient faibles, et il employa à ces travaux quatre cents esclaves chrétiens, ensuite il envoya chercher le cheikh-el-Medinet (le maire de la ville), et il lui ordonna de faire, par quartier, le dénombrement des hommes en état de porter les armes.

Les nouvelles des préparatifs de la flotte espagnole arri-

1. C'était un fils adoptif.

vaient à Alger, et on s'attendait à la voir bientôt paraître. Hassan-Aga donna ordre de couper les arbres de tous les jardins qui entouraient la ville, afin que l'ennemi fût entièrement à découvert dans la campagne ; il donna l'exemple en commençant par son jardin.

Un jour, comme il était assis dans la salle du divan, celui qui est chargé d'annoncer l'arrivée des bâtiments, appelé vul-gairement Sahib el Nadhour (le maître de la lunette⁽¹⁾), vint annoncer qu'il avait découvert la flotte des chrétiens cinglant sur Sehour (le cap de Cherchell), que cette flotte couvrait toute la surface de la mer, et qu'il avait en vain essayé de compter le nombre des vaisseaux.

A l'instant Hassan-Aga dépêcha une troupe de cavaliers pour aller sur la montagne de Bouzariâât et lui apporter des avis certains sur le nombre des vaisseaux ennemis. Les cavaliers retournèrent peu de temps après, et le rapport de chacun d'eux fut qu'il lui avait été impossible de compter le nombre de voiles, tant il y en avait.

Hassan-Aga fit appeler aussitôt Sidi-Saïd-Chérif, qui était le Cheik-el-Médinet de ce temps-là, et lui ordonna de distribuer les habitants dans les tours et sur les remparts ; le Cheik-el-Médinet établit les corps de garde suivant les intentions du commandant, et il fit arborer de distance en distance les drapeaux de l'islamisme.

De son côté, Hassan-Aga assigna aux officiers de la milice les postes qu'ils auraient à garder, et les compagnies de Joldachs qui serviraient sous leurs ordres. Il plaça à la porte Bab-Azoum un vieux soldat qui avait passé par tous les grades militaires, et qui avait fait preuve de bravoure et d'intrépidité : il s'appelait Hadji-Méèmi.

1. Venture de Paradis a eu tort de traduire *Sahib el Nadhour* par *Maître de la Lunette* ; les instruments de cette espèce n'existaient pas encore et ne furent inventés que vers 1608, par Jacques Métius, horloger à Alcmaër ; je crois que la véritable traduction serait : *le chef des vigies*.

Hassan-Aga se réserva la défense d'un des châteaux d'Alger qui pouvait battre du côté de la terre et du côté de la mer. Il s'y établit avec ses soldats au son des instruments militaires. On voyait l'étendard de la victoire flotter au-dessus de sa tête ; un canon du plus gros calibre dont le bruit, lors de l'explosion, le disputait au tonnerre.

L'espace compris entre ce château et celui qu'on nomme la Cassabé fut confié aux soins d'un des commandants des districts d'Alger, nommé Caïd-Hassan.

Il donna la garde de Bab-el-Ouëd à Caïd-Yusuf, sous les ordres duquel devaient se réunir, en cas de besoin, trois autres caïds qui avaient leurs postes particuliers. Le premier, nommé Safir, fut chargé de la défense d'une tour peu éloignée de Bab-el-Ouëd ; le deuxième, nommé Assan, eut à défendre la partie basse des remparts qu'on nomme Caâ-el-Sour, et le troisième, nommé Ramadan, fut placé dans un poste voisin à celui de Yussuf.

Le capitaine-général de la marine d'Alger, nommé Khédir-Haïder, le Reis-Kuchuk-Ali et plusieurs autres eurent la garde de Bab-el-Gezirah (porte de l'Isle ou de la Marine).

Les troupes de la ville, composées d'Andalous⁽¹⁾ et d'Algériens, furent chargées de la défense des remparts, et elles étaient armées de mousquets, de sabres, de lances et d'arcs.

La flotte espagnole fut découverte à l'horizon un mercredi, trois jours avant la fin de la lune de Gemadi-ul-Thani, l'an de l'hégire 948, et elle mouilla dans les eaux de Temantefous, le lendemain jeudi, vers les trois heures de l'après-midi ; on remarqua que le pavillon d'un des principaux vaisseaux de cette flotte tomba à la mer, au moment où il jetait l'ancre, et les musulmans en tirèrent un augure favorable.

L'ennemi ne mit pied à terre que le dimanche suivant, et dès que l'empereur eut débarqué, toute l'armée se rangea autour

1. Maures chassés d'Espagne, ou l'ayant quittée par suite des mauvais traitements qu'ils avaient eu à endurer.

de lui. On a estimé que cette armée était de soixante-dix mille hommes⁽¹⁾.

Les musulmans de la campagne s'approchèrent pour empêcher la descente, mais les boulets des vaisseaux les forcèrent à rester spectateurs du débarquement qui se fit sans peine.

Le lendemain l'ennemi passa la nuit à El-Hamah⁽²⁾, qui est à plus de deux milles d'Alger. Un officier de la milice turque, nommé Hagi-Bacha, proposa de faire pendant la nuit une sortie sur les chrétiens. Hassan-Aga y consentit ; on lui ouvrit la porte, et, déployant le drapeau, il se mit à la tête des gens de bonne volonté. Une quantité prodigieuse de musulmans l'accompagna ; il était trois heures du matin quand ils sortirent. Ils s'approchèrent sans bruit du camp des ennemis ; à la faveur de l'obscurité, les Algériens pénétrèrent parmi les gardes avancées, et après avoir fait tous à la fois une décharge de mousqueterie, ils commencèrent à lancer des flèches. Dans l'instant il y eut un désordre affreux dans le camp des infidèles. Le roi, éveillé en sursaut, effrayé du bruit qu'il entendait, fit appeler ses ministres et il leur dit : « Sont-ce là les gens qui, selon vous, n'auraient pu se défendre ? par ce qu'ils ont fait cette nuit, nous pourrons juger de ce qu'il nous en coûtera pour les réduire. » Les musulmans continuèrent à combattre pendant plusieurs heures, et ils ne reprirent le chemin de la ville que lorsque le jour reparut.

Dans la journée du lundi, l'armée ennemie s'approcha d'Alger, tambour battant, drapeaux déployés ; semblable à ces fourmilières que les chaleurs du printemps font éclore, elle couvrait toute la campagne ; elle était précédée d'un corps de cavalerie de quatre mille hommes, et elle s'avança en bon ordre jusque sous les remparts.

Les Algériens, du haut de leurs murailles, se défendirent

2. Voir p. 92.

3. Voir p. 95.

vaillamment avec leurs canons, leurs mousquets et leurs flèches. Les infidèles établirent leur camp près du lieu connu sous le nom de Raz-Tafoura (cap Tafoura), et ils occupèrent tout l'espace compris entre le bord de la mer et le haut des collines. Tandis qu'ils travaillaient à leurs retranchements, un corps de Turcs choisis fit une sortie qui eut le plus heureux succès. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, on a conservé précieusement les noms de Hagi-Bacha, de Kaïd-Khidir et de Hagi-Bekir : ils firent des prodiges de valeur.

Les batteries que les ennemis établirent sur les hauteurs commencèrent à battre la ville, et les Algériens tirèrent de leur côté sur leur camp avec des boulets de fer qui en tuèrent un grand nombre. Le roi d'Espagne comprit alors qu'Alger était une place plus forte qu'il ne l'avait jugée de loin, et ses espérances se refroidirent ; l'ennemi abandonna les retranchements qu'il avait commencés à Raz-Tafoura, et alla s'établir, tambour battant, drapeaux déployés, sur la colline Cudiet-el-Saboun (où depuis fut bâti le château de l'Empereur) ; de là il dominait la ville et il était mieux placé pour faire brèche.

Les Algériens firent face de tous côtés, et leurs canons, semblables à la foudre, portaient partout l'épouvante ; ils tirèrent aussi sur les vaisseaux, mais on ignore le mal qu'on leur fit.

C'est ainsi que se passa toute la journée du lundi, c'est-à-dire du premier jour où les chrétiens commencèrent le siège.

Le mardi, sur la fin de la nuit⁽¹⁾, Dieu déchaîna les vents ; la mer, agitée par la tempête, fit rompre les câbles ; les infidèles, pour éviter le naufrage de leurs vaisseaux, mirent les mâts. Mais l'orage allait toujours en augmentant. Le général de la flotte, André Doria, était dans les plus mortelles alarmes ; une grande partie des vaisseaux, ne pouvant tenir sur leurs ancres, vinrent se briser sur le rivage. Les esclaves musulmans recouvrèrent alors leur liberté, et les Arabes de la campagne massacrèrent tous les chrétiens que les flots avaient épargnés.

1. C'est-à-dire : *le mardi matin* : (voir p. 190.)

Lorsque le roi des infidèles vit une partie de sa flotte naufragée et le reste courant le même risque, ses forces l'abandonnèrent, son courage s'abattit, et la pâleur de son visage annonça le trouble, l'inquiétude et l'effroi de son cœur.

A la pointe du jour, le mardi, les Algériens firent une sortie générale avec cette confiance que leur inspirait la protection du ciel qui se manifestait d'une manière si visible. Ils pénétrèrent dans les retranchements des chrétiens, et ils y firent un grand carnage.

Les généraux infidèles, voyant le découragement des troupes, allèrent trouver le roi et dirent : « Seigneur, tout est perdu, et les musulmans vont se rendre maîtres du camp, si par la présence tu ne cours ranimer ton armée. » Aussitôt le maudit de Dieu prit ses armes, ses gardes l'entourèrent, et il s'avança pour arrêter les progrès des Algériens. Les musulmans furent obligés de reculer, et, quittant les collines, ils vinrent se rallier à Raz-Tafoura. Encouragés par ce premier avantage, les chrétiens les poursuivirent d'abord jusqu'à Melâab-el-Kourâ (au jeu de mail), et ensuite jusqu'à Cantarat-el-Afran (le pont des fours). Les musulmans ne purent encore tenir dans ce poste ; le choc de la multitude des infidèles qui se succédaient comme les flots d'une mer agitée les repoussa jusqu'auprès du mausolée où est enterré Sidi-el-Taca, à l'extrémité du faubourg de Bab-Azoum. Les musulmans reprirent alors courage, et, faisant volte-face, ils forcèrent, avec l'arc et la fronde, les chrétiens à reprendre le chemin de leur camp. C'étaient les seules armes dont on pouvait faire usage de loin dans cette Journée, à cause de la pluie qui ne cessa de tomber à grands flots.

Le matin du mercredi, le maudit de Dieu fit ses réflexions, et vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renoncer à la conquête d'Alger et de tacher de se sauver lui-même. La mer, devenue plus calme, avait permis au général André Doria de descendre à terre⁽¹⁾. Il vint trouver le roi, la douleur peinte sur

1. Ceci est une erreur : Doria ne vint pas en personne ; il envoya une petite barque, qui eut bien de la peine à accomplir sa mission.

le visage, et il lui dit : « Sire, n'avais-je pas raison de vouloir te dissuader de cette malheureuse expédition ? Vois où le réduit le peu de cas que tu as fait de mes conseils ; il n'y a pas de temps à perdre, il faut t'occuper de ton salut. Il ne te reste que très-peu de vaisseaux en état de tenir la mer, la tempête en a jeté une grande partie à la côte, et a fort endommagé le reste, je ne sais comment nous pourrons faire pour ramener toute ton armée. Je m'en retourne de ce pas à Temantefous afin de disposer toutes choses pour le départ ; je t'exhorte à me suivre de près par terre, et à reprendre au plus vite le chemin de tes États. »

Aussitôt le roi donne ordre de se mettre en marche et il arrive à l'entrée de la nuit sur les bords de l'Harach. Les eaux de cette rivière avaient extraordinairement augmenté par les pluies continuelles, et il fallut faire halte et passer la nuit sur la rive, percé par la pluie qui continuait à tomber et tourmenté par la faim. Les troupes égorgèrent quatre cents chevaux dont elles se nourrirent.

Le lendemain, à la pointe du jour, le roi alla visiter les bords de la rivière, et il fut effrayé de l'obstacle qu'il lui restait à vaincre. Il demanda à ses généraux le parti qu'il devait prendre. Il leur vint l'idée de faire un pont avec les mâts des vaisseaux que la mer avait jetés sur le rivage. On y réussit après des peines infinies, et toute l'armée passa.

Les Arabes se mirent à ses trousses, et ils ne cessèrent de la harceler jusqu'à Temantefous, où les canons des vaisseaux la protégèrent. Mais ils immolèrent jusque-là une quantité de chrétiens.

L'empereur séjourna plusieurs jours à Temantefous, en attendant que les réparations nécessaires furent faites aux vaisseaux. Lorsque tout fut prêt, il mit à la voile pour retourner dans ses États, s'estimant heureux d'avoir pu sauver sa vie. Le maudit de Dieu fut obligé d'abandonner un grand nombre de vaisseaux de haut bord, de galères, de demi-galères et de galiotes qu'il ne fut pas possible de réparer. Il laissa aussi quantité

de gros canons et beaucoup d'hommes et de femmes ; quant à ses chevaux, il n'en embarqua pas un de quatre mille qu'il avait amenés avec lui. Ce que les Algériens recueillirent des débris de la flotte et du camp de ce maudit de Dieu fut pour eux une source de richesses et un monument de leur gloire.

Voilà les circonstances les plus certaines de cette fameuse descente qui fut si fatale aux chrétiens. Dieu sait mieux la vérité de toutes choses !

IV.

EXTRAIT DU *Manuscrit de Vandenesse*⁽¹⁾ ; le *Journal des Voyages de Charles V et de Philippe II, son fils.*

Septembre 1541:

Le 9^e le duc de Savoye et le prince de Piedmont, son filz, prindrent congé de Sa Majesté et partirent sur la nuict par mer, pour aller à Nyce.

Le samedi, 10^e jour dudict moys, environ les cincq heures après midy, Sa Majesté s'embarqua, et avec dix-sept galères print son chemin vers Lucques, navigeant toute la nuict jusques le dymenche, 11^e environ les neuf heures du matin, qu'il arriva

1. *Jean de Vandenesse*, né à Gray, devint surintendant de la maison de Charles V. Son ouvrage, précieux par l'exactitude scrupuleuse des dates et des détails, existe en manuscrit dans plusieurs bibliothèques publiques, entre autres dans la Bibliothèque nationale, dans celle de Besançon, dans celle de Tournai. La partie relative à l'expédition de 1541 a déjà été publiée par Rotallier (*Histoire d'Alger*) et par Weiss (*Lettres et papiers d'État du cardinal de Granvelle*),

al Porto Venere⁽¹⁾ qu'est près de l'Espécie⁽²⁾ où il print terre et alla ouyr messe et disner en ung monastère, et y demoura tout le jour jusques au soir. Et environ les cincq heures du soir, estant Sa Majesté advertie que le vice-roy de Naples venoit avec treize galères, envoya au-devant de luy sept galères avec le capitaine Jeanotin Doria, et par ensemble entrèrent audict port et desembarquarent. Ledict vice-roy, accompagné du prince de Besignan, des ducz de Monteleon, Castroville et de Melphe, et de plusieurs contes, marquis et seigneurs du royaume de Naples, vint audict lieu treuver Sa Majesté, où tous luy vindrent baiser les mains. Et ce faict, Sadicte Majesté et toute la compagnie se rembarquarent et, environ une heure de nuict, encommençarent naviger jusques le lundy, que fut le 12^e dudict moys, au point du jour, que Sadicte Majesté print terre au port de Rhèges⁽³⁾, qu'est aux Lucquoys. Lesquelz estoient là pour recevoir Sadicte Majesté, et y avaient faict un pont entrant dedans la mer, bien triumpant, où Sadicte Majesté se desembarqua environ les neuf heures du matin ; et avait l'on faict venir bien quatre cens chevaulx pour porter tous les gens de Sa Majesté jusques a Lucques, qu'estait bien douze miles, que sont quatre lieues.

Sa Majesté se desembarqua ; l'on commença à cheminer vers lediet Lucques ; luy vint au devant le duc de Ferrare auprès dudict port. Et en my-chemin, sur la montaigne, treuva Sadicte Majesté, venans de la part du pape, les cardinaulx Sainte-Croix et Farnèse, et à la porte dudict Lucques tous les cardinaulx. Et entrant Sa Majesté audict Lucques, fut descendre à la grande église, où estait Sa Sainteté, assis en sa chayère près le grand autel. Sadicte Majesté entrée, se meit à genoulx fait soir oraison à Dieu, puis fut baiser les piedz au pape. Fut assiz en sa chayère auprès dudict. pape. Après quelque peu de divises, Sa Sainteté se leva et donna la bénédiction ; puis Sa Majesté print

1 Port-Vendre.

2 La Spezzia.

3 Viareggio.

congié et s'en vint en son palays, et l'après-disner vint vers Sa Majesté la duchesse de Camerin, sa fille bastarde.

Et le mardy, 13e, environ les quatre heures après midy, Sa Majesté, accompagné des seigneurs et gentilzhommes de sa maison, fut vers Sa Saincteté. Il treuva en chemin les cardinaulx Farnèze et Sancta-Flor, qui luy venoient au devant. Entrant Sa Majesté en la salle au logis du pape, treuva Sa Saincteté, qui luy venoit au devant ; et se tenants par les mains, entrèrent en la chambre de Sa Saincteté, où ilz demourarent ensemble jusques à sept heures du soir, que Sadicte Majesté revint en son logis.

Et le merquedy suyvant⁽¹⁾ Sadicte Majesté fut vers le pape comme le jour précédent, et y demoura jusques à huict heures du soir.

Le joeudy matin vint vers Sa Majesté l'ambassadeur du roy de France résidant en court de Rome, et avec luy ung gentilhomme venant, le jour précédent, de France par la poste. Et le mesme jour Sa Majesté alla vers le pape, et y demoura jusques les neuf heures du soir.

Cedict jour Sadicte Majesté fait et créa Hugues de Melun, seigneur d'Anthoin, gentilhomme de sa chambre, prince d'Espinoy.

Le vendredy 16e jour, -Sa Saincteté partist de son logis en lictière, accompagné des cardinaulx de Bourgues⁽²⁾ Saint-Jacques, de Gambere⁽³⁾, Farnèze, Sancta-Flor, Sabello et Sainte-Croix, vint vers Sa Majesté, lequel le fut recepvoir jusques en la salle ; et demourarent ensemble dès les troys heures jusques après huict heures, que Sa Saincteté s'en retourna en lictière, pour la grosse pluye qu'il faisoyt.

Samedy, après disner, Sa Majesté alla veoir la duchesse de Camerin ; dès là vint vers le pape, où il fut jusques à neuf heures du soir.

1 14 septembre.

2 Burges.

3 Hubert Gambara, bressan, évêque de Tortona créé cardinal par Paul III en 1539.

Le dymenche, 18e jour, la duchesse de Camerin vint prendre congïé de Sa Majesté devant disner. Et l'après-disner Sa Majesté fut vers Sa Saincteté prendre congïé de luy en présence de tous les cardinaulx, lesquelz accompaignèrent Sadicte Majesté jusques hors de la ville. Vint Sadicte Majesté coucher cedit jour à Petro-Sancto, qu'est au duc de Florence.

19e à Massa.

21e à l'Espèce⁽¹⁾, qu'est aux Gennevoys, où estoient arrivez les galères de Rhodes, auxquelles Sa Majesté fait présent de six mil escuz.

Sa Majesté demoura à l'Espèce jusques au 23e. Et le dymenche, 24e⁽²⁾, Sa Majesté despescha le seigneur de Grandvelle pour aller trouver le pape à Boulongne, et dès là à Rome, pour justifier et descoulper Sadicte Majesté et ses ministres de la mort du sieur Rans Frégouse⁽³⁾ et Ryncon, que les François chargeaient avoir esté faict par aulcuns ministres de Sadicte Majesté. A la vérification et approbation de ladicte discoulpe estant Sa Saincteté nommée pour juge ledict Roy de France n'y a voulu entendre.

Le 26e Sa Majesté fut veoir six mil Allemans, que l'on fait embarquer en treize naves, et le merquedy, 28e, Sa Majesté s'embarqua environ les trois heures après midy. Partant du port, arrivarent six galères d'Anthoine Doria, venants de Gennes.

Joeudy, 29e avec grand vent et grosse mer, à sept heures du soir, avec sept galères, Sa Majesté priaït terre en l'isle de Corsica, appartenant aux Gennevoys, laquelle contient de tour cinq cens miles.

Et le vendredy, dernier jour, Sadicte Majesté ne bougea, pour l'indisposition du temps. Lequel jour arrivarent les galères de Rhodes, venants de Gennes.

1 La Spezzia.

2 *Sic.* C'est 25e qu'il faut lire.

3 MSS. de l'Arsenal et de Reims ; *Ravis Fregoso* dans le MS. 15869 de la Bibliothèque royale. Le nom de ce capitaine génois était *César Fregoso*.

Octobre 1541 :

Le samedy, premier jour d'octobre, Sa Majesté partist au poinct du jour, poursuivant son chemin contre Ponent : ce qu'il ne peust faire, pour le vent contraire et trop grand, et fut constrainct retourner dont il estoit party, où il demoura tout le jour. Sur le minuict, prenant son chemin contre Levant, costoyant ladicte ysle, le dymenche à voyles et le lundy, 3^e, à rèmes, arriva au port de Boniface, environ midy, qu'est une petite ville en ladicte ysle, où sur le soir Sadicte Majesté se débarqua, et y demoura jusques le joeudy, 6^e, qu'il revint disner en galère. Et partist tirant contre le royaume de Sardayne qu'est une ysle contenant cincq cens miles de tour, passant sur la nuict un destroit qu'est en l'ysle nommée.....⁽¹⁾, inhabitée, pleine de cerfz et sangliers. Arriva la nuict Sadicte Majesté en ladicte Sardayne, au Port du Ponte, où Sa Majesté se meit en terre le vendredy matin, pour aller à la chasse, et sur le midy se rembarqua, vint à Alguer⁽²⁾, cité en sondict royaume de Sardayne, où il fait son entrée et y coucha. On y treuva ung veaul de quinze jours qui avoit deux testes.

Le samedy, 8^e, Sa Majesté se rembarqua, vint audict port de Ponte, où estoient arrivées les galères de Naples, dont est capitayne don Garcia de Toledo. Estaient pour lors quarante-trois galères.

Le dymanche, 9^e au soleil levant, Sadicte Majesté s'engoulfa tirant contre son royaume de Minorque. Ledit goulfé contient troys cens miles, lequel il passa en quarante-deux heures ; arriva au port de Mahon, ville en ladicte ysle, laquelle ysle contient quatre-vingt miles de tour. Et après mynuict Sadicte Majesté partist, tirant son chemin contre son royaume de Maillorque, qu'est une ysle contenant quatre cens miles.

1 En blanc dans les MSS. de l'Arsenal et de Reims ; *Genero* dans le MS. 15869 de la Bibliothèque royale ; *Genere* dans le MS. 14041 et la Description de Herbais.

2 Alghero ou Alghieri.

Le joeudy, 13e, environ les neuf heures du matin, arriva devant la cité de Maillorque, où il treuva estre arrivé le vice-roy de Secille avec sept galères, et huict mil Espaignolz venans de Naples et de Secille en soixante naves. Aussi estaient arrivez les six mil Allemans que l'on avait embarqué à l'Espèce et six mil Italyens que l'on avait embarqué à Lyborne⁽¹⁾.

Ledict jour Sa Majesté se débarqua et fit son entrée. Ceulx de la ville avaient faict plusieurs arcqz triumphans et ung pont qui entrait dedans la mer. A l'aborder l'on tira force artillerie, tant de mer que de terre.

Et le lundy, 17e, ainsy que Sa Majesté estait délibéré s'embarquer, arriva une galère d'Espagne apportant nouvelles que l'armée d'Espagne estoit en l'ysle de Yviça assçavoir seize galères et soixante naves, avec les vivres, munitions et artillerie pour ladicte entreprinse, de laquelle armée le duc d'Alve venoit pour général. Sadicte Majesté renvoia incontinent ladicte galère, advisant au duc qu'il print son chemin droict à Argel, car Sa Majesté feroit, le semblable.

Et le mardy, 18e, devant le jour, les galères tirarent les naves hors du port et les meirent à voiles, et, au soleil levant, Sa Majesté s'embarqua, vint à la poincte du port, que sont quinze miles, et sur le mydy traversa aultres quinze miles, vint à la Cabrera, qu'est une isle inhabitée. Les naves prenoient vent en haulte mer, tirans contre Barbarie.

Le mercredy, au poinct du jour, Sa dicte Majesté s'engoulfa, navigeant tout le jour et toute la nuict jusques le jeudy matin 20e, que l'on descouvrit terre ferme de Barbarie ; et, environ les sept heures du matin, Sa dicte Majesté arriva à sept mil d'Argel, ou, une heure après, arrivarent les galères venantz d'Espagne ayant laissé leurs naves à trente mil de la. Sa dicte Majesté renvoya incontinent les dictes galères, pour aller remorquer et amener les dictes naves.

1. Livourne.

Ce dict jour, les naves venant de Maillorque arrivarent quasi toutes devant le dict Argel. Sa Majesté envoya, incontinent que fut arrivé, le capitaine Janetin Doria avec huict galères a veue d'Argel et sortirent plusieurs turcq chrestiens reniez et maures a pied et a cheval costoiantz la maryne pour descouvrir l'armée. Après midy. Sa Majesté, avec toutes ses galères, vint mettre ancre a un traict de canon près de la ville ; et, sur la nuict, la mer et le vent sencommencearent a haulser, de sorte que Sa dicte Majesté fut contrainct lever ancre, craindant fortune de mer, et estre en danger de donner a travers ; car ce nest que plage ; se retira à quinze mil de la, a une poincte nommée Mataphus ou il demeura jusques le sambedy 22e, que Ion desbarqua gens pour prendre eau fresche.

Le dimenche 23e au point du jour, Sa Majesté manda desembarquer les soldartz ; et, environ les neuf heures. Sa dicte Majesté se mect en terre et tous ceulz de sa maison ; a quoi les Arabes faisoient grand résistance ; lesquels furent reboutez, et marcha le camp ce dict jour environ trois mil, et la nuict vint loger soubz une montaigne, ou, environ la mynuict, les Turcq et les Maures vindrent donner une alarme des dessus la montaigne, tirant leur arquebuserie jusques au lieu ou logea Sa Majesté. Et pouvoient estre environ huict cens, avoient une musette en ung⁽¹⁾ flageolet, et menoient grand hurlerie. La dicte escarmouche dura plus d'une heure, et enfin furent reboutez.

Le lundy 24e, Sa Majesté et son camp marcharent ; vindrent loger à ung mil près de la ville ; Sa Majesté en des vignes ; les Espaignols sur la montaigne, les princes, gentilhommes, et ceulx de la maison a lentour de Sa Majesté ; les Italiens, vers ung pont contre la ville ; partie des Alemans en bas, et la reste sur une aultre montaigne. Sur les neufz heures du soir, vint une pluye avec vent, laquelle sur le point du jour senforca, et le vent semblablement, faisant tourmente en terre, et plus

1. Il faut lire : une musette et un flageolet

grosse en mer ; que dura le mardy tout le jour, que fut le 25e. Ce voyant, les Turqs et les Maures estantz dedans la ville sortirent au point du jour, congnoissant pour la grand pluye qui se augmentoit que l'arqueuserie ne les pouvoit nuyre ; sortirent de la ville en deux bandes, vindrent donner une alarme ; lune des bandes, vers le pont que les Italiens gardoient, lesquels se meirent en fuyte, et fut tout le camp en armes. Incontinent, Sa Majesté fut vers le dict pont ; avec lui, aulcungs sirs et gentil-hommes de sa maison, lesquels donnarent cueur et feirent tenir bon aus dictz Italiens ; et, avec ce, feit Sa Majesté aproucher le surplus de ceulx de sa maison, questoit tous en armes et bonne ordonnance sur la descente de la montaigne, auprès la tente de Sa dicte Majesté, et, avec iceulx, bon nombre de Alemans ; de sorte que l'on fait reculer et mettre en fuite les dictz Turq jusques dedans la ville. Et les suyvantz furent tués ; aulcungs chevaliers de Rhodes et aultres du camp de Sa Majesté dedans la porte de la dicte ville ; au même instant près du dict pont fut blessé le prince de Salmone en la cuisse d'ung traict envenymé, dont depuis il guérit. En la mesme heure, les Arabes et l'austre bande questoit sortie de la ville donnarent une alarme en hault en la montaigne aux Espaignolz lesquels tuarent bien cinq cens que Maures que Arabes. La pluye, la gresle, et le vent, que avoient duré dès le point du jour augmentoit tousiours, et nonobstant ce, Sa dicte Majesté, tous les princes, sirs, et gentil-hommes, et aultres estoient armez a la campagne et y demeurarent tout le jour, endurent la dicte pluye et froit.

Et, comme Dieu permet toutes choses, au mesme jour et instant fut une telle tourmente, que y donna a travers quatorze galères ; a scavoir, unze de celles du prince Doria, la capitaine de Naples, une d'Espagne et une aultre ; lesquelles tous les biens meubles et artilleries questoit dedans furent perduz, et grand nombre de gens noyez ; et ceulx qui se cuydoient saulver venantz en terre par les Arabes tuez. Aussi donnarent à travers aulcungs grandz vaisseaulx chargez de chevaulx, victuailles,

artilleries et munitions, et quasi tous les petitz ; de sorte que'on estimoit avoir donné à travers cens vaisseaulx et voyant Sa dicte Majesté la dicte perdition de tant d'hommes, lesquelz les dictz Arabes tuoient sans deffence quelconque, il envoya sur le vespre aulcune compagnie d'Espagnolz et Italiens, et luy mesme y fut en personne pour pensant de faire rembarquer aulcungz canons des naves et galères que avoient donné a travers ; Sa dicte Majesté laissa la garde du pont de susdict nomme a aulcungz sirs et gentilhommes de sa maison et avec eulx bon nombre d'Alemans ; et fut ce dict jour grand perte tant de meubles, d'artilleries comme de chrestiens et tient lun que les chrestiens, que noyez que tuez, passoient douze cens ; les Turq a lescarmouche bien de cinq a six cens.

Le mercredy 26e, voyant Sa Majesté qu'il n'y avoit ordre de desambarquer vivres ny artillerie, et qu'il n'en avoit nul au camp, et que la tourmente de mer duroit tousiours sans apprance de mieulx, et la dicte nécessité de son camp, Sa dicte Majesté se retira sur la maryne environ trois mil, cuidant tousiours avoir moyen de desambarquer vivres et artilleries, ce que ne fut possible ; se retira aultres cinq mil, passant une rivière ; et, le vendredy 28e chemyna six mil par des maretz, passant une bien grand rivière ayant tousiours les Maures et les Arabes aux ayles et sur la queue escarmouchantz. Lequel jour, le duc d'Alve fut publié grand maistre d'hostel de la maison de Sa dicte Majesté ; dez la, vint jusques à Matapbus, que anciennement avoit esté une cité bien grande destruite par Scipion romain⁽¹⁾, et les galères eschapées de la tourmente estoient retirées la.

Novembre 1541 :

Et le mardy, jour de Toussaintz, premier novembre, voyant Sa dicte Majesté que ny avoit ordre ceste année, procéder

1. C'est de la ville de Rusgunia que parle Vandenesse ; quant à son assertion qu'elle a été détruite par Scipion, on doit lui en laisser toute la responsabilité.

a l'entreprinse plus avant, ayant fait embarquer les Italiens, Alemans et partie d'Espaignolz, luy et ceulx de sa maison sembarquerent et le jeudy, 3^e jour du dict mois de novembre, voyant Sa dicte Majesté la perte du prince Doria, luy donna treize galères estantz en Barcelone, fournies, saulf desclayes, et l'office de prothonotaire de Naples qui vault trois mil ducas par an. Voyant Sa dicte Majesté la tourmente qui recommenceoit, se partit, ayant remorque plusieurs naves hors de la plage du dict Argel, et mit en mer, laissant cinq galères d'Espagne pour tirer hors la reste des naves qui demeuroient. Sa dicte Majesté avec grand tourmente navigea toute la nuict ; vint par l'aide de Dieu le vendredy matin au port devant sa ville de Bougye, quest en Afrique terre ferme, ou il desembarqua et les naves qui estoient parties le dict jour de devant Argel les uns furent au roiaulme de Maillorque, les aultres au royaulme de Sardyne, les aultres au royaume de Valence, les aultres naviguant de sorte que tous furent séparés sans scavoir lung de l'aultre, et les cinq galères demeurées devant le dict Argel, voyans ne pouvoir secourir les dictz naves, les habandonnèrent, les laissant le sambedy a la volonté et miséricorde de Dieu, arrivèrent le dimenche matin au dict Bougie. La tourmente fut telle, et dura tant, que, au port du dict Bougie estant une carracq sur l'ancre, fut fendue par le milieu et alla au fond ; et les galères y estantz en grand danger.

Voyant Sa dicte Majesté le temps estre tant contraire et la grosse nécessité qu'il y avoit de vivres, le remède principal fut recourir a la miséricorde de Dieu ; et, le vendredy, sambedy, et dimanche que furent les 11^e, 12^e et 13^e se feirent processions générales, ou Sa dicte Majesté fut en personne, estant chacun confessé et ayant receu son créateur, luy demandant miséricorde et le priant vouloir envoyer le temps propice pour pouvoir partir du dict lieu, afin devicter l'evidant péril et nécessité en quoy l'on pouvoit encourir au dict Bougie, tant par tourmente de mer que de vivres, et remédier aux chrestiens en leur nécessité. Le lundy, Sa Majesté fut ordonné un bolevare triangulaire pour

fortification du dict lieu ; car il est tout environné de Maures jusques aux portes ; et, le mardy 15, Sa Majesté depescha le vice roy de Sicile avec les galères au dict Sicile, celles de Monygo de Sigales et de Rhodes ; et, le mercredi 16e partirent au matin.

Le jeudi 17e estant temps cler et la mer ung peu apaisée, Sa dicte Majesté s'embarqua, et environ une heure après midi partit hors du port et, estant en mer, trouva la dite mer haulte et le vent contraire fut contrainct retourner au dict port et, environ a la minuict, retourna a partir, navigeant a remes environ quatre vint mil la reste de la nuict et tout le jour, jusques à mynuict du vendredi tirant contre Maillorque, fut contrainct retourner au dict Bougie, ou il arriva le sambedy matin 19e, et y demeura sans desbarque jusques le mercredi 23e, que environ les dix heures du soir, Sa dicte Majesté partit, tirant a Gemos contre Maillorque, et le sambedy 26e il arriva devant la cité de Maillorque, ou il se desembarqua environ les sept heures du soir. Et le dimenche 27e ; Sa Majesté depescha le prince Doria pour son retour à Gennes avec ses galères, celles d'Anthoine Dorya et du comte de Languilar ; le dict prince partit de nuict ; et, le lundi 28e, Sa Majesté sembarqua environ les quatre heures du soir en la galère capitaine d'Espagne, et avec quinze galères partit, navigeant toute la nuict, jusques le mardi 29e, que arriva a une heure après midy au port St Anthoine en l'isle de Yviche, auquel lieu partit a minuyct, et le mercreddy dernier jour au point du jour descouvrit terre ferme a scavoir, Martin en son royaulme de Valence ; navigeant tout le jour et la nuict, et le jeudy premier jour de décembre passant le matin par devant Alicanta, arriva sur le soir au port devant la cité de Carthagène et son royaulme de Mourcya ou Sa dicte Majesté se desembarqua et y demeura jusques le 5e quel partit et vint coucher a Mourcya ou il fait son entrée et y demeura jusques au neuvième.

APPENDICE

SECONDE PARTIE

I.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE VILLEGaignon

Caroli V imperatoris expeditio in African ad Argieram.

(Parisiis, apud Joannem Lodoicum Tiletanum, 1542, in-4°)

et (Antuerpiæ, ex officio Joanni Steelsi, 1542, in-8°.) et

(Argentorati, 1542, in-8°.)

et (Venetijs, per Joan. Ant. et Petr. fratres de Nicolinis de Sabio, 1542, pet. in-8°.)

De bello Melitensi ad Carolum Cæsarem et ejus eventu Gallis imposito commentaritis.

(Parisiis, apud Carolum Stephanum, 1553, in-4°.)

Copie de quelques lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon es terre d'Amérique oultre l'Æquinoxial jusques soubz le tropique du Capricorne : contenant sommairement les fortunes encourues en ce voyage : avec les mœurs et façons de vivre des sauvages du pais, envoyées par un des gens dudit seigneur.

(Paris, chez Martin le Jeune, 1557, in-8°.)

et (Id. Id. 1558, pet. in-8°.)

Ad articulas Calvinianæ de sacramento Eucharistiæ traditionis ab ejus ministris in Francia Antarctica evulgatæ responsiones.

(Parisiis, 1560, in-4°, et 1562, in-4°.)

Lettre du chevalier de Villegaignon sur les remontrances à la Royne mère du Roy, sa souveraine Dame, touchant la religion.

(Paris, 10 may 1561, pet. in-8° gothique.)

et (Paris, chez André Wecher, 1561, in-4°.)

et (Lyon, Rigaud, 1561, in-8°.)

Response aux libelles d'injures publiées contre le chevalier de Villegaignon.

(Paris, chez André Wecher, 1561, in-4°.)

De Cœnæ controversiæ Ph. Melanchtonis judicio.

(Paris, 1561, in-4°.)

De consecratione mystici sacramenti et duplici Christi oblatione ad versus Vannium Lutherologiæ professorem : de Judaici Paschalis implemento adversus Galvinologos : de poculo sanguinis Christi, et introïtu in sancta sanctorum, adversus Bezam.

(Paris, 1561.)

De venerandissimo Ecclesiæ Sacrificio.

(Parisijs, 1562, in-4°.)

Response par le chevalier de Villegaignon *sur la résolution des sacrements de Jean Calvin.*

(Paris, 1562.) Les propositions contentieuses entre le chevalier de Villegaignon et Jean Calvin, contenant la vérité de la Sainte Eucharistie. (Paris, 1562, in-4°.)

Liber ad articulos Calvinianos.

(Venetijs, 1565.)

Response au livre inscrit, pour la majorité du Roy François second.

(Attribué à Villegaignon, par les Mémoires de Condé.)

II.

LETTRES

CONNUES DU CHEVALIER DE VILLEGAINON.

1. *Au cardinal du Bellay*, de Venise, 15 juillet 1542 (publiée par Bourquelot).
2. *Au connétable de Montmorency*, de Malte, 24 août 1551 (publiée par Ribier).
3. *A Calvin*, de l'ilot de Coligny, 31 mars 1557 (publiée par Léry).
4. *Au lecteur*, Paris, 6 juin 1560⁽¹⁾.
5. *Au magistrat de Genève*, Paris, 13 juillet 1560.
6. *A l'amiral de Coligny*, Paris, 13 juillet 1560.
7. *A la reine Catherine de Medicis*, Paris, 13 juillet 1560.
8. *Au connétable de Montmorency*, Paris, 13 juillet 1560.
9. *Au lecteur*, Paris, 13 juillet 1560.
10. *Au cardinal de Granvelle*, Plombières, 25 mai 1564 (publiée par Weiss).
11. *Au cardinal de Granvelle*, Plombières, 27 mai 1564 (publiée par Weiss).
12. *Au cardinal de Lorraine*, du camp sous Javarin, 14 octobre 1566 (publiée par Bourquelot).
13. *Au cardinal de Lorraine*, du camp sous Javarin, 14 octobre 1566 (publiée par Bourquelot).
14. *A la reine Catherine de Medicis*, Sens, 23 novembre 1567 (publiée par Bourquelot).
15. *Au roi Charles IX*, Sens, 26 décembre 1567 (publiée par Bourquelot).

1. Les Nos 4 ; 5, 6, 7, 8 et 9 ont été publiés par Villegaignon lui-même, la première lettre dans la Paraphrase sur la résolution Ses sacrements, les cinq autres dans : Les propositions contentieuses, etc.

16. *Au duc d'Anjou*, Sens, 1^{er} février 1568
(publiée par Bourquelot).
17. *Au duc d'Aumale*, Rome, 7 janvier 1569
(publiée par Bourquelot). (Douteuse,)
18. *A la duchesse de Ferrare*, Montereau-fault-Yonne,
4 mars 1569 (par Bourquelot). (Douteuse,)

III.

QUELQUES OUVRAGES

CONTRE LE CHEVALIER DE VILLEGaignON
PAR SES CONTEMPORAINS.

Remontrance à la Reyne mère du Roy (par Augustin Marlorat) par ceux qui ont esté persécutés pour la Parole de Dieu.
(1561, in-8°.)

Histoire des choses mémorables advenues en la terre du Brésil, partie de l'Amérique australe, sous le gouvernement de M. de Villegaignon, depuis l'an 1555, jusqu'à l'an 1558. (Genève, 1561, in-12.)

Pétri Richerii Apologetici libri duo contra Nicolaum Durandum, qui se Villagagnonem vocat, quibus illius in pios Americanos tyrannidemem ponit, et negotium Sacramentarium tractat.

(Genève, 4564, in-4,)

La response aux lettres de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon, adressées à la Reyne mère : ensemble la confutation d'une hérésie, mise en avant par ledit Villegaignon, contre la souveraine puissance et autorité des Rois. (1561, in-12.)

L'amende honorable de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon.

(1561, in-12.)

L'Estrille de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon.

(1561, in-12.)

La suffisance de maistre Nicolas Durant, dit le chevalier de Villegaignon, pour sa retenue en l'Estat du Roy : item, *l'Espoussette des armoiries de Villegaignon*, pour bien faire luire la fleur de Lys, que l'Estrille n'a point touchée.

(1561, in-12.)

Réfutation des folles resveries, exécrables blasphèmes, erreurs et mensonges de Nicolas Durand, qui se nomme Villegaignon.

(1562, in-8°.)

Brief recueil de l'affliction et dispersion de l'Église des Fidèles au pais de Brezil, où est contenu sommairement le voyage et navigation faicte par Nicolas de Villegaignon audit pais de Brezil, et de ce qui est advenu.

(1565, in-12.)

Le Leur de Nicolas Durand, dit Villegaignon.

(Sans date ni nom de ville.)

Histoire du voyage de Jean de Léri, en la terre du Brésil, contenant sa navigation, le comportement de Villegaignon en ce pays-là, etc.

(La Rochelle, 1578, in-8°).

Anonymi Galli narratio navigationis Nicolaz Villagagnonis in illam Americæ provinciam quæ ultra Œquatores ad Tropicum usque Capricorni extenditur (Latine a C. C. A.). (Dans la partie III de l'Amérique de Th. de Bry.)

Genevæ, 1587-94, in-8°.)

IV.

LISTE

DE QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER POUR
L'HISTOIRE DU CHEVALIER
NICOLAS DE VILLEGaignon.

- BARRÉ (Nicolas). *Discours sur la navigation, de Villegaignon en Amérique* (petit in-8°, 1558).
- THEVET (André). *Singularités de la France antarctique* (Anvers, petit in-8°, 1558).
- THEVET (André). *Cosmographie universelle* (Paris, 2 vol. in-f°, 1575).
- RICHER *Apologie* (Genève, in-4°, 1561).
- MARLORAT (A). *Remontrance à la Reyne* (petit in-8°, 1561, sans lieu, mais imprimé à Lyon).
- REGNIER DE LA PLANCHE *Histoire de l'estat de France sous le roy François II* (petit in-8°, 1576).
- LERY (Jean de). *Histoire d'un voyage au Brésil* (La Rochelle, petit in-8°, 1578).
- BÈZE (Th. de). *Histoire Ecclésiastique* (Anvers, in-8°, 1580).
- LA POPELINIÈRE. *Histoire de France enrichie des plus notables occurrences* (Paris, in-f°, 1581).
- LA CROIX DU MAINE. *Bibliothèque françoise* (Paris, 1584, in-f°, au mot *Nicolas*).
- DU VERDIER (Antoine) SR *Bibliothèque françoise* (Lyon, 1585, in-f°, au mot *Nicolas*).
- DE VAUPRIVAS.
- BRY (TH. DE). *Anonymi galli narratio* (Francfort, 1598-1634, dans la *Collection des grands et petits voyages*).
- THOU (Jacq.-Aug. de) *Histoire universelle* (Paris, 1 vol. in-f°, 1604, les XVIII premiers livres).
- SERRES (Jean de). *Recueil des choses mémorables advenues en France* (A. Hesdin, in f°, 1607).
- LESCARBOT. *Histoire de la nouvelle France* (A. Hesdin, in-f°, 1607).

- LE PÈRE GAULTIER. *Tables chronographiques de l'estat du Christianisme* (Lyon, in f°, 1609)
- SPONDE (Henri de). *Annales ecclesiastici* (Paris, in-f°, 1612).
- D'AUBIGNÉ (Agrippa). *Histoire universelle* (Paris, in-f°, 1616).
- CRESPIN (Jean). *Histoire des martyrs persécutés* (Genève, 2 vol. in-f° 1619, dernière édit.)
- LAET (Jean de). *Novus orbis, seu descriptio Indiae occidentalis* (Lugd. Batav. in-f°, 1633), ouvrage traduit par l'auteur lui-même, sous ce titre : *Histoire du Nouveau Monde* (Leyde), in-f°, 1640).
- P. DE ST ROMUALD (Guillebaud). *Trésor chronologique* (Paris, 1642-47, 3 vol. in-f°).
- HOLLINGER. *Topographia Ecclesiastica Orientalis* (Zurich, in-8°, 1662).
- VASCONCELLOS (Simon). *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil* (Lisbonne, in-f°, 1663, en langue portugaise).
- RIBIER (Guillaume). *Lettres et mémoires d'État* (Blois, in-f°, 1666).
- BRITO Freire. *Nova Lusitania* (Lisbonne, in-f°, 1675).
- MAIMBOURG (Louis DE). *Histoire du Calvinisme* (Paris, in-4°, 1679).
- JURIEU (Pierre). *Justification de la morale des Réformés* (La Haye, in-8° 1685).
- PIMENTEL. *Arte practica de navegar* (Lisbonne, in-f°, 1699).
- NICÉRON. *Mémoires* (Paris, in-12, 1719-43).
- VERTOT. *Histoire des chevaliers de St Jean de Jérusalem* (Paris, in-4°, 1726).
- BAYLE. *Dictionnaire historique et critique* (Amsterdam, 4 in-f°, 1734).
- LAURENT JOSSE LE-CLERC. *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle* (Amsterdam, 4 in-f°, 1734).
- SECOUSSE. *Mémoires de Condé* (Paris, in-4°, 1743).
- LE P. DE CHARLEVOIX. *Histoire et description générale de la Nouvelle France* (Paris, in-4°, 1744).
- L'ABBÉ JOLY. *Remarques critiques* (Paris, in-4°, 1748).
- SAURIN. *Sermons* (La Haye, in-8°, 1749).
- TASSIN. *État de l'Église* (Paris, in-8°, 1750).
- MORÉRI. *Dictionnaire, dernière édit.* (10 in-f°. Paris, 1759).

- LE P. LE LONG. *Bibliothèque historique de la France* (Édition de Paris, in-f°, 1763-78).
- SOUTHEY. *History of Brazil* (Londres, in-8°, 1810-19).
- FRANC. SOLANO *Historia do Brasil* (Paris, in-8°, 1839).
- CONSTANCIO.
- HAAG frères. *France protestante* (Paris, 9 vol. in-8°, 1846-59).
- LACROIX (Frédéric). *Malte et le Goze dans le volume sur les Iles de l'Afrique*, publié par M. d'Avezac, 1848 (Univers pittoresque).
- MIGNET. *Histoire de Marie Stuart* (Paris, 2 vol. in-8°, 1852).
- BIOGRAPHIE UNI- *Dernière édition* (Paris, gr. in-8°, 1854 et années
VERSELLE. suivantes).
- NOUVELLE BIOGRA- (Paris, in-8°, 1854-66).
PHIE GÉNÉRALE.
- BOURQUELOT (Félix). *Mémoires de Claude Haton (Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*, 2 vol. in-4°, 1857).
- BRUNET (Jacq.Charl.) *Manuel du libraire*, Cinquième édition. (6 tomes gr. in-8°, 1860-1865).
- LENOIR (Auguste). *Les Provinois célèbres* (1866, brochure in-8°).
- TESSIER (Jules). *L'amiral Coligny* (Paris, in-8°, 1782).
- MANUSCRITS
- RUFFIER. *Histoire généalogique des comtes de Champagne* (Bibliothèque nationale).
- YTHIER *Nobiliaire de Provins* (Bibl.de Provins).
- YTHIER *Miscellanea* (Bibl.de Provins)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos.....	5-8
Notice biographique.....	9-34
Caroli V imperatoris expeditio (Texte de Villegaignon en latin.).....	35-54
L'Expédition et Voyage de l'empereur Charles-le-Quint (Traduction de Martine Vermande en français contemporain.).....	55-78
L'Expédition et Voyage de l'empereur Charles-le-Quint (Traduction de Pierre Tolet en vieux français.).....	79-109
L'Expédition et Voyage de l'empereur Charles-le-Quint (Par un anonyme).....	111-173
Notes (I-XXIII) sur le récit de l'expédition de Charles-Quint.....	175-208
Appendice. Première partie. (Documents relatifs (I-IV) à l'expédition de Charles-Quint.).....	209-243
Appendice. Seconde partie (Notes bibliographiques (I-IV). Ouvrages et Lettres de Villegaignon, ouvrages contre et sur Villegaignon.).....	245-252

